LA REVUE DE

TEHERAN

rdt @ etelaat.ir

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 17, AVRIL 2007, 2e ANNEE

PRIX 500 TOMANS



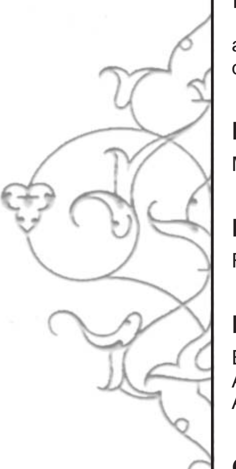
Histoire de l'Iran: La période proto-élamite

Seyyed Ali Sâlehi La poésie en toutes circonstances

Entretien avec le Dr. Kâzem Motamed Nejâd

Le milieu naturel iranien: un patrimoine menacé?

www.revuedeteheran.com



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mortéza Johari

Correction française
Béatrice Tréhard

Correction persane
Mohammad-Amin Youssefi

Service postal
Mohammad Reza Pourmoussa

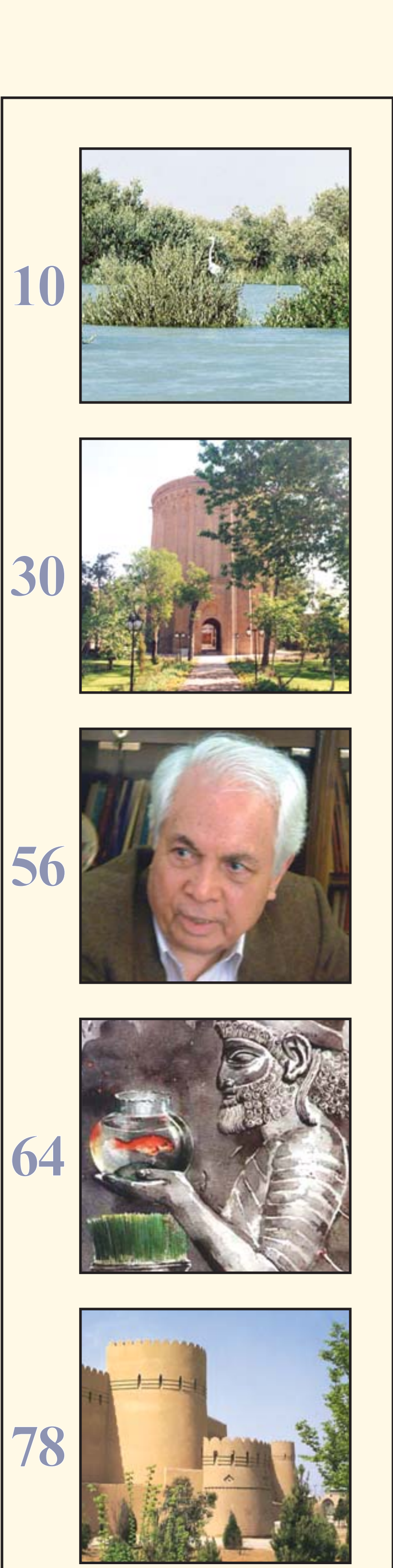
Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N°17 - Farvardin 1386 / Avril 2007
Deuxième année
Prix 500 Tomans

Sommaire





L'écotourisme en Iran et les zones de libre-échange du golfe Persique

Marzieh KOHANDANI

De nos jours, le tourisme compte parmi les activités économiques les plus florissantes au monde. La croissance rapide et stupéfiante de la vie urbaine et ses conséquences ont contribué au développement de cette industrie mondiale, de telle sorte qu'aujourd'hui, sa progression est plus importante que celle du commerce mondial. L'apparition de tout un marché du voyage et du loisir et les investissements réalisés dans ce domaine a ainsi permis à beaucoup de pays de dégager des revenus colossaux. Peut être qu'il y a quelques décennies, peu nombreux étaient ceux qui auraient cru en cette croissance exponentielle. Malgré la présence de certains problèmes et difficultés, l'Iran constitue un terrain d'investissement favorable pour ce secteur, lui permettant d'augmenter la part de ses revenus non pétroliers. Il rapporte à des pays voisins comme la Turquie 12 millions de dollars, et connaît une importante expansion dans les Émirats Arabes Unis. Par rapport à ses voisins, l'Iran détient certains atouts: un patrimoine historique important ainsi qu'un climat, une faune et une flore très diversifiés; de ce point de vue, il fait partie des dix pays les plus privilégiés et les plus riches du monde. Il est dommage que de multiples et complexes raisons politique, économique et sociale n'aient pas favorisé le développement d'un écotourisme.

La place de l'écotourisme dans le monde

L'organisation mondiale du tourisme est convaincue que dans une décennie, plus de 20 % des touristes actuels du monde auront visité la nature et ses beautés, alors qu'ils ne représentent actuellement que 7 %. Et si on ajoute à la définition de l'écotourisme et du tourisme de nature d'autres sortes de tourisme comme le tourisme sportif, rural, nomade etc., les 20 % seraient susceptibles d'atteindre 50 %. D'après les estimations de la société internationale de l'écotourisme (TIES), les adeptes du touriste de nature peuvent être répartis en deux groupes d'âge qui se distinguent surtout de par leur motivation à voyager: un groupe qui recherche l'aventure, la découverte de contrées sauvages, et qui a en général entre 19 et 35 ans, et un autre se situant dans la limite d'âge entre 35 à 54 ans y recherchant davantage calme et repos.

De même, les études de la TIES tendent à montrer que plus de 80 % de ces touristes internationaux ont fait des études supérieures, et ce chiffre arrive à 100% quand il s'agit de personnes dont le but est de changer d'air et de communier avec la nature. Parmi les

écotouristes internationaux, 60 % préfèrent les voyages en groupe, 15 % les voyages en famille et 13 % les voyages individuels. Ils sont à peu près 80 % à partir de 8 à 14 jours. Les études montrent que pour chaque voyage, les écotouristes dépensent de 1000 à 1500 dollars, somme qui peut encore s'élever selon le type de voyage choisi.

Les statistiques montrent qu'en 1996, les revenus de 300 000 personnes en Amérique dépendaient directement ou indirectement de l'écotourisme. Ce secteur a depuis connu un développement considérable. Dans les années 80, la croissance de l'écotourisme de beaucoup de petits pays a atteint près de 255 %. Des pays tels que le Costa Rica et le Kenya doivent ainsi près d'un tiers de leurs revenus en devises à l'écotourisme. Cette croissance n'a été possible que grâce à la sauvegarde des espèces animalières, la protection minutieuse de l'environnement naturel zoologique, ainsi qu'à une publicité importante faite sur la vie sauvage de ces pays.

La place de l'écotourisme en Iran

Beaucoup d'experts mondiaux placent l'Iran parmi les 5 premiers pays ayant un intérêt pour l'écotourisme. Ce pays abrite un grand nombre d'espèces dispersées, non répertoriées et, dans beaucoup de cas, en voie de disparition.

Considérant son potentiel d'investissement et l'étendue de ses ressources naturelles, l'écotourisme en Iran constitue une richesse et un potentiel sans pareil. Sa latitude géographique, ses conditions topographiques et sa diversité biologique le singularisent. Il abrite également le plus grand lac du monde au nord et un littoral de 1200 km de côtes avec le golfe Persique au sud, 50 lacs intérieurs - dont 18 comptent au nombre des zones humides de la convention internationale de Ramsar -, le lac d'Orumiyeh - l'une des 59 ressources naturelles du monde -, des forêts denses au nord formées d'une végétation séculaire et unique en son genre, de vastes déserts, des chaînes de montagne avec de hauts sommets, sans oublier une grande diversité de cultures.

On peut énumérer de la façon suivante les attraits de l'Iran pour l'écotourisme:

- La randonnée, qui comprend la découverte du monde animal, la découverte de paysages et de ressources naturelles uniques, l'étude et la recherche en milieu naturel etc.
- La chasse et la pêche, incluant la chasse et la pêche
- L'ethnologie: le tourisme nomade, le tourisme culturel et le tourisme rural
- Les sports d'hiver: le ski, la luge, la randonnée en montagne
- Les sports nautiques: la natation, la navigation, le ski nautique
- La découverte du désert avec les tours caravaniers
- Les soins par la nature: les cures thermales, la thalassothérapie, les centres de cure à la campagne
- La découverte des roches et des cavernes avec l'escalade, la marche sur la glace, la spéléologie

Comparé aux autres types de tourisme, l'écotourisme en Iran comprend certains avantages:

- Le développement de l'écotourisme ne demande pas d'importants investissements pour créer des infrastructures telles que la construction de routes, d'hôtels etc.;
- Il favorise la protection et la sauvegarde des paysages et de l'environnement naturel;
- Les écotouristes sont très sensibles aux règles sociales et religieuses du pays hôte;

Les charmes et les capacités

Considérant son potentiel d'investissement et l'étendue de ses ressources naturelles, l'écotourisme en Iran constitue une richesse et un potentiel sans pareil. Sa latitude géographique, ses conditions topographiques et sa diversité biologique le singularisent. Il abrite également le plus grand lac du monde au nord et un littoral de 1200 km de côtes avec le golfe Persique au sud, 50 lacs intérieurs - dont 18 comptent au nombre des zones humides de la convention internationale de Ramsar -, le lac d'Orumiyeh - l'une des 59 ressources naturelles du monde, des forêts denses au nord formées d'une végétation séculaire et unique en son genre, de vastes déserts, des chaînes de montagne avec de hauts sommets, sans oublier une grande diversité de cultures.

écotouristiques des zones de libre-échange du sud du pays en font des endroits particulièrement propices au développement de l'écotourisme.

Les sports de plage et les sports nautiques en zone libre

La côte sud iranienne compte parmi les pôles touristiques centraux du pays. Ces dernières années, les deux célèbres îles du golfe Persique, Kish et Gheshm, ont joui des plus importants investissements touristiques. Il faut considérer que si le tourisme bleu (tourisme du littoral) de l'Iran veut prendre un essor international, il peut seulement compter sur l'écotourisme et le tourisme de nature.

L'île de Gheshm, qui se trouve près du détroit d'Ormuz, est la plus grande île du golfe Persique. Généralement, ses côtes sont propices à la construction de ports. Outre la ville même de Gheshm, cette île abrite des villages traditionnels ainsi que la mangrove de Harâ, qui est l'une des plus rares végétations aquatiques du monde.

L'île de Kish possède quant à elle la deuxième plus grande superficie du golfe Persique. Actuellement, cette île est dirigée par l'organisation des zones libres. Elle bénéficie, avec l'île de Tchâbahâr, d'importants revenus provenant du commerce et de la création de facilités douanières qui sont propres aux zones de libre-échange. De plus, elle possède, en dehors des sports de plage et des sports nautiques, un remarquable potentiel pour le développement de l'écotourisme. Elle propose la découverte de la riche culture locale, ainsi que des tours spécialisés dans la plongée sous-marine, la navigation, le ski nautique etc.

Malheureusement, les coûts élevés, certaines contraintes et une publicité insuffisante font que beaucoup de touristes préfèrent voyager dans des pays voisins du golfe Persique, comme les Émirats et le Qatar, alors même que la création de ces zones de libre-échange et les investissements de quelques 100 millions de dollars réalisés avaient pour but d'attirer les touristes et les commerçants destinés à favoriser le développement économique de la région.

Malheureusement, les coûts élevés, certaines contraintes et une publicité insuffisante font que beaucoup de touristes préfèrent voyager dans des pays voisins du golfe Persique, comme les Émirats et le Qatar, alors même que la création de ces zones de libre-échange et les investissements de quelques 100 millions de dollars réalisés avaient pour but d'attirer les touristes et les commerçants destinés à favoriser le développement économique de la région.

Les richesses naturelles des zones libres du Sud

Ces régions ont de très importants habitats naturels, qui abritent de nombreuses réserves d'animaux et de précieuses plantes aquatiques. Elles ont un rôle essentiel dans le cycle de la vie aquatique et en tant que réserve de pêche.

Les régions coralliennes

Les régions coralliennes constituent l'un des habitats sensibles de l'île de Kish. Elles ont un rôle particulier central dans la chaîne alimentaire aquatique. Les récifs de corail ressemblent à des villes englouties dans les fonds sous-marins. Ils se trouvent à proximité de la côte et sont la cause du peu de profondeur de l'eau. Jusqu'à présent, 29 sortes de coraux ont été répertoriées. En plus de leur utilisation en médecine, ils sont aussi utilisés dans l'écotourisme pour la plongée.

Les forêts de Harâ (mangrove)

La hauteur de ces arbres toujours verts atteint jusqu'à trente mètres dans certaines régions et les arbustes mesurent de 2 à 4 mètres. Leurs feuilles sont d'un vert brillant ou bien grises. En été, de petites fleurs en grappes bourgeonnent à l'extrémité de leurs branches. La mangrove de Harâ située sur l'île de Gheshm se propage et se régénère très



Les forêts de Harâ (mangrove)

difficilement, si bien que son développement est limité. L'ensemble de Harâ, en tant que réserve biologique de la planète, est protégé par l'UNESCO. De façon générale, ces " forêts maritimes" ont un rôle écologique important puisqu'elles empêchent l'érosion côtière. Elles constituent également des endroits appropriés pour le développement d'une faune diversifiée: poissons, coquillages, crevettes, escargots etc. Le bois de ces arbres est utilisé dans l'industrie et l'artisanat.

Les oiseaux et les mammifères des zones libres du Sud

Ces îles se trouvent sur le passage des oiseaux qui immigrent de l'hémisphère nord vers l'hémisphère sud. Environ 22 millions d'oiseaux de toutes sortes suivent cette route chaque année à la saison hivernale et s'approvisionnent dans ces régions, ce qui leur confère une importance écologique mondiale. Les dauphins, compagnons de toujours des navigateurs, sont souvent visibles dans ces régions, ainsi que les baleines qui s'égarent parfois quelques moments dans ces eaux.

Les poissons et autres animaux marins

Près de 340 sortes de poissons, tortues, crevettes, crabes, étoiles de mer, requins, hippocampes etc. sont répertoriés dans ces régions, ce qui contribue à attirer de nombreux touristes et chercheurs.

Les capacités écotouristiques des zones de libre-échange du sud de l'Iran

Ces régions ont d'énormes capacités, actives ou potentielles, pour attirer les écotouristes. De la longue liste de leurs points positifs, il faut surtout considérer

Les " forêts maritimes" ont un rôle écologique important puisqu'elles empêchent l'érosion côtière. Elles constituent également des endroits appropriés pour le développement d'une faune diversifiée: poissons, coquillages, crevettes, escargots etc. Le bois de ces arbres est utilisé dans l'industrie et l'artisanat.

les facteurs suivants:

- Les caractéristiques environnementales et naturelles de ces régions et l'existence de paysages uniques;
- L'absence de problèmes douaniers et la présence de facilités d'entrée et de sortie du territoire;
- Des réseaux de transports de qualité;
- Moins de barrières culturelles par rapports aux autres régions intérieures du pays;
- Le voisinage avec les pays arabes;
- La disponibilité de facilités utiles à l'écotourisme comme les sports nautiques;
- Moins de pollution visuelle et acoustique.

Quelques difficultés demeurent cependant susceptibles de limiter la venue d'écoutouristes dans ces zones. On peut citer la pollution des eaux entourant ces régions, qui résulte de plusieurs facteurs tels que l'exploration, l'exploitation, le raffinage et l'exportation pétrolière.

Difficultés futures

Quelques difficultés demeurent cependant susceptibles de limiter la venue d'écoutouristes dans ces zones. On peut citer la pollution des eaux entourant ces régions, qui résulte de plusieurs facteurs tels que l'exploration, l'exploitation, le raffinage et l'exportation pétrolière.

- La pollution produite par le trafic maritime (pétroliers, bateaux de commerce...);
- Les changements physiques des fonds sous-marins et du littoral, causés par les activités industrielles, urbaines, portuaires et autres;
- La pollution causée par les guerres (Iran-Iraq, Koweit-Iraq);
- La pollution venant de sources inconnues;
- Les égouts, etc.;
- Les problèmes créés par les failles de l'administration, l'absence de réponses de la part des dirigeants, les luttes d'intérêts personnels;
- Les problèmes liés à la direction et à la mainmise du gouvernement, particulièrement en ce qui concerne le littoral;
- Un faible nombre d'investisseurs étrangers;
- Le coût élevé des dépenses pour les touristes et les promeneurs nationaux (frais de transport, etc.);
- L'absence de direction et de stratégie dans les plans de développement du littoral;
- L'absence de marketing approprié pour attirer les écotouristes des pays ciblés;
- Une publicité intérieure et extérieure insuffisante.

Les solutions proposées pour attirer les écotouristes et les promeneurs vers les zones de libre-échange

Grâce à certaines actions, il est possible de faire prospérer l'écotourisme dans ces régions. Elles peuvent se borner à:

- La création de facilités et de possibilités, afin que les visiteurs puissent acquérir des expériences enrichissantes.
- La mise en place d'une stratégie sous forme de direction et de planification du littoral. Il faut prendre en compte le fait que le littoral est très vulnérable, et que la largeur des côtes de ces régions est très étroite. La construction de bâtiments et d'infrastructures peuvent alors causer de nombreux dommages aux côtes coralliennes. De même, l'utilisation de pesticides agricoles cause des dégâts irréversibles.
- L'éducation des gens par la presse et les médias. Par exemple, les écotouristes nationaux et même étrangers, au moment de nourrir les poissons, doivent respecter les points suivants: ne pas donner à manger aux poissons dans les zones de pêche, car cela créé des perturbations dans les activités des espèces. Que seule soit donné de la nourriture réservée aux poissons, sans que rien n'y soit ajouté. Il faut aussi, pour la natation et la plongée sous-marine, donner quelques instructions: le nageur doit faire attention



Les formations sédimentaires dans la zone libre de Tchâbahâr

à ne pas toucher aux animaux, à ne pas influer sur la trajectoire d'un poisson qui nage librement, ou à ne pas heurter de ses pieds les animaux vivants.

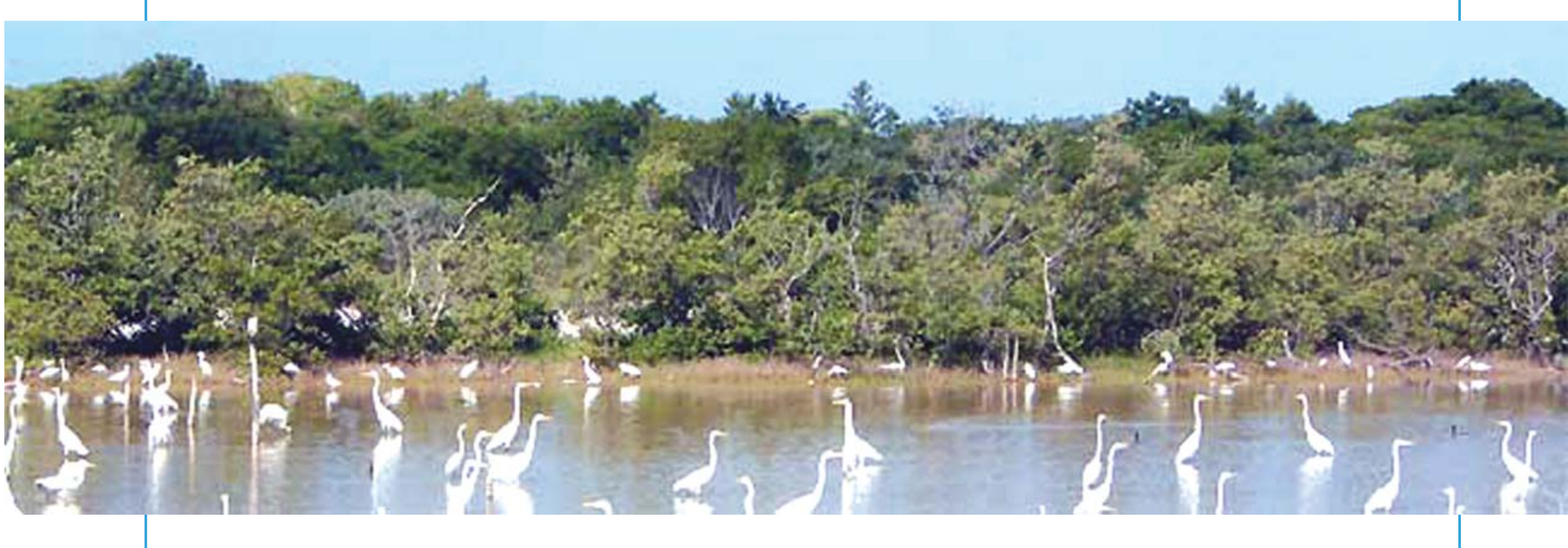
- L'utilisation de guides compétents et connaissant le milieu naturel;
- Des réseaux de transports accessibles et peu coûteux;
- La construction d'hébergements de différentes sortes à prix convenables, et la création de refuges équipés;
- Des publicités nécessaires pour faire connaître la nature et le patrimoine de l'Iran;
- Un développement du marketing et de connaissance des habitudes, des marchés et des gens du pays hôte, la création d'office de renseignements;
- Attirer les investisseurs privés, et plus particulièrement les investisseurs étrangers;
- La diminution de la bureaucratie.

La sauvegarde et la restauration de cet environnement et la réponse aux attentes des touristes seront les facteurs décisifs permettant le développement de ce secteur. L'objectif final du tourisme est la satisfaction du client, sachant que chaque touriste mécontent peut dissuader près de 20 personnes de voyager. Un touriste dépense à peu près le prix de 50 barils de pétrole durant son séjour. L'importance de quelques millions de touristes est donc aisément compréhensible, et ceci d'autant plus quand on sait que le développement de ce secteur s'inscrit dans le long terme.

Les responsables des zones de libre-échange peuvent, de par des investissements ciblés et judicieux, empêcher la sortie des devises du pays. La capacité de l'Iran à attirer les écotouristes est bien plus grande que celle des pays arabes, et comme il l'est souvent évoqué, ces derniers profitent bien souvent de la négligence dont a été victime le secteur dans ce pays. ■

Les forêts de mangrove iraniennes

Arefeh HEDJAZI



L'Iran est un pays vaste à la beauté souvent méconnue. Doté d'une diversité naturelle remarquable, ses multiples microclimats lui donnent une beauté à toutes les saisons. Ses déserts, montagnes, plaines, forêts humides ou sèches, côtes de la Caspienne ou du golfe Persique demeurent pourtant toujours très peu connus. Parmi les originalités de l'écosystème iranien, il faut évoquer ses forêts de mangrove, monde méconnu, frontière entre la mer et la terre et lieu de vie d'une multitude d'espèces rares dont l'existence dépend de ces forêts assez spéciales.
Les premiers rapports sur l'existence des mangroves du golfe Persique et de la mer d'Oman furent écrits par la plume du géographe alexandrin Eratosthène (276-194 av. J.-C.), et de Nerkhos, amiral alexandrin. Outre les côtes sud de l'Iran, les mangroves du golfe Persique couvrent une large superficie des littoraux du golfe, dont les alentours de Manama au Bahreïn, la presqu'île du Qatar, les alentours de Doha, et poussent également dans un grand nombre d'îles petites et grandes des côtes Nord des Emirats Arabes Unis. Des forêts de mangrove plus ou moins épaisses et étendues couvrent également les côtes de la mer d'Oman, aux alentours de Fojayra.

La localisation de la mangrove iranienne

Les mangroves iraniennes s'étendent sur de larges superficies de plus de 1830 km tout au long des côtes Nord du golfe Persique et de la mer d'Oman. Dans certaines des régions côtières du Sud, l'existence des mangroves est très ancienne. Les chercheurs ont divisé la mangrove en plusieurs genres selon la répartition géographique des espèces qui y vivent. Le littoral Sud de l'Iran est sous l'influence des courants d'air chauds du Soudan-Dakkani; le climat de ces régions est donc tropical et les précipitations ne descendent pas à moins de 200 millimètres par an. Les pluies tombent pendant l'automne et l'hiver et il ne gèle jamais.

Il y a géographiquement trois groupes de mangroves en Iran :

- La mangrove du Sistân et Baloutchistân, surtout présente dans le golfe de Gavater, à l'embouchure du fleuve Bahoukalat.
- La mangrove du Hormozgân, qui s'étend sur tout le littoral de ce département.
- La mangrove de Boushehr qui couvre la région de Pouzemâshe, le Khourbardestân et les deux baies de Gorm et Pozm dans le golfe de Nayband.

La superficie des mangroves iraniennes

De nombreux chiffres parfois contradictoires ont été avancés concernant la superficie des mangroves iraniennes. En 1942, Karim Saei avança le chiffre de 500 000 hectares. Il a été accepté comme étant le chiffre exact de la superficie des mangroves, mais manque toutefois de précision. En 1960, le botaniste et géographe Mohammad Hossein Jâzirey présenta le résultat de ses recherches en la matière. Il déclara que les mangroves iraniennes couvraient une superficie de 70 000 ha et précisa que la plus grande partie de ces forêts couvraient l'île de Qheshm sur plus de 24 000 ha, le reste s'étendant sur tout le long du littoral, de Jâghin à Massab Gâb dans le Jask, sur une superficie de 20 000 ha. Plusieurs autres expertises eurent lieu par la suite, dont la plus précise fut celle faite en 1990, qui annonce une superficie totale de 20 267 ha pour la mangrove iranienne. Aujourd'hui, les estimations font état de 20 000 à 25 000 ha de mangrove en Iran, et alors qu'il y a peine 70 ans, la mangrove iranienne couvrait entre 180 000 et 200 000 ha, il n'est pas difficile de se rendre compte de l'impassibilité des organismes de protection de l'environnement face à la disparition rapide de ce patrimoine naturel qu'est la mangrove.

Aujourd'hui, les estimations font état de 20 000 à 25 000 ha de mangrove en Iran, alors qu'il y a peine 70 ans, la mangrove iranienne couvrait entre 180 000 et 200 000 ha.

La flore de la mangrove iranienne

L'arbre "Harâ" ou le palétuvier gris, dont le nom scientifique est *Avicennia marina*, constitue la plante la plus répandue de la mangrove iranienne. Ce palétuvier existe dans toutes les régions de la mangrove. C'est cet arbre qui a donné son nom à l'appellation persane de la mangrove, la "Harâ". La grande famille des plantes de la mangrove est la famille des Avicenniaceae, ainsi baptisée en l'honneur d'Avicenne, reconnu comme le père de la botanique iranienne, qui a décrit et minutieusement classifié les plantes de la mangrove dans son livre *Shafâ*. Cette famille de plante comprend onze sous-familles et plusieurs variétés. Les Avicenniaceae poussent dans toutes les mangroves du monde, des côtes Est et Ouest des Etats-Unis aux mangroves de l'Afrique et de l'Australie, en passant par le Sud-Est de l'Asie. L'*Avicennia*

La grande famille des plantes de la mangrove est la famille des Avicenniaceae, ainsi baptisée en l'honneur d'Avicenne, reconnu comme le père de la botanique iranienne, qui a décrit et minutieusement classifié les plantes de la mangrove dans son livre Shafâ.



La forêt de Harâ à marée haute

marina, espèce la plus commune de la mangrove iranienne, est caractérisée par sa grande résistance aux changements climatiques et à la salinité environnante. Il peut pousser avec le minimum requis pour les palétuviers. Par ailleurs, il se multiplie rapidement et se développe en formations boisées le long du littoral. La mangrove iranienne est formée de plantes aux âges très divers mais provenant de la même famille.

L'Avicennia marina est depuis très longtemps utilisé par les habitants de la côte qui s'en servaient, en tant que plante médicinale, pour guérir la lèpre, les blessures gangreneuses et les maladies de peau.

L'*Avicennia marina* est depuis très longtemps utilisé par les habitants de la côte qui s'en servaient, en tant que plante médicinale, pour guérir la lèpre, les blessures gangreneuses et les maladies de peau. L'huile de la graine du palétuvier gris avait également des propriétés médicamenteuses et l'on s'en servait pour le traitement des tumeurs et des blessures. Mais il a surtout été exploité en tant que bois de chauffage et producteur de sel, étant donné qu'il rejette le sel de la mer par ses feuilles. Aujourd'hui, le pétrole et le gaz ont remplacé cette bonne source de chauffage, mais on continue malheureusement à arracher les nouvelles et fragiles branches de cet arbre pour nourrir les animaux domestiques, surtout les chameaux, qui apprécient particulièrement les feuilles du palétuvier. Heureusement, comme l'*Avicennia marina* possède des bourgeons placés exactement sous l'écorce, il peut rapidement produire de nouvelles branches; mais malgré cela, une exploitation intense des ressources des mangroves va causer des dommages irréparables à cet environnement unique.

On a découvert que les branches aériennes du harâ contiennent beaucoup de saponine mais également, surtout dans les feuilles, du flavonoïde et du tanin, ce qui permet à l'arbre de réparer ses blessures.

Le Tchandal ou palétuvier rouge ou *Rhizophora mucronata*

Cet arbre de la famille des Rhizophoracées est l'un des plus communs de la mangrove. La famille des Rhizophoracées, qui comprend quatre sous-familles et 16 sous-espèces, est appelée " rhizophora ", du grec *rhizo* (mélange), et *phora de pherein* (porteur), en raison des racines aériennes qui la caractérisent.

Le palétuvier rouge, très commun, existe dans toutes les mangroves, de l'Asie du Sud-Est à l'Afrique et à l'Amérique. On pense qu'il est originaire de Madagascar. En ce qui concerne l'historique de cet arbre en Iran, certains chercheurs ont affirmé qu'il aurait été planté en Iran pour la première fois pendant la Première Guerre Mondiale. Pour d'autres, il existait en Iran depuis plus longtemps et avait été amené de Zanzibar. Mais une nouvelle recherche tend à prouver que cette plante existe depuis beaucoup plus longtemps en Iran, ce que soulignent les vieux ouvrages de botanique persans qui classifient le palétuvier rouge parmi les plantes indigènes. Comme cet arbre supporte la salinité de l'eau et du sol moins que le harâ, il pousse plus près de l'eau et donc en bordure de la mangrove. Même en temps de reflux, des ruisselets d'eau de mer courent entre les palétuviers rouges.

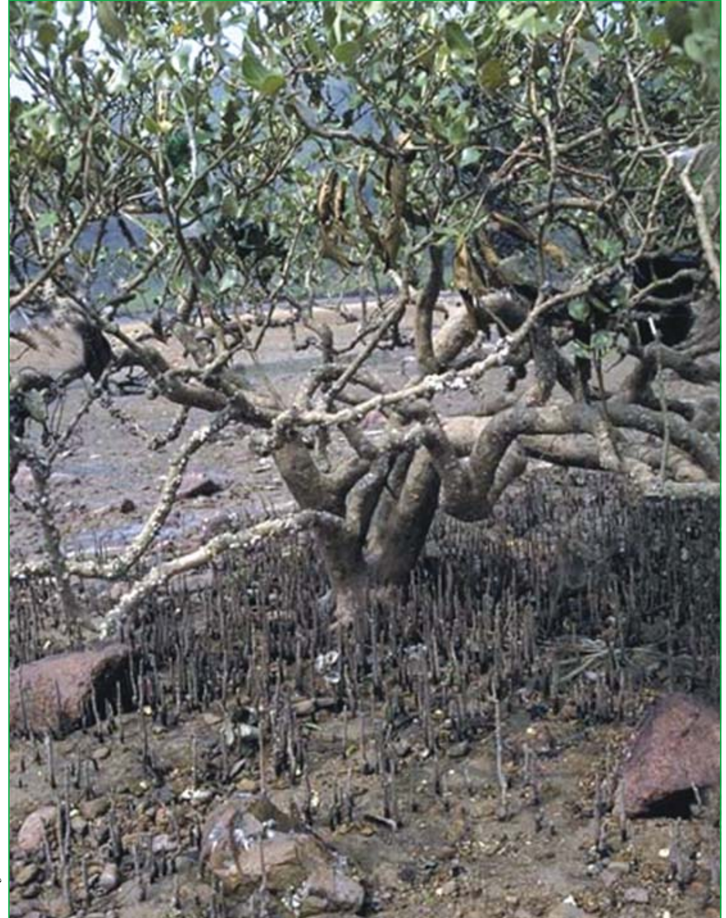
La plus importante caractéristique du palétuvier rouge est sa croissance rapide qui tient à la vigueur de ses racines aériennes. Contrairement au harâ dont la racine sort verticalement du sol pour permettre à la plante d'exsuder le surplus de sel, les racines du palétuvier rouge sont aériennes et poussent sur la branche, tout en se penchant vers le sol où elles s'enfoncent dans le sol mou. Ces racines soutiennent le tronc et permettent à la plante de respirer. Le bois du palétuvier est très dur et est très résistant aux parasites et aux divers maux arboricoles. Il résiste également très bien aux termites. De plus, c'est un excellent bois de chauffage et cinq tonnes de bois de palétuvier produisent l'équivalent de deux à trois tonnes de charbons d'énergie.

Aujourd'hui, le *rhizophora mucronata* est couramment utilisé dans diverses industries telles que les industries du bois, l'extraction de tanin, la production

Aujourd'hui, le rhizophora mucronata est couramment utilisé dans diverses industries telles que les industries du bois, l'extraction de tanin, la production médicamenteuse concernant les maladies sanguines et la lèpre.



Rhizophora mucronata


La forêt de Harâ à marée basse

médicamenteuse concernant les maladies sanguines et la lèpre.

Les mangroves sont d'excellentes réserves de protection des crevettes, même si certaines d'entre elles se reproduisent hors de la mangrove, qu'elles ne regagnent que pour se nourrir. Des tortues marines et des serpents de mer y vivent également.

L'écosystème de la mangrove iranienne

D'une part, la salinité élevée de l'eau (18 à 55/5 sur 1000), la teneur en oxygène (1/3 à 6/4 ml/litre) de l'eau de mer, la température de l'eau (35 à 60 degrés) et de l'air (0 à 50 degrés centigrades), le niveau annuel d'humidité (50 à 100%), la durée de la saison sèche (8 à 9 mois) et les caractéristiques du sol sablonneux, et d'autre part, les alternances écosystème marin-écosystème terrestre ont favorisé le développement d'une flore et faune originales et uniques qui, en interdépendance ou de façon autonome, dépendent de cet écosystème particulier qu'est la mangrove. La flore de la mangrove, bien qu'unique en son genre, n'est pas très variée, ce qui n'est pas le cas pour sa faune. De nombreuses espèces d'animaux marins, crustacés, mollusques, reptiles, oiseaux et même des mammifères vivent dans la mangrove iranienne.

Tout de suite après leur naissance, la plupart des poissons ont besoin d'un milieu très calme où ils puissent grandir et être à l'abri des dangers. Les forets de mangrove leur offrent cette sécurité. Elles sont donc un lieu de prédilection pour les poissons de la mer d'Oman et du golfe Persique qui viennent s'y reproduire

D'une manière générale, on peut classer les poissons de la mangrove en deux groupes: les ceux qui séjournent périodiquement dans ces forêts et ceux qui y vivent de façon permanente. Dans le premier groupe, on peut nommer les *Clupéidés*, les *Penaedae*, les *Juveniles* mais aussi la *Plectorhynchus picus*, le *Mugil dussumieri*, le *Myliobatis nichofii* et le *Leignathus sp*.

Dans le second groupe, on peut citer le *Psettodidae*, le *Platycephalus sp*, le *Sillago sihama*, le *Nematolosa nassus*, le *Sardinella fimbriata* et le *Periophthalmus*.

Les crustacés de la famille des *Crassostrea cucullata* font aussi partie de ce groupe. Les mangroves sont d'excellentes réserves de protection des crevettes, même si certaines d'entre elles se reproduisent hors de la mangrove, qu'elles ne regagnent que pour se nourrir.

Des tortues marines et des serpents de mer vivent également dans la mangrove. Le serpent marin, de la famille des *Hydrophides*, ne doit pas être confondu avec les couleuvres d'eau. Ce serpent, qui possède le plus puissant venin découvert à ce jour (20 fois plus puissant que le venin du cobra), vit dans la mangrove où les conditions de vie lui conviennent particulièrement. D'ailleurs, la densité de la population de ces serpents

dans la mangrove rend les recherches sur le terrain très dangereuses pour les biologistes, même si ces serpents ne sont pas agressifs et préfèrent éviter la présence des hommes.

Mais les animaux les plus intéressants de la mangrove sont les nombreuses espèces d'oiseaux migrateurs, dont certains sont en voie de disparition, qui viennent passer l'hiver dans ces forêts. De plus, certains oiseaux marins et oiseaux de proie, endémiques dans la région, passent une partie de leur cycle de vie dans la mangrove. En tout, plus de 100 espèces d'oiseaux dépendent de la mangrove.

La mangrove étant un biome particulier à la faune et flore caractéristiques et le lieu de vie de plusieurs centaines d'espèces rares, finalement, en 1973, 85 686 ha des forêts de mangrove et des terres environnantes de la région de l'île de Qheshm et du port de Khamir furent décrétées zone protégée. Trois plus tard, cette zone devint un parc national. Cette région, l'une des réserves du biome iranien, est également classée "réserve mondiale de l'environnement" par la UICN.

La mangrove de la région de Gavater et une partie de la réserve naturelle de la faune de Bahoukalat forment la seconde réserve nationale de la mangrove iranienne, placée sous le contrôle de l'Organisation de la Protection de l'environnement iranien. De plus, cette mangrove ainsi que trois autres marais à mangroves font partie des "Zones humides" protégées par la convention de Ramsar.

Aujourd'hui, la protection des mangroves des côtes iraniennes du golfe Persique et de la mer d'Oman, considérées comme "zones marines sensibles" est sérieusement prise en charge par l'Organisation de la Protection de l'Environnement Marin. Un plan de protection de cet écosystème a été donc mis en place. Ce plan projette notamment de créer un parc éco-touristique garantissant les intérêts économiques de la mangrove en même temps que sa protection. ■

Aujourd'hui, la protection des mangroves des côtes iraniennes du golfe Persique et de la mer d'Oman, considérées comme "zones marines sensibles" est sérieusement prise en charge par l'Organisation de la Protection de l'Environnement Marin.



Le serpent marin, de la famille des Hydrophides

Lettre au printemps

Esfandiar ESFANDI
Université de Téhéran

"Je te hais…"
Paroles de Zeus à Arès
Homère, l'Iliade, V. 872-873

"Y a d'la joie
Bonjour bonjour les hirondelles…"
Charles Trenet


PRINTEMPS, par Michel Levy

Mars, Arès, Thor, Huitzilopochtli, Dieu de la guerre, de la violence et du carnage, "fléau des humains", "souillé de sang" ; Dieu de la jeunesse, de la fertilité ; Dieu des beaux jours qui reviennent, Dieu du printemps… tant de noms, d'attributs, de grands mots consacrés à votre Déité. Une fois de plus notre terre a tourné. Notre hiver en partant, vers nous vous a mené, avec armes (épée, casque, pique, bouclier, fléau? Javelot?) fanfares d'animaux (le loup et le pic-vert, le vautour, oiseau de mort, oiseau de guerre?). D'aucuns, poètes pour beaucoup, s'en viennent taquiner, en hiver les coquins, et les muses au printemps. Pourtant ils vous vénèrent, tandis que je m'amuse. Si peu taquin (au vrai?), Fidèle, si peu païen (vraiment), souffrez, votre Pléthore, ma vantardise, mon culot, mon irrespect. Qui aime bien, châtie (drôlement) bien… c'est dire si je vous aime.

Selon la tradition, vous êtes multiples (polyvalents?). "C'est vrai…" me dit mon voisin de gauche (Au réfectoire? Dans le taxi?). "Il fait la guerre tout en aimant…" qu'il ajoute. Je sais tout ça. La culture, c'est mon métier (hé hé!). Je sais que Mars est aujourd'hui caramélisé ; qu'Arès est une figure mièvrement télévisée ; que Thor est médecin dans une bande dessinée; quant à Hui…ptch…poltch…tli… qu'il a choisi un nom moins…compliqué. Un aigle à quatre têtes, voilà ce que vous êtes. Et c'est bien suffisant. Je sais qu'en farfouillant, j'en dénicherais d'autres, tous autant bellicistes que votre quatuor améro-nordo-gréco-romain. Vous faites un beau mélange, foi de Pan. Je m'en vais flûte au bec, en dicter la recette:

Huitzi…machinchose, ou votre premier quart. On dit de sa forme animale que c'est un aigle. "On"…est bien ignorant. Pour ma part j'ai cherché, sur les quais, dans les boutiques, dans les bibliothèques, au P.I.A.D

(Palais de l'Image Archaïque et Dépassée) et jusqu'en Amérique, une gravure à votre effigie. J'ai cherché l'aigle majestueux qu'on appelle Huitz...bidule. Au Mexique, un vieillard aquilin m'a montré l'Oiseau-mouche, le Colibri multicolore. C'était vous, ô Grand (en l'occurrence minuscule) Ovipare. Pas un aigle, pas même une crécerelle, ni même une farlouse. Pour vous représenter, en guise d'oiseau de proie, un oiselet de printemps, vous, le Dieu aztèque de la guerre au cri perçant, à qui l'on consacra tant d'esclaves, immolés sur la pierre… et comme j'ai rigolé, "jeune soleil de printemps", Votre Grâce, à vous imaginer en petit emplumé. Vous n'aviez rien d'un grand guerrier.

Thor, ou votre second quart. De lui (de cette part de vous) j'ai fort à dire, donc, j'en dirai très peu. Casque à plumes et visage d'airain, cheveux de feu, cotte de cuir maillé, bracelets de force, ceinture de force… tant de biceps, tellement d'hormones à votre actif, que j'hésite à plaisanter. Dieu de la guerre encore, fort comme un bœuf. Permettez-moi, Altesse, de vous nommer (et sans sous-entendu) le Dieu-marteau, maître du divin Mjolnir, le mythique maillet. "Par le divin marteau de Thor" vous ai-je souvent vu dire, sur les planches dessinées de la Marvel, sous la plume de Kirby et de John Buscema. Il m'arrive encore de parcourir, la nuit venue, certaines de vos aventures, et puis de m'endormir. Et c'est un arc-en-ciel richement coloré qui relie ma demeure à la vôtre, ma Midgard (notre terre) à votre fier Asgard (je salue au passage, Odin, votre père). Et qui dit arc-en-ciel, évoque le tonnerre; et le tonnerre, l'orage; et l'orage, la pluie; et la pluie, le beau temps… et Thor Dieu de la guerre, est le Dieu du printemps…

Mars, ou votre tierce quart. Fils de Jupiter et de Junon (de Minerve selon les mauvaises langues). Pour Rome vous fûtes le "brave", encore, Dieu des conflits, Mars *Ultor* le vengeur, père de Romulus et de Remus, vrai père de Rome en somme. Vous fréquentâtes Vénus. De vos amours naquirent la Crainte et la Terreur (Phobos et Deimos). Mais fort heureusement, si Rome célébra en vous, l'élève de Priape (garant de la robustesse de votre corps) il reconnut aussi le Dieu des champs et des cultures, protecteur des bourgeons, génie de la jeunesse. Un vrai sentimental, voilà ce que vous êtes (fleur bleue, je dirais même). Eh oui, mon cher Gravidus (cf. ci-devant), chez vous "(qui) avancez à grandes enjambées", je dis qu'il y a du bon.

Arès est votre quart final. Celui-là me fait rire (jaune) tellement il me fait peur. Cette part de vous porte la mort en elle. Rien d'autre que la mort. Vous êtes "Dieu des larmes" (*dixit* Eschyle) "tueur" invétéré. A Sparte on vous aima. Pour vous, on érigea le fameux sanctuaire d'Arès Théritas (Arès le sauvage). On vous nomme également, le "Garant des serments" ("on" dit n'importe quoi). Alors voilà! Quelqu'un donne une parole… qu'il a intérêt à tenir!!! Sinon gare à qui? A Brutus Théritas. Ben voyons. Bref, vous terrorisâtes les Grecs qui joliment vous le rendirent. Vous souvient-il du "Je te hais…" craché par Zeus à votre face (Iliade, V. 872-873). Eh bien moi c'est pareil! Parmi les divinités suprêmes de la guerre, vous êtes assurément la mieux représentée, autrement dit la pire. C'est vous le pire (et dire qu'Homère vous glorifia!)…

Bon. Cela étant posé, ne parlons plus de guerre. A présent, revenons au printemps. Je disais donc… ■

C'était vous, ô Grand (en l'occurrence minuscule) Ovipare. Pas un aigle, pas même une crécerelle, ni même une farlouse. Pour vous représenter, en guise d'oiseau de proie, un oiselet de printemps, vous, le Dieu aztèque de la guerre au cri perçant, à qui l'on consacra tant d'esclaves, immolés sur la pierre… et comme j'ai rigolé, "jeune soleil de printemps", Votre Grâce, à vous imaginer en petit emplumé. Vous n'aviez rien d'un grand guerrier.

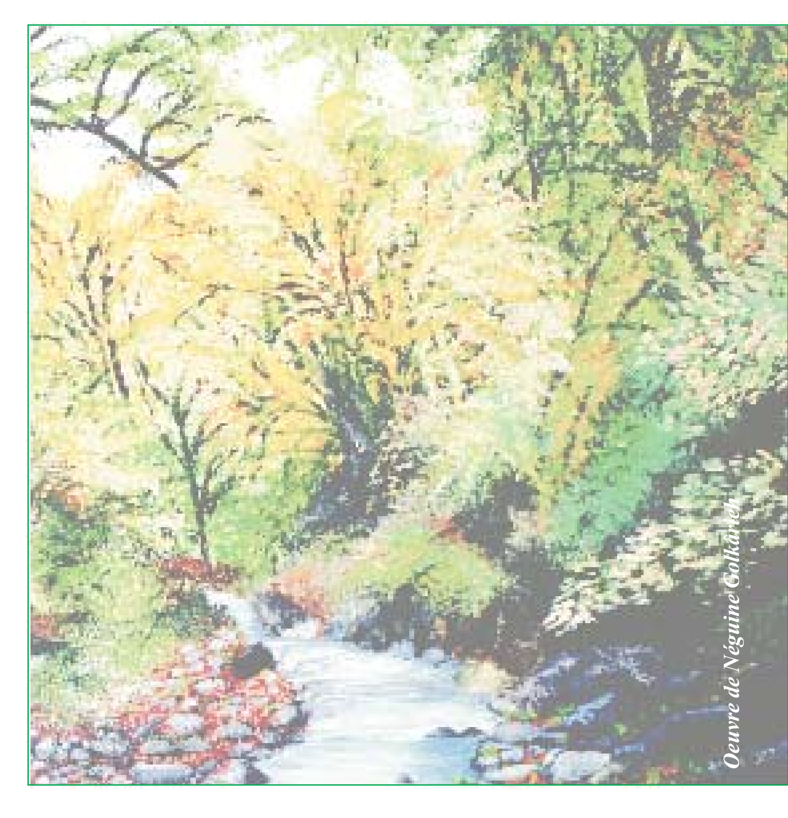
Le poète de la nature

Fâezeh MIRHOSSEINI

Abbonajm Ahmad ebn Ghows ebn Ahmad Manoutchehri Dâmghâni est l'un des grands de la poésie persane de la première moitié du Vème siècle. Jeune, il connut la gloire que méritait son immense talent poétique et jeune, il mourut. Sa poésie est célèbre par bien des aspects mais surtout par ses superbes descriptions de la Nature.

Né à Dâmghân, il y passa son enfance et adolescence, dans le silence du désert, cristal parfois brisé par les cloches des caravanes qui passaient, ces mêmes caravanes qui, quelques années plus tard, l'emportèrent pour toujours loin du désert central. Peut-être est-ce ce silence, qu'il apprit jeune, qui donna à sa poésie une profondeur et une intériorité contrastant avec l'exubérance de sa plume, qui pousse les limites de la mélodie toujours plus loin. Peut-être est-ce l'immensité du désert, des nuits étoilées du ciel et de l'horizon sans fin qui fit de lui l'Observateur, l'aède de la Nature. Très jeune encore, il quitta Dâmghân pour le Tabarestan, cette région de forêts et de mer bleue du Nord de l'Iran pour s'attacher à la cour du roi ziaride Falak-ol-Maali Manoutchehr Ghabouss Voshmghir, en l'honneur duquel il choisit le nom de plume de Manoutchehri. C'est dans les vertes montagnes de cette région, qu'il décrira plus tard, tirant de son sens intime du rythme poétique les mots sans pareils de son verbe mélodieux, qu'il apprit à faire revivre dans ses poèmes la beauté de la Nature et ressusciter la beauté fugitive d'une saison depuis longtemps morte. Chaleureux, bruyant, souvent voyou, hédoniste au plus profond de l'âme, il sut saisir et rendre éternel les fugitifs instants merveilleux du monde qui l'entourait.

On ne connaît pas la date exacte de sa naissance, mais on sait qu'il naquit entre la fin du IVème siècle et les cinq premières années du Vème. Il mourut jeune, en 432 de l'hégire, à peine âge d'une quarantaine d'années. Sa poésie ne connaît donc pas la vieillesse, la mort et la perte. Tout est joie pour lui et tout est prétexte au plaisir, un plaisir simple, expression parfaite de la joie de vivre.



Oeuvre de Néguine Golkaran

C'est à la cour des Ghaznavides qu'il connut la gloire. Manoutchehri est essentiellement un poète de cour, lieu où en échange d'éloges, les rois offraient protection aux poètes. Les poètes n'étant rétribués que par les dons royaux, ils n'avaient le choix qu'entre une vie de liberté ascétique ou une vie de poète de cour. Pour un épicurien comme Manoutchehri, le choix n'était guère difficile à faire. D'une part, la vie à la cour du ghaznavide Massoud Shah, fils de Mahmoud le Grand, n'était pour ce poète, favori du roi, que douceur et grâce. D'autre part, cette cour était également l'un des hauts lieux de la poésie persane de l'époque et Manoutchehri n'en est que l'un de ses 500 poètes. C'est en ce lieu qu'il se mesura avec les grands poètes de son époque et affina sa technique poétique.

Manoutchehri est considéré comme l'héritier des expériences poétiques de ses prédécesseurs, pionniers de la nouvelle poésie persane, née après l'invasion musulmane, qui firent des cinq premiers siècles de l'hégire l'âge d'or de la poésie persane naturaliste et expressionniste, tournée vers les sens et la vie dans sa simple matérialité. Mais Manoutchehri n'est pas qu'un héritier, il est lui-même l'un de ces pionniers. Sa poésie est l'expression d'un talent et d'une optique

tout à fait personnelle et il a souvent innové, même dans les domaines déjà explorés par ses prédécesseurs. L'un de ces domaines est la description du monde physique, où Manoutchehri, premier poète "impressionniste " fait preuve d'une telle virtuosité et d'une telle précision qu'il est pour tous " Le peintre de la Nature ". La caractéristique importante de ses descriptions est qu'elles ne sont pas figées, il ne décrit pas la Nature morte, mais la nature vivante, vu par l'Homme. La Nature n'est décrite que vue par l'Homme qu'il est. Ses descriptions, tellement minutieuses que même la trace de la fuite des heures sur une feuille d'arbre est décrite avec une grande précision, sont des représentations imaginales. Nulle image ne se dessine en mots sous sa plume à moins d'avoir passé au travers de son monde intérieur.

Autre particularité, le monde de Manoutchehri et donc sa poésie est un monde de couleurs et d'harmonies de teintes, de nuances, de clair-obscur et d'éclatantes lueurs. Il est le premier à avoir donné dans sa poésie une telle place aux couleurs.

Manoutchehri est un poète à la solide culture classique. Son vocabulaire est très étendu et il connaît très bien les sciences en vogue à son époque, ce qui lui permet d'introduire harmonieusement les termes scientifiques dans sa poésie, des termes rudes qui, grâce à sa syntaxe fluide, se mettent à chanter sans lourdeur. De même, cette culture étendue lui permet de faire preuve d'une témérité et d'une puissance sans pareille dans le choix de ses mots et l'invention de nouvelles expressions.

Manoutchehri n'est pourtant pas un poète sans reproche. Le plus grand qu'on lui est fait est son arabophilie excessive. Il aime imiter la poésie arabe et se plaît à faire, en puisant excessivement dans le vocabulaire arabe, la preuve de sa culture arabisée. Mais, même en ce domaine, il innove et par exemple, les " khamryyât " arabes ou la poésie bacchique arabe, retrouve grâce à lui un nouveau souffle. C'est d'ailleurs Manoutchehri qui, en intégrant et en transformant la poésie bacchique, originellement arabe, la fait adopter par la poésie persane, tant et si bien que la poésie bacchique deviendra très vite l'un des aspects les plus connus de la poésie persane et atteindra son apogée dans le " Sâghinâmeh " du grand Hafez au VIIème siècle.

Manoutchehri est également l'innovateur d'un nouveau mètre poétique "le mossammatt".

Norouz vint,
Dès l'aube… Joie !
Du nuage noir sur l'herbe parfumée,
L'hiver meurt et le printemps renaît,
Et le monde devient berceau de paix.

Les roses s'attifèrent,
Les haies se coiffèrent,
Et sur les cimes du platane,
Les grives formèrent orchestre.
Fleurissant dans les haies,
Les coquelicots,
Et, ornant les fleurs,
La rosée.
Sur le chef des coquelicots,
Un voile de musc,
Et sur la face des fleurs,
Un manteau de perles.
Au cœur de la terre,
Et sur les deux faces la montagne,
Des images.

Les petites tourterelles apprirent à jouer de la flûte,
Et les merles brulèrent le musc du Tibet.
Les fleurs jaunes allumèrent des bougies,
Les fleurs rouges,
Des rubis,
Et, de côte et d'autre du ruisseau,
Les peupliers se firent coudre de nouveaux habits.
Les perroquets s'attaquèrent aux fleurettes,
Les faons dressèrent l'oreille,
Et les onagres se rassemblèrent,
Les merles dressèrent les jardins,
Et les amoureux perdirent âme et cœur,
Avec les Turcs de Tchagal et de Ghandehar.

Nous retrouvâmes une nouvelle fois le monde
Beau et joyeux,
Nous courûmes après l'idole et le lis blanc,
Nous dénattâmes les chevelures des visages d'ange,
Nous déchirâmes nos cœurs du chagrin de l'amour,
Et nous trouvâmes plus joli que les milles couleurs,
La beauté des dindons au printemps. ■

La protection de l'environnement en Iran: vers un développement réellement "durable" ?

Amélie NEUVE-EGLISE

Une rivière asséchée dans le Sud-Ouest de l'Iran

Doté de richesses naturelles sans pareilles, l'Iran a subi, au cours du XXe siècle, d'importantes dégradations de sa faune et de sa flore dont un grand nombre furent irréversibles. Si des politiques visant à protéger le milieu naturel ont été progressivement élaborées, elles ont du faire face à de nombreuses contraintes internes et externes qui les ont souvent reléguées au second plan, face à des préoccupations politiques et économiques de court terme. Cependant, les engagements multiples conclus par l'Etat iranien au niveau international au cours des dernières années et l'importante mobilisation de la société civile sur ces questions laissent entrevoir un changement de fond. En outre, la prise de conscience du potentiel touristique représenté par les atouts naturels de l'Iran a motivé la mise en place de tout un lot de politiques coordonnées visant à promouvoir tant bien que mal et malgré la présence d'innombrables obstacles, un développement " durable ".

Des problèmes environnementaux multiples

La surexploitation des ressources naturelles causée par l'industrialisation du pays et l'augmentation rapide de la population a provoqué un fort processus de déforestation et de désertification de son territoire. L'Iran a ainsi subi une baisse drastique de la surface de ses forêts les plus importantes, notamment celles du Zagros et de la mer Caspienne, dont la commercialisation du bois à grande échelle a contribué à décimer les arbres les plus rares. De façon plus générale, la surexploitation des pâturages, la destruction des végétaux, et la pollution des sols ont entraîné la disparition de milliers d'hectares d'espaces verts tout en provoquant un processus d'érosion des sols et de désertification aggravé par la sécheresse de ces dernières années. Ce processus a également provoqué l'assèchement de nombreux lacs, une baisse du niveau de la mer Caspienne, ainsi qu'une

diminution globale de la surface des marais. La transformation de milliers d'hectares de zones humides et de réservoirs d'eau naturels en zones agricoles ou industrielles a également induit une réduction drastique des zones humides et végétales. Quant aux étendues d'eau restantes et aux rivières, elles ont été progressivement polluées par les multiples déchets industriels et les déversements d'eaux usées qui ont entraîné l'apparition de nouvelles maladies végétales et animales, causant la disparition des espèces les plus fragiles.

Dans le sud du pays, les opérations d'extraction de pétrole et de dégazage ont également causé d'importants dégâts écologiques. En outre, les perturbations climatiques aggravées par ces pollutions ont eu pour conséquence une augmentation du niveau de la mer dans le golfe Persique et la mer d'Oman, causant la dégradation des forêts de mangrove.

La mer Caspienne a également subi la destruction d'un grand nombre de ses écosystèmes et de sa faune. Au cours des dernières décennies, les multiples complexes pétrochimiques et les raffineries de la péninsule d'Absheron en Azerbaïdjan y ont ainsi déversé des milliers de tonnes de déchets toxiques, entraînant une réduction drastique du nombre d'oiseaux et d'esturgeons - également victimes de la surpêche - et des dégâts écologiques irréversibles. Si l'on y ajoute la masse de déchets non traités de la Volga qui s'y déverse quotidiennement et les investissements projetés en vue d'exploiter les réserves énergétiques de la Caspienne, le plus grand lac du monde est fort susceptible de se transformer progressivement en une véritable déchetterie si aucune coopération internationale n'est mise en place.

De plus, le problème de la pollution de l'air touche de façon aiguë la capitale mais aussi de grandes villes de province comme Tabriz. A Téhéran, la circulation de milliers de véhicules non équipés de pots catalytiques, le prix bas de l'essence, et sa situation géographique en font une des villes les plus polluées au monde où les taux de monoxyde de carbone atteignent des niveaux record[1].

Une faune menacée

Les dommages infligés au milieu naturel n'ont bien évidemment pas été sans conséquence sur l'évolution de la vie animale et végétale, causant la disparition de multiples espèces et menaçant d'extinction de nombreuses autres telles que le guépard d'Iran, la gazelle indienne, l'urial ou encore l'onagre du désert[2]. La chasse et le braconnage, qui demeurent largement pratiqués dans de nombreuses régions d'Iran, contribuent à aggraver ce phénomène. De plus, la surpêche pratiquée dans l'ensemble des lacs et rivières du pays a entraîné une baisse importante de la faune aquatique, aggravée par la pollution causée par les milliers de tonnes de déchets toxiques qui y sont déversées annuellement.

Au niveau de la population, ces phénomènes ont également obligé de nombreuses tribus nomades touchées par l'appauvrissement progressif des ressources du milieu naturel à migrer ou même parfois à se sédentariser.

Le début d'une prise en charge politique des questions liées à l'environnement

Face à ce constat, l'Etat iranien a commencé à mettre en place des

La mer Caspienne a subi la destruction d'un grand nombre de ses écosystèmes et de sa faune. Au cours des dernières décennies, les multiples complexes pétrochimiques et les raffineries de la péninsule d'Absheron en Azerbaïdjan y ont ainsi déversé des milliers de tonnes de déchets toxiques, entraînant une réduction drastique du nombre d'oiseaux et d'esturgeons - également victimes de la surpêche - et des dégâts écologiques irréversibles.

A Téhéran, la circulation de milliers de véhicules non équipés de pots catalytiques, le prix bas de l'essence, et sa situation géographique en font une des villes les plus polluées au monde où les taux de monoxyde de carbone atteignent des niveaux record.



Le lac d'Orumieh dans le Nord-Ouest de l'Iran

Les huit années de guerre contre l'Irak, l'isolation politique ainsi que les divers embargos ayant affectés l'Iran ont conduit à reléguer les préoccupations environnementales au second plan pour privilégier davantage le développement d'une industrie nationale permettant de suppléer à une demande intérieure croissante.

politiques destinées à protéger l'environnement dans les années 1950. Si ces mesures ont d'abord été disparates et de faible envergure, elles se sont progressivement intégrées dans une politique d'ensemble appliquée au niveau national. Après avoir créé quelques organismes tels que l'Association de la vie sauvage en 1956, ou encore l'Association de la chasse et de la pêche en 1967, l'Iran a finalement institué un ministère de l'environnement en 1971. Ce dernier a notamment été à l'origine de la création de zones dites protégées incluant des parcs nationaux (Lac d'Orumieh, Turân, Golestân…) ou des régions abritant des espèces menacées. Cependant, les politiques mises en place dans les années 1970 focalisaient essentiellement sur la conservation du milieu naturel, sans promouvoir réellement des politiques environnementales actives incluant des actions de prévention. Après la Révolution de 1979, la nécessité de protéger l'environnement a figuré désormais dans la Constitution iranienne qui stipule que "*la protection de l'environnement, dans lequel la génération actuelle et les générations futures doivent mener une vie sociale en voie de croissance, est considérée comme un devoir public. De ce fait, les activités économiques ou autres qui entraîneraient la pollution de l'environnement ou sa destruction de manière irréparable, sont interdites.*"[3] Cependant, les huit années de guerre contre l'Irak, l'isolation politique ainsi

que les divers embargos ayant affectés l'Iran ont conduit à reléguer les préoccupations environnementales au second plan pour privilégier davantage le développement d'une industrie nationale permettant de suppléer à une demande intérieure croissante.

Cependant, depuis le début des années 1990, l'Iran a renforcé ses engagements internationaux dans le domaine de la protection de l'environnement en ratifiant de nombreux traités tels que la Convention sur la diversité biologique, la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, ou encore la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification. A la suite du Sommet de la Terre qui s'est tenu à Rio en 1992, l'Etat iranien a créé le Comité National pour le Développement Durable travaillant en coopération avec le Ministère de l'Environnement, de l'Energie et de l'Agriculture afin d'élaborer des politiques de long terme dans ce domaine.

Au niveau de la politique interne, l'Etat a également étendu la surface des zones protégées en multipliant la création de parcs nationaux et de refuges abritant des espèces menacées, tout en limitant l'octroi des permis de chasse et en instaurant un système de sanctions sévères pour tout contrevenant. En 2006, à la suite de la ratification de la convention de Ramsar[4], l'Iran a également répertorié près de 21 sites protégés dits "Ramsar" incluant notamment les Marais de Shâdegân, de Khor Musa et de Khor-al Amaya, ainsi que de nombreux lacs et lagons d'Iran. Le pays a également identifié neufs réserves de biosphère tout en adoptant de multiples plans d'action en vue de limiter la pollution de l'environnement marin dans le sud du pays. En outre, les Ministères de l'Environnement et de l'Agriculture ont mis en place des politiques conjointes visant à revaloriser le rôle des différentes tribus nomades en matière d'agriculture et d'élevage, et donc de limiter par ce biais l'extension des grandes exploitations agricoles plus nuisibles à l'environnement.

Dans le secteur de l'énergie, le gouvernement s'est également efforcé de promouvoir la construction de raffineries respectant l'environnement et d'encourager le recours à l'énergie solaire, éolienne, ou géothermique, même si elles ne représentent pour l'instant qu'une part infime de l'énergie produite au niveau national. Le site de Manjeel dans la province du Gilân constitue cependant un essai réussi de développement d'énergies alternatives.

De façon plus générale, l'Etat iranien a lancé de vastes campagnes de sensibilisation au travers de l'ensemble des médias du pays afin de limiter la consommation d'énergie et les gâchis en tout genre. Des programmes éducatifs accompagnés de brochures concernant le développement durable et la nécessité de protéger l'environnement ont également été mis en place dans de nombreux villages iraniens. En outre, les coopératives rurales se sont révélées des auxiliaires essentiels du gouvernement dans la promotion et la diffusion de ces idées.

Concernant la pollution de l'air, à la fin des années 1990, le gouvernement de Khâtami a tenté d'instaurer des normes antipollution dans le domaine automobile, tout en essayant de généraliser l'utilisation de l'essence sans plomb. En 2001, il a également lancé un programme sur dix ans visant à renouveler le parc automobile ainsi qu'à encourager l'achat de voitures moins polluantes conformes aux standards internationaux. Des lois prévoyant la

Depuis le début des années 1990, l'Iran a renforcé ses engagements internationaux dans le domaine de la protection de l'environnement en ratifiant de nombreux traités tels que la Convention sur la diversité biologique, la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, ou encore la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification.

Des programmes éducatifs accompagnés de brochures concernant le développement durable et la nécessité de protéger l'environnement ont également été mis en place dans de nombreux villages iraniens. En outre, les coopératives rurales se sont révélées des auxiliaires essentiels du gouvernement dans la promotion et la diffusion de ces idées.



Téhéran figure au triste palmalès des villes les plus polluées du monde

taxation des industries polluantes selon le principe du "pollueur-payeur" ainsi que l'octroi d'avantages fiscaux aux industries "vertes" ont également été votées; cependant, ces mesures, ainsi que la mise en place d'une "journée nationale de l'air pur" le 19 janvier de chaque année n'ont eu que des effets très limités. Les grands tableaux lumineux affichant les taux de gaz polluants dans l'air à certains grands carrefours de Téhéran ne semblent pas plus avoir conduit à une prise de conscience et à un réel changement des habitudes. Enfin, s'il existe un parti vert d'Iran (Hezb-e sabzhâyeh Irân) basé au Québec prônant des politiques plus actives dans le domaine environnemental, sa situation d'exilé et certaines de ces positions politiques limitent son influence concrète au sein du pays.

Face au phénomène du réchauffement de la planète, l'Iran a progressivement adopté une attitude de coopération en ratifiant la Convention cadre sur les changements climatiques en 1996 puis en créant un Bureau National des Changements Climatiques il y a quelques années.

La question du changement climatique

Face au phénomène du réchauffement de la planète, l'Iran a progressivement adopté une attitude de coopération en ratifiant la Convention cadre sur les changements climatiques en 1996[5] puis en créant un Bureau National des Changements Climatiques il y a quelques années. Rassemblant des hommes politiques et des scientifiques, cet organe est destiné à élaborer des stratégies de long terme afin de limiter les conséquences écologiques de ce phénomène, en coopération avec le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD)[6]. Au cours de ces dernières années, la mise en place de politiques sérieuses et suivies s'est révélée particulièrement nécessaire à la suite de la sécheresse ayant affecté de nombreuses provinces iraniennes. En outre, l'augmentation constante de la concentration de gaz carbonique dans l'air - qui, si rien n'est fait, devrait doubler d'ici un siècle - sera susceptible de causer des dégâts écologiques irréparables et de porter un fort préjudice à l'ensemble des activités agricoles.

Les ONG et la société civile, acteurs à part entière du développement durable

Au cours des deux dernières décennies, tout un ensemble d'organismes ayant fait de la protection de l'environnement leur priorité ont vu le jour en Iran. Créée en 1989 à Téhéran par des étudiants en médecine, l'ONG Green Front of Iran met ainsi en place de nombreuses campagnes de sensibilisation aux problèmes environnementaux en organisant des séminaires ou des circuits faisant découvrir aux Iraniens l'étendue de leurs richesses naturelles. Cette organisation sert aussi de courroie de transmission entre la population et le gouvernement en faisant remonter les principales revendications et préoccupations des habitants à la sphère politique. L'organisation Avâye Sabz (La voix verte) fut quant à elle créée en 1996 par des étudiants de l'Université Azâd de Téhéran afin de promouvoir la recherche sur des thématiques environnementales ainsi que la mise en place de campagnes de sensibilisation au sein des collèges et universités, en collaboration avec le Ministère de l'Environnement. Il existe de nombreux autres organismes se consacrant aux mêmes thématiques, comme le Green Relief Group à Kermân ou encore la Mountain Environment Protection Society à Téhéran. Il faut également souligner que la grande majorité de ces organismes sont le fruit d'initiatives étudiantes, démontrant la capacité de la nouvelle génération à se mobiliser sur ces questions. De nombreuses associations de lutte contre la pollution ont également vu le jour à Téhéran, rassemblant notamment de nombreuses mères de familles. Face à cette dynamique, le gouvernement iranien a progressivement reconnu la société civile comme un partenaire à part entière dans le cadre de la lutte contre la dégradation de l'environnement au niveau national et international. Cette coopération s'est notamment manifestée au travers de l'octroi de subventions ou par la mise en place de programmes conjoints.

La nécessité d'un renouvellement des modes de production et de consommation

Pour les années à venir, le développement de sources d'énergies alternatives devra figurer parmi les priorités gouvernementales, mais ne pourra cependant s'inscrire que dans le cadre d'une politique volontariste ferme, étant donné que l'Iran détient d'énormes réserves de pétrole et de gaz et n'est donc guère incité à développer les énergies non fossiles - s'il l'on exclue la question controversée du nucléaire - qui demeurent peu rentables. En outre, la multiplication des maladies cardio-vasculaires et respiratoires a converti le problème de la pollution de l'air en véritable enjeu de santé publique, et ce alors que chaque année, plusieurs milliers de personnes meurent à Téhéran à la suite de problèmes causés par les émissions de gaz toxiques. En conséquence, le développement des transports publics urbains, qui passe notamment par l'extension des lignes de métro, et la nécessité de rendre plus accessible les voitures neuves conformes aux standards environnementaux internationaux figure désormais parmi les priorités du gouvernement, même si certains de ces objectifs se heurtent à de nombreux intérêts économiques particuliers.

Des efforts restent également à faire en matière de protection du littoral et des zones marines. En effet, si l'Iran a signé plusieurs traités relatifs à ce domaine dont la Convention des Nations Unies

Face à cette dynamique, le gouvernement iranien a progressivement reconnu la société civile comme un partenaire à part entière dans le cadre de la lutte contre la dégradation de l'environnement au niveau national et international. Cette coopération s'est notamment manifestée au travers de l'octroi de subventions ou par la mise en place de programmes conjoints.

La multiplication des maladies cardio-vasculaires et respiratoires a converti le problème de la pollution de l'air en véritable enjeu de santé publique, et ce alors que chaque année, plusieurs milliers de personnes meurent à Téhéran à la suite de problèmes causés par les émissions de gaz toxiques.

sur le droit de la mer, la majorité de ses engagements pris au niveau international n'ont toujours pas été ratifiés au niveau interne. Enfin, toute politique écologique doit également s'accompagner de mesures visant à réduire la pauvreté et les écarts sociaux les plus criants, sans lesquelles aucune politique environnementale de long terme ne peut être menée avec succès.

Si depuis les années 1970 l'environnement a été pris en compte de façon croissante par la sphère politique, il a souvent été évincé face à des préoccupations économico-politiques de court terme. En outre, la forte augmentation démographique subie par l'Iran au cours des dernières décennies a globalement été à la source d'une explosion de la consommation d'énergie ayant conduit à la surexploitation des ressources et à la dégradation globale du milieu naturel. Bien que de réels progrès aient été réalisés dans ce domaine, un des principaux défis qui s'impose aujourd'hui est de passer d'une politique de stricte conservation du milieu à une réelle politique de développement durable basée sur une utilisation plus raisonnée des ressources par la population et le secteur industriel dans son ensemble. Le but n'est pas seulement écologique, mais également politique. A titre d'exemple, le développement d'énergie alternatives permettrait non seulement de réduire la pollution, mais également la dépendance de l'Iran aux pétrodollars tout en concourrant à la diversification de son économie interne. ■

Contacts:
Ministère de l'Environnement : www.irandoe.org
Comité National pour le Développement Durable : http://ncsd.irandoe.org
Bureau National des Changements Climatiques : www.climate-change.ir

Organisations Non Gouvernementales:
- Avâye Sabz (Green Voice society): 021 2235 30 51 ; ava_e_sabz@yahoo.com
- Green Front of Iran: 021 8874 15 86; www.greenfront.org
- Women's society against air pollution: 021 2204 52 66



Campagne du Ministère du Pétrole iranien: *"Les ressources pétrolières sont épuisables. Consommons-les correctement en vue du futur"*.

---

1. Le parc automobile serait responsable de près de 80% des gaz polluants émis dans la capitale.
2. Ces trois dernières espèces sont d'autant plus menacées qu'elles constituent la nourriture de prédilection du guépard. La diminution de leur population n'est donc pas uniquement le résultat d'une dégradation de l'environnement causée par l'homme.
3. Constitution de la République Islamique d'Iran, article 50.
4. Cette convention vise à protéger les zones humides et plus particulièrement celles abritant des réserves d'oiseaux d'eau, en reconnaissant leur rôle écologique ainsi que leur valeur culturelle et scientifique.
5. Cette convention engage notamment les pays signataires à limiter leurs émissions de gaz à effet de serre.
6. De façon plus générale, la promotion d'un développement durable est activement soutenue par différentes agences des Nations Unies en Iran et notamment par le PNUD, l'UNESCO et l'UNIDO.

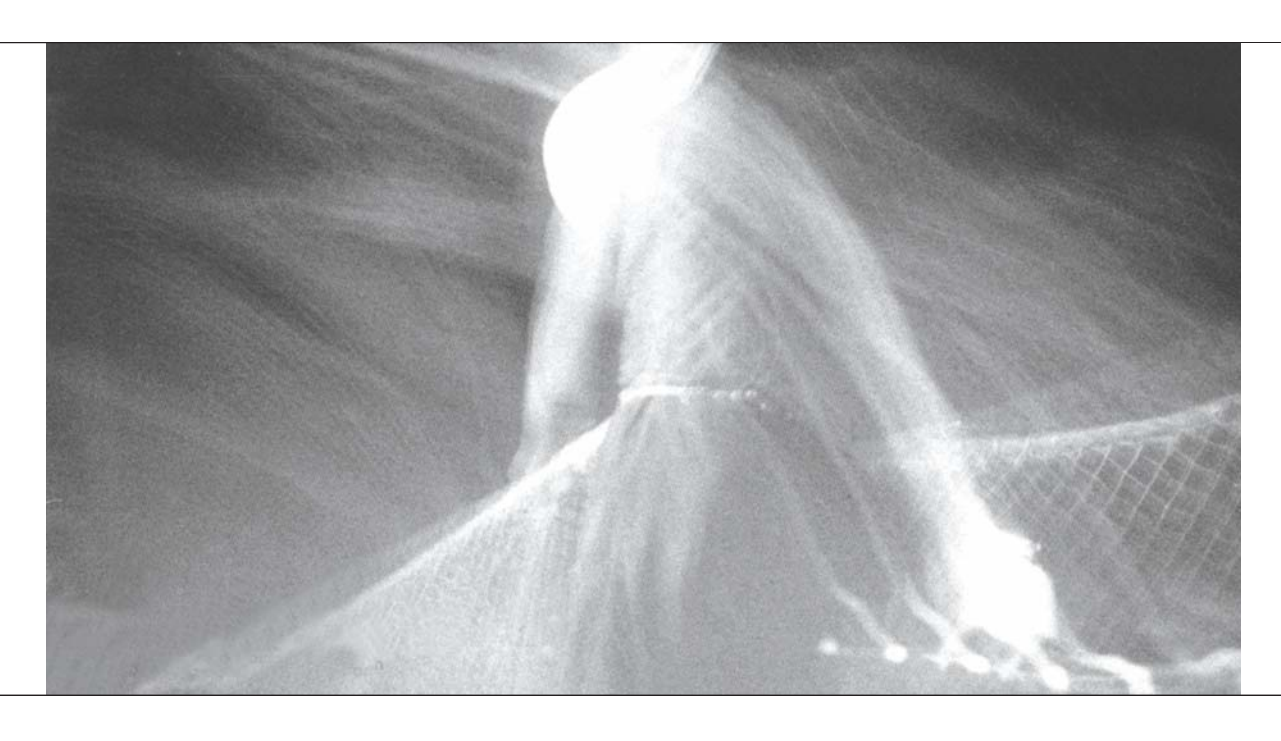
Behzâd Firouzi

Au-delà de l'image, le sens par la lumière

Amélie NEUVE-EGLISE

Né en 1972 à Babol, Behzâd Firouzi a collaboré à de nombreux projets culturels et artistiques dans des domaines aussi variés que la photographie, le cinéma, la littérature et l'art pictural en général. Après des études de graphisme et de cinéma, il a participé à la réalisation de nombreux documentaires et a notamment publié un ouvrage intitulé *Apparition de la vérité* (Zohoor-e Haghighat) rassemblant certaines de ses photographies. Il a également collaboré avec l'organisation du Croissant-Rouge en Iran, notamment en 2001, en prenant plusieurs séries de clichés au sein des camps de réfugiés afghans dans la



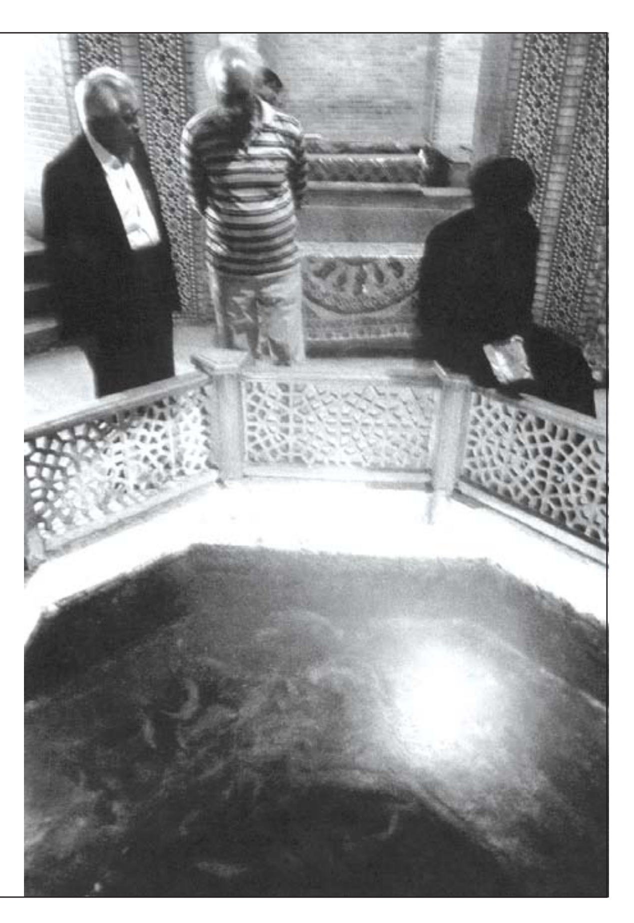


De nos jours, de moins en moins de personnes accordent de l'attention au traitement de sujets conceptuels et religieux par la photographie. Cette tendance est sensible chez les photographes actuels qui sont immergés dans le monde de la couleur, de la composition, et de la technique, et qui ont perdu contact avec tout un monde conceptuel présent dans la photographie.

province de Nimruz, et a dirigé le musée de cette même organisation. Il a organisé plusieurs expositions dont la dernière s'est tenue en janvier dernier à la Galerie Aria de Téhéran.

Au travers de ses clichés, il exprime une vision propre de l'image et de la photographie qui, "*en tant que magie du troisième millénaire, fournit à l'homme contemporain un moyen par lequel il peut immortaliser certains moments de son existence si chargée pour voir quelle est la signification globale de la vie, la manière dont elle passe et quels en sont les éléments essentiels.*" Elle est un véritable "révélateur" du sens de l'existence et fait du photographe un visionnaire proposant un nouveau sens de par sa vision particulière des choses.

En mettant particulièrement en valeur l'élément lumière dans ses nombreux travaux photographiques réalisés en noir et blanc, il s'efforce de "*redonner une identité propre aux images du monde*". Dans ce but, la lumière a un rôle essentiel car elle révèle la face cachée des êtres et des choses pour devenir, selon les propres mots du photographe, "*proche de l'illumination divine.*" L'œil du photographe a donc un rôle de "mise en lumière" d'éléments sacrés présent au sein même de notre existence qu'il dévoile au travers de ces clichés. Son travail s'accompagne donc de toute une recherche intérieure, empreinte d'une spiritualité située hors de tout cadre prédéfini: "*Personnellement, dans mon travail spirituel, j'accorde plus d'attention au voyage intérieur qui est mené du passé au présent et finalement au futur, pour ensuite transférer ces concepts avec de la lumière et les caractéristiques de l'image. Par exemple, une photo que j'ai prise représentant un nouveau né est floue, pour souligner qu'il vient d'un monde inconnu semblable à un rêve. L'image d'après qui traite de la vie de l'enfant dans ce monde n'est plus floue, pour l'être de nouveau au moment de sa mort, car alors, l'être humain quitte ce*



monde pour rejoindre l'inconnu."

Il déplore cependant un certain appauvrissement des regards et l'abandon de certains domaines d'exploration par les photographes contemporains: "*Malheureusement, de nos jours, de moins en moins de personnes accordent de l'attention au traitement de sujets conceptuels et religieux par la photographie. Cette tendance est sensible chez les photographes actuels qui sont immergés dans le monde de la couleur, de la composition, et de la technique, et qui ont perdu contact avec tout un monde conceptuel présent dans la photographie.*" Face à cette omniprésence actuelle de la couleur dans le monde de la photographie, il préfère recourir au noir et blanc, plus propice selon lui à exprimer le divin, l'ineffable.

Le photographe se doit également d'encourager, en faisant de son art un véritable moyen de communication entre ce lui et le spectateur, la confrontation des vérités de chacun: "*Il y a une différence essentielle entre ce que nous voyons et ce que nous voulons voir. Dans le premier cas, il n'est question que de la réalité apparente de ce qui est vu, alors que dans le second, l'interprétation du spectateur et sa propre vision des objets est en jeu, ce qui illustre à la fois les notions de réalité et de vérité*". En suivant cette approche, le rôle du spectateur devient central, en ce sens que la contemplation de l'image doit faire de lui un sujet actif pensant le monde dans lequel il vit, en faisant naître en lui: "*un processus d'expériences visuelles qui se déroulent à la lumière de son vécu personnel*".

Behzâd Firouzi nous propose donc une conception de l'image qui n'est pas seulement la représentation ou la figuration de son objet, mais se convertit en un outil permettant de mieux comprendre le monde et la part de spiritualité que recèle chaque être et chaque chose. ■



La tour Toqrol

chef-d'œuvre de l'astronomie et de l'art architectural de la Perse

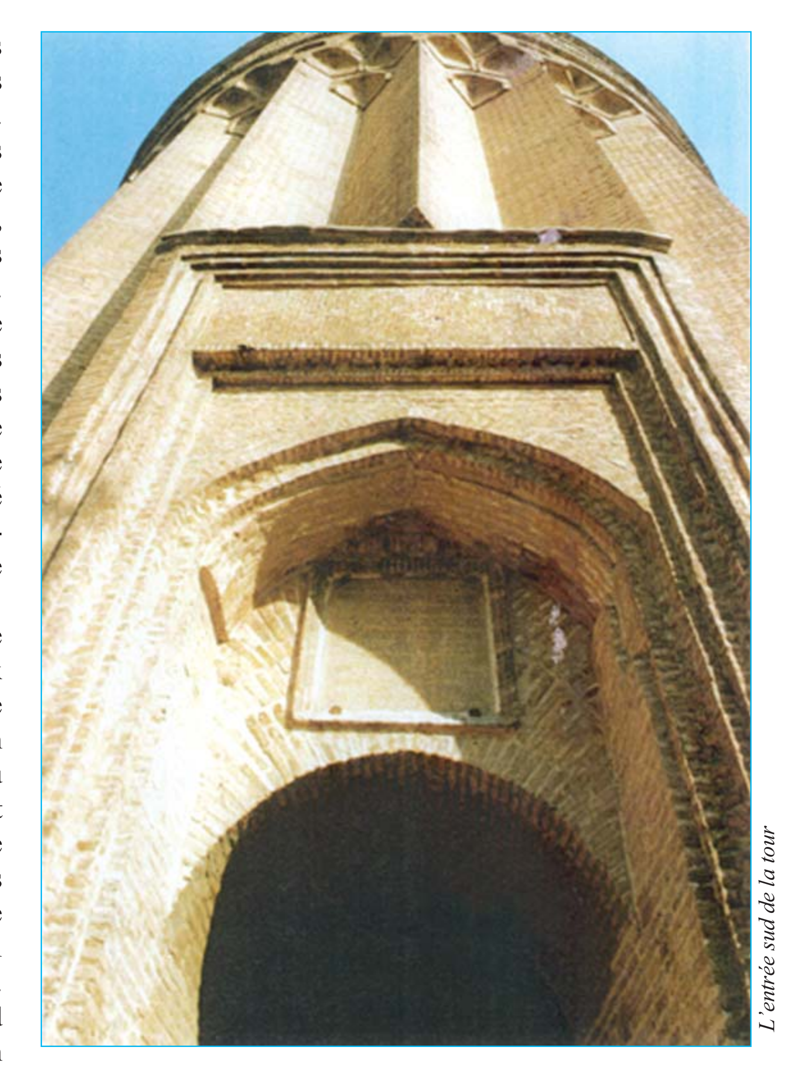
Farzâneh POURMAZAHERI
Afsâneh POURMAZAHERI



La tour Toqrol

Au cours des siècles, la Perse a toujours brillée de par sa civilisation, ses expériences scientifiques et ses érudits. En nous léguant des chef-d'œuvres uniques, ils ont pu immortaliser leur génie de telle manière que jusqu'à aujourd'hui, ces monuments recèlent toujours des merveilles et des mystères à découvrir. En témoigne d'ailleurs cette célèbre citation chantant les louanges de ce pays oriental: "L'art ne se trouve que chez les Persans[1]". L'histoire emporte avec elle les souvenirs précieux de chaque dynastie mais en épargne certains, dont l'un a été édifié au XI[e] siècle en Perse, à Shahr-e-Rey, lieu de résidence de la grande dynastie seldjoukide.

Ce chef-d'œuvre de l'époque seldjoukide est la tour Toqrol située aux alentours de Téhéran, dans le quartier de Ebn-e-Bâbouyeh à Shahr-e-Rey. Bien qu'elle tende aujourd'hui à être noyé au milieu de nombreux gratte-ciels et bâtiments modernes de la capitale, elle garde cependant toute sa splendeur, après neuf siècles. Cette tour a été baptisée d'après le nom de son fondateur, Toqrol Beyke[2], qui fut le premier roi seldjoukide. Selon l'historien de l'époque Mohammad Mohit Tabâtabâi[3], on y enterra non seulement Toqrol Beyke et sa mère, mais également de plusieurs savants et érudits de l'époque seldjoukide, étant donné que Toqrol Beyke l'avait bâtie pour honorer le souvenir de ces derniers. Cependant, il faut rappeler que le lieu exact de leur tombe n'a pas encore été découvert[4]. A l'époque qâdjâre, cette tour a subi plusieurs opérations de rénovation. Attiré par l'originalité de la tour, Nâser-e-din Shâh Qâdjâr ordonna en 1860 à Hâdj Bol-Hassan Mémar Bachi de réparer les parties les plus délabrées. Une épigraphe figurant, sur sa commande, au seuil du porche d'entrée illustre les différentes étapes de la reconstruction.



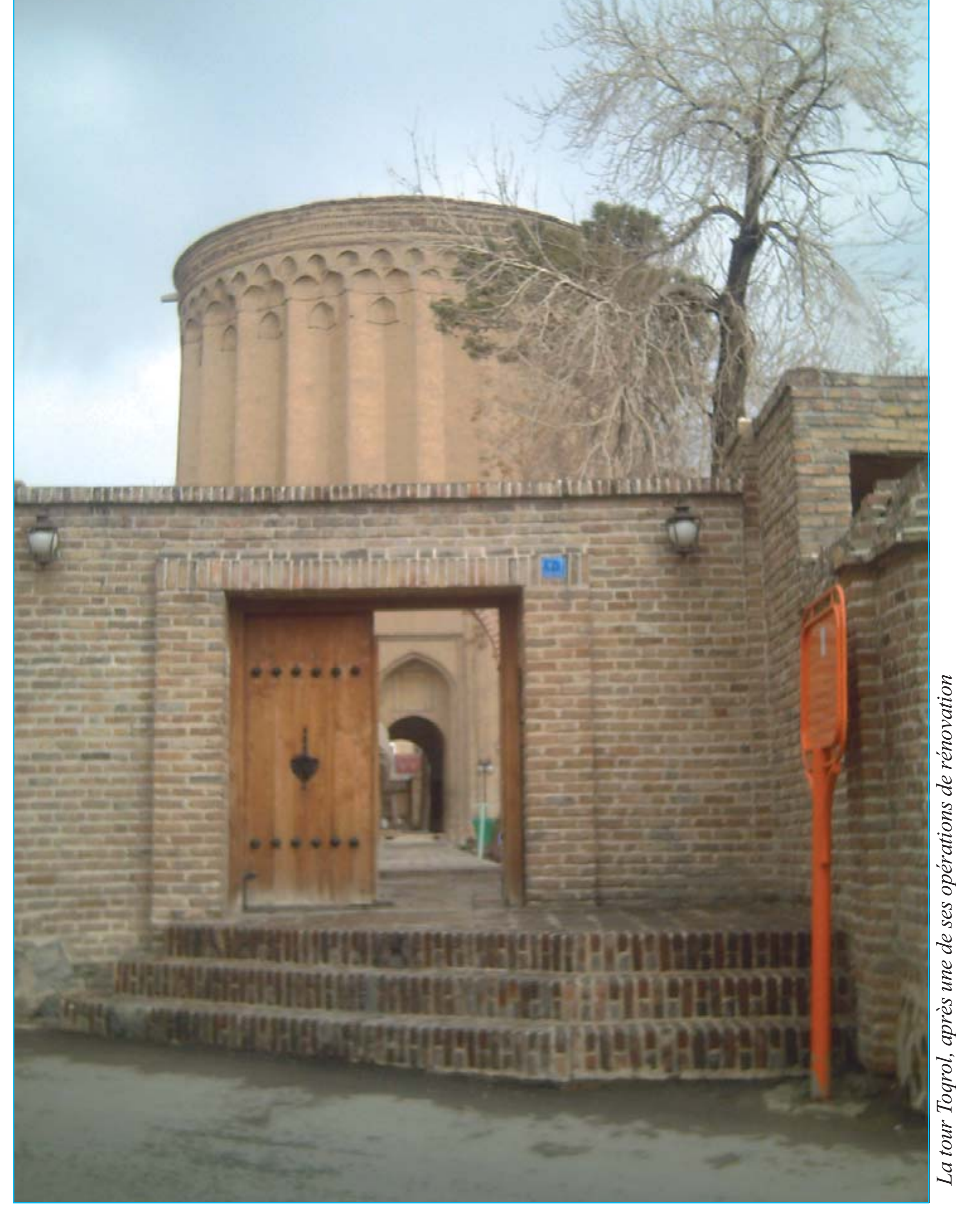
L'entrée sud de la tour

Cette tour fut construite sur une superficie de 48 mètres carrés et est haute de 20 mètres. Sa structure est si solide et résistante qu'elle a résisté aux tremblements de terre et autres désastres qu'a subis cette région durant des siècles. En effet, le secret d'une telle stabilité réside notamment dans sa charpente faite d'un mélange de briques, de vitriol, de blanc d'oeuf et de terre. Malgré un intérieur en forme de cylindre, son aspect extérieur évoque la forme d'une étoile à 24 branches. L'intérieur a un diamètre de 11,20 mètres tandis que celui de l'extérieur est de 17,70 mètres, démontrant que le

Cette tour a été baptisée d'après le nom de son fondateur, Toqrol Beyke, qui fut le premier roi seldjoukide.

Sa structure est si solide et résistante qu'elle a résisté aux tremblements de terre et autres désastres qu'a subis cette région durant des siècles. En effet, le secret d'une telle stabilité réside notamment dans sa charpente faite d'un mélange de briques, de vitriol, de blanc d'oeuf et de terre.

Un orateur ou un chanteur pourraient bien prononcer un discours ou bien chanter à l'intérieur sans recours à un micro. Il y avait jadis un toit conique qui renforçait cet effet acoustique, mais il fut malheureusement détruit au cours des siècles suivants.



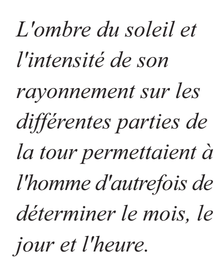
La tour Toqrol, après une de ses opérations de rénovation

mur doit avoir une épaisseur considérable qui est comblée jusqu'à une hauteur de 4 mètres. Le reste est vide jusqu'au bout de la tour, où ont été construits une porte et des escaliers. Voilà pourquoi le son se reflète plusieurs fois tel un écho, une fois produit dans le centre de la tour. En conséquence, un orateur ou un chanteur pourraient bien prononcer un discours ou bien chanter à l'intérieur sans recours à un micro. Il y avait jadis un toit conique qui renforçait cet effet acoustique, mais il fut malheureusement détruit au cours des siècles suivants. Sous le plancher, dans les deux côtés de la tour, deux canaux d'aération sont bâtis de manière à ce que l'air puisse y circuler librement afin de protéger les murs de l'humidité et ses conséquences. Cette tour recèle, en outre, d'autres secrets qui la classent

dans la catégorie des monuments les plus atypiques de ce pays.

La nuit, les flambeaux allumés sur ses hauts remparts éclairaient le chemin des caravanes de la Route de la Soie. Ces dernières venaient de Khorasân et passaient par cette tour pour ensuite arriver à Rey. Durant la journée, elle servait à mesurer le passage du temps. C'est en raison de cette utilité que le terme "Bordj" est attribué à cette sorte de construction[5]. A savoir, l'ombre du soleil et l'intensité de son rayonnement sur les différentes parties de la tour permettaient à l'homme d'autrefois de déterminer le mois, le jour et l'heure. Ceci s'explique par le fait que chaque mois, la hauteur du soleil à l'horizon ainsi que son orientation géographique vers chaque région varient. Nous avions également évoqué que la tour possède 24 créneaux. Ceux-ci font référence à une période de 24 heures. Il est extraordinaire de voir qu'à l'aube, avec l'apparition des premiers rayons du soleil, le premier créneau de l'Est s'éclaire peu à peu. Après une demi-heure, une moitié de créneau. Après une heure, un créneau entier. Après deux heures, deux créneaux et cela continue jusqu'à ce que le soleil se situe sur le méridien de la région, autrement dit, juste au-dessus du fronton du porche Sud. A ce moment-là, il est dans la position la plus éloignée de l'horizon car les deux porches se superposent au méridien. Au moment où le soleil commence à se coucher, les créneaux de l'Ouest ainsi que ceux de l'Est s'éclairent un à un jusqu'à ce que le soleil disparaisse dans le crépuscule. C'est en fait l'un des attraits les plus séduisants de cette horloge solaire unique dissimulée dans les fins créneaux, et qui fait d'elle un bâtiment historique rare.

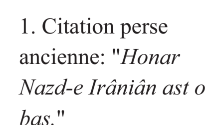
La tour Toqrol est sans aucun doute un des grands chef-d'œuvres architecturaux et astronomiques de la Perse. Bien que le passage du temps ait atténué son aspect lumineux d'antan et malgré l'assaut de la modernité, elle conserve toute sa splendeur et nous parle de l'ancienne grandeur de Rey, ancienne capitale de la dynastie des Seldjoukides.



L'ombre du soleil et l'intensité de son rayonnement sur les différentes parties de la tour permettaient à l'homme d'autrefois de déterminer le mois, le jour et l'heure.



L'entrée nord de la tour



1. Citation perse ancienne: "*Honar Nazd-e Irâniân ast o bas.*"
2. Toqrol Beyk, premier roi seldjoukide qui, après avoir conquis la ville de Rey en 1004, la choisit comme capitale de sa dynastie.
3. Ce grand historien est, selon son propre testament, enterré dans la cour Nord de la tour.
4. On ne fait plus de fouilles pour retrouver les sépultures car elles risqueraient d'abîmer la structure de la tour.
5. Le terme "Bordj" fut pour la première fois utilisé pour désigner le passage annuel du soleil dans l'écliptique. Il signifie également "mois".

L'université de Gondi Shâpour phare de la science antique

Arefeh HEDJAZI

L'Iran antique demeure, comme toutes les anciennes civilisations, inconnu ou peu connu; et nous ne savons guère comment vivaient nos ancêtres il y deux mille ou trois mille ans. Mais l'Histoire garde la trace de la grandeur de cette civilisation. L'une des caractéristiques des cultures développées est l'intérêt qu'elles portent aux sciences, garantes du progrès. En Iran, cet intérêt existait, ainsi que l'atteste les vestiges des grandes universités antiques qui formèrent pendant des siècles les pionniers du savoir humain. La plus importante de ces universités est l'université de Gondi Shâpour.

L'époque sassanide fut marquée par l'accroissement des échanges politiques, culturels et scientifiques avec les grandes puissances. Les connaissances augmentèrent ainsi que l'intérêt de la nation par rapport à la culture.

Les rois sassanides suivirent ce mouvement d'expansion culturelle, notamment en s'intéressant aux sciences diverses et en ordonnant la traduction des grandes œuvres mondiales en pahlavi ainsi que la construction de nombreuses bibliothèques publiques.

A l'époque achéménide, les grandes villes et les capitales avaient toutes leurs centres d'archives et leurs bibliothèques publiques, mais Alexandre le Macédonien ordonna de grands autodafés, plongeant ainsi la Perse dans une stagnation culturelle qui dura près de deux siècles.

Les choses changèrent avec les Sassanides qui tentèrent de redonner à leur pays la place scientifique et culturelle qui lui était dûe. Cet effort se matérialisa à travers le nombre croissant d'instituts éducatifs, de centres d'archives et de bibliothèques qui furent construits sous le règne des Sassanides.

C'est dans ce climat de renaissance scientifique que la ville de Gondi Shâpour se fit remarquer. Bien située, cette ville au doux climat et au commerce florissant proche de la capitale possédait déjà, du fait des chrétiens qui y vivaient en majorité, de nombreux établissements d'enseignement privé. C'est ainsi qu'elle devint rapidement le plus grand pôle scientifique de l'époque, remplaçant ainsi Alexandrie.

L'Alexandrie de cette époque était le centre universitaire le plus moderne du monde. La qualité de l'enseignement et des recherches tant dans le domaine des sciences humaines que des mathématiques était unique, et on peut dire que l'on avait réuni dans cette ville le meilleur de la science mondiale, qu'elle soit occidentale ou orientale. De grandes figures scientifiques de l'époque y vivaient, tels Archimède, Euclide, Plotin, Hippocrate, Ammonies, Philon, Ptolémée et Hipparque.



Les vestiges de Gondi Shâpour

L'université de Gondi Shâpour fut bâtie en l'an 271 av. J.-C. dans la ville de Gondi Shâpour, l'une des sept villes les plus importantes de la Perse sassanide, par l'empereur Valérien qui avait été fait prisonnier avec toute son armée après sa défaite face aux Sassanides. A l'époque, il était de coutume que les prisonniers de guerre soient commis aux travaux de constructions. D'autre part, on avait besoin d'un camp de prisonniers pour la grande armée romaine tombée aux mains des Perses. Le roi sassanide Shâpour Ier ordonna donc l'agrandissement de Gondi Shâpour, c'est-à-dire du " camp de Shâpour ". On appelait cette ville ainsi car c'était dans ce même lieu que le roi sassanide avait rassemblé son armée pour faire face aux ambitions belliqueuses de l'empereur romain Julien.

C'est ainsi que naquit la ville de Gondi Shâpour, d'abord camp de prisonniers mais qui se transforma très vite en l'une des sept villes les plus importantes de l'Empire perse. Certains l'ont même comparée à Ctésiphon, capitale sassanide.

Cette ville dut sa rapide mutation d'abord à son climat assez doux, puis aux marchands, surtout chrétiens qui vinrent très tôt s'y établir. A la suite de l'immigration massive des chrétiens nestoriens qui bâtirent de nombreuses églises et lieux de culte, la ville commença à être dotée d'une réelle envergure universitaire et scientifique.

Shâpour Ier caressait l'idée de faire de cette ville la plus importante cité universitaire du monde, plus éminente même qu'Alexandrie. Il ordonna donc qu'on y bâtisse une grande bibliothèque qui rassemblerait toutes les grandes œuvres scientifiques et littéraires de l'époque. Puis, toujours insatisfait, il ordonna la fondation d'un centre

L'université de Gondi Shâpour fut bâtie en l'an 271 av. J.-C. dans la ville de Gondi Shâpour, l'une des sept villes les plus importantes de la Perse sassanide, par l'empereur Valérien qui avait été fait prisonnier avec toute son armée après sa défaite face aux Sassanides. A l'époque, il était de coutume que les prisonniers de guerre soient commis aux travaux de constructions.

d'enseignement supérieur qui devint par la suite l'université de Gondi Shâpour, et ce surtout grâce aux efforts des savants chrétiens qui avaient fuit Byzance pour se réfugier en Perse. Grâce à ce centre universitaire, la ville de Gondi Shâpour se fit une place à part parmi les villes importantes et influença non seulement la vie scientifique et universitaire de tout l'empire, mais eut également un poids politique important. Ainsi, elle fut pendant trente ans la capitale du roi Shâpour II sous le nom arabe de " Zolaktaf ".

Shâpour Ier avait l'ambition de transformer Gondi Shâpour en une cité universitaire plus importante qu'Alexandrie et il y réussit, car Gondi Shâpour devint la ville des scientifiques exilés qui subissaient l'anathème des empereurs romains très chrétiens. C'est ainsi que les néo-platoniciens vinrent se réfugier dans cette ville après avoir été frappé d'ostracisme par les Athéniens.

La miniature de Shâpour Ier

Ainsi, après sept ans d'efforts courageux, Shâpour Premier inaugura cette université en prononçant ces paroles : "*Nos épées nous ouvrent les frontières. Notre culture et notre science nous feront dominer les cœurs et les esprits.*"

C'est sous le règne d'Anoushirvan le Sassanide que l'université de Gondi Shâpour connut son âge d'or. Sur la demande de ce roi éclairé, des recherches scientifiques inédites débutèrent, se traduisant par une constante augmentation du niveau scientifique.

C'est sous le règne d'Anoushirvan le Sassanide que l'université de Gondi Shâpour connut son âge d'or. Sur la demande de ce roi éclairé, des recherches scientifiques inédites débutèrent, se traduisant par une constante augmentation du niveau scientifique.

Les sciences médicales

La plupart des chercheurs pensent que la faculté de médecine et l'hôpital de Gondi Shâpour ont été fondés en même temps que la nouvelle ville. En outre, certains historiens du Xème siècle estiment que c'est sous le règne d'Artaxerxés que de grands médecins syriaques vinrent s'installer à Gondi Shâpour. En outre, au IVème siècle, de nombreux chrétiens nestoriens immigrèrent de Byzance pour s'installer définitivement à Gondi Shâpour, avec parmi eux de nombreux médecins et philosophes qui enseignèrent désormais à l'université. C'est surtout la faculté de médecine de cette université qui était célèbre. Les manuels de base étaient des œuvres grecques auxquelles on avait rajouté des textes syriaques, indiens et persans.

Le personnel médical enseignant de Gondi Shâpour était hiérarchisé. Le meilleur des médecins devenait chef du corps médical sous le titre de "Dorostbad". Le Dorostbad était souvent le médecin personnel des rois sassanides.

On y enseignait également la médecine chinoise et indienne. On peut donner l'exemple du médecin Borzooye, connu sous le nom de Bozorgmehr et de Bouzarjmehr, qui était le ministre

d'Anoushirvan. Il partit parfaire ses études médicales en Inde et c'est dans ce pays qu'il écrivit en sanskrit l'ouvrage *Panchatantara* qu'il traduisit, dès son retour, en pahlavi sous le titre de *Kelile va Demneh*. Il était le chef des médecins de Gondi Shâpour et doyen de la faculté de médecine.

Il introduisit avec succès la médecine des plantes parmi les matières enseignées à cette époque qui étaient la médecine générale, la chirurgie, l'alchimie, la dentisterie, la chirurgie vétérinaire, l'ophtalmologie et la guérison par les plantes et par la magie.

La faculté de médecine de Gondi Shâpour était, du fait du grand mélange de cultures et de traditions dont elle était témoin, une faculté laïque où les rites religieux étaient parfaitement séparés de l'étude et du travail. Ce qui reste des travaux de cette faculté a simplement un caractère scientifique sans traces d'une quelconque philosophie à caractère théologique.

La médecine enseignée dans cette faculté étant une fusion bénéfique, nouvelle et constructive des médecines de plusieurs civilisations et non pas simplement l'enseignement d'une seule médecine qu'elle soit grecque, persane ou indienne, elle fournit un terrain propice à de nouvelles découvertes et de nouveaux résultats scientifiques. Le progrès de la médecine dans cette faculté dépassait largement les progrès obtenus par les facultés de médecine romaines ou les écoles chrétiennes de l'époque.

L'université de Gondi Shâpour était située en Iran, mais l'amalgame constant des cultures multiples en a fait une vraie " univers-cité " dotée d'une dimension scientifique et universelle.

Les cours, l'étude et les recherches étaient faits en pahlavi et les étudiants étrangers suivaient d'abord des cours pour apprendre cette langue. Mais on utilisait également des sources syriennes ou indiennes, et certains cours étaient dispensés en syriaque ou en sanskrit.

La faculté de médecine était surnommée " la ville d'Hippocrate " tant la qualité de l'enseignement et le travail de recherche qui y était réalisé étaient bonnes.

Il y avait également un hôpital, où les médecins enseignaient la médecine à côté de l'exercice de leur métier. La plupart d'entre eux étaient des Persans chrétiens et même ceux d'entre eux qui n'étaient pas Persans étaient diplômés de la faculté de médecine.

Plus tard, les hôpitaux et les facultés de médecine de l'Occident moyenâgeux prirent modèle sur la faculté de Gondi Shâpour et plusieurs siècles durant, le système éducatif médical européen fut celui de Gondi Shâpour.

L'enseignement de la philosophie et des sciences humaines

" Philosopher " n'est pas une action réservée à une seule nation. Cependant, certaines d'entre elles ont davantage mis par écrit leurs pensées, les préservant ainsi de l'inexorable érosion du temps. De cette manière, les Grecs ont conservé leurs œuvres philosophiques, dans lesquelles on peut voir la trace de courants de pensée orientale. On peut citer par exemple les œuvres de Pythagore, Platon et Aristote.

Les maîtres de la faculté des sciences humaines de Gondi Shâpour développèrent d'une part la philosophie perse sous le nom de " Sagesse de Khosrow " et d'autre part, étendirent les philosophies grecques, parvenues par voie de traduction aux mains des Perses, en les amalgamant aux diverses courants de pensée orientale, c'est-à-dire la

La faculté de médecine de Gondi Shâpour était, du fait du grand mélange de cultures et de traditions dont elle était témoin, une faculté laïque où les rites religieux étaient parfaitement séparés de l'étude et du travail. Ce qui reste des travaux de cette faculté a simplement un caractère scientifique sans traces d'une quelconque philosophie à caractère théologique.

Les maîtres de la faculté des sciences humaines de Gondi Shâpour développèrent d'une part la philosophie perse sous le nom de " Sagesse de Khosrow" et d'autre part, étendirent les philosophies grecques, parvenues par voie de traduction aux mains des Perses, en les amalgamant aux diverses courants de pensée orientale, c'est-à-dire la philosophie indienne, syrienne, persane et chinoise.

philosophie indienne, syrienne, persane et chinoise. Malheureusement, ce courant de pensée eut une courte vie car l'empire sassanide s'écroula au moment de l'invasion musulmane.

L'une des écoles philosophiques de Gondi Shâpour était celle des néoplatoniciens. Ce courant de pensée était une réunification harmonieuse de la philosophie platonicienne et aristotélicienne. Les maîtres de ce courant de pensée étaient Platon, Saccas, Plotin et Porphyre.

Ce courant philosophique était très à la page à Athènes et à Alexandrie jusqu'en l'an 529, année où l'empereur romain Justinien exila les maîtres de cette pensée et ordonna la fermeture de leur école. Les philosophes néoplatoniciens durent donc quitter leur pays et s'installer aux quatre coins du monde.

Sept d'entre eux élirent la Perse, où l'on connaissait et utilisait couramment les sciences grecques et romaines dans l'enseignement et la vie de tous les jours. Ils vécurent à Gondi Shâpour et c'est dans cette université qu'ils développèrent leur philosophie.

Ainsi, on peut dire que les Perses connaissaient déjà, avant l'islam et l'immense mouvement de renaissance scientifique qu'il provoqua, les philosophies occidentales. Et les œuvres grecques furent traduites plus tard du pahlavi à l'arabe et non du grec.

Si la philosophie était communément enseignée à Gondi Shâpour, on y enseignait également l'astronomie, l'éthique, la géographie, le droit, les sciences administratives, les arts plastiques et la littérature.

Les associations scientifiques interuniversitaires de Gondi Shâpour

Les recherches faites de nos jours tendent à prouver qu'il y avait des organisations et des associations d'enseignements et de recherche au sein même de l'université de Gondi Shâpour. On peut donner l'exemple de l'Association pour la recherche astronomique qui finança la construction d'un observatoire, ou l'association de recherches mathématiques de la faculté des mathématiques. Ces organisations étaient inspirées du modèle de "la Maison des sciences" d'Alexandrie.

L'astronomie de l'époque consistait surtout en géométrie spatiale et en la mise en place des tableaux astronomiques représentant les différentes sphères célestes et les degrés d'inclinaison des orbites. L'astronomie ne prenait donc pas en compte la réalité de l'existence des sphères célestes, domaine qu'elle estimait réservé à la philosophie naturelle. Elle ressemblait en fait beaucoup à l'astronomie ptoléméenne. Les ouvrages astronomiques de cette époque furent par la suite très utilisés par les géographes musulmans pour tracer leurs plans.

Les astronomes étaient également chargés de codifier et de préparer le calendrier au jour le jour car le calendrier avait une importance très grande dans la vie sociale et politique des Perses. Le calendrier des années bissextiles était organisé avec la collaboration des grands statisticiens, mathématiciens, mages, administrateurs et astronomes. Son organisation faisait l'objet d'une grande fête que Birooni, mathématicien et astronome du XIIème siècle, appellait "Fête du bissextile ".

L'une des autres merveilles de l'université de Gondi Shâpour était son immense bibliothèque, l'une des plus grandes au monde. On y trouvait des ouvrages de médecine, botanique, astronomie, mathématiques, philosophie,

littérature, géographie, histoire, géométrie et droit, en pahlavi, sanskrit, chinois, syriaque, grec et latin.

L'apparition de multiples écoles et centres d'enseignement supérieur, dont le plus important reste l'université de Gondi Shâpour, mondialement reconnue comme la plus ancienne et la plus importante des universités du monde antique, prouve l'existence d'une renaissance scientifique dans un pays par ailleurs rigide et conservateur dans les domaines politique et sociaux.

L'université de Gondi Shâpour, fondée à l'époque sassanide, ne perdit pas sa place unique après l'invasion musulmane et continua son existence en tant que lieu par excellence d'échanges et de recherches scientifiques, jusqu'au troisième siècle de l'hégire.

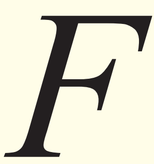
Au milieu des pires troubles historiques de la Perse, cette université se présenta comme la gardienne des sciences et de la culture mondiale. Et quand le calme revint et annonça une nouvelle renaissance scientifique, selon le conseil de l'islam qui veut que chaque humain consacre sa vie à la Recherche, elle confia tous ses trésors aux nouvelles générations de savants musulmans ou non, qui surent s'en servir et maintenir haut le flambeau de la science qui éclaira le monde de sa lumière dans les siècles qui suivirent.■

Les Perses connaissaient déjà, avant l'islam et l'immense mouvement de renaissance scientifique qu'il provoqua, les philosophies occidentales. Et les œuvres grecques furent traduites plus tard du pahlavi à l'arabe et non du grec.

La bibliothèque de l'université de Gondi Shâpour

L'extension de l'influence iranienne en Chine à l'époque de l'empire mongol

Dr. Shirin BAYÂNI



ondé au XIIIe siècle par Gengis Khân, l'empire mongol est le plus vaste empire qui ait jamais existé: il s'étendait de la Sibérie à l'Inde, et de l'Océan Pacifique en passant par la mer Méditerranée. Il atteignit son apogée à la fin du XIIIe siècle, puis connut une période de déclin avant de s'effondrer au XIVe siècle. Il fut partiellement rétabli par la suite par Tamerlan sous le nouveau nom d'empire timouride.

Le règne de Kubilaï Khân[1] marqua le début d'une nouvelle ère pour l'empire mongol qui, en l'espace de trente ans, subit des transformations décisives. Trente ans avant l'arrivée de Kubilaï Khân, l'extension de l'empire mongol s'était traduite par la mise en place de gouvernements provisoires dans les zones occupées de l'est et de l'ouest. Cependant, la croissance des révoltes et des soulèvements au sein de ces zones empêcha la stabilisation de l'appareil administratif ainsi que l'application de principes et de normes uniformes au sein de l'ensemble de l'empire. La conquête de la Chine puis de l'Iran alla de concert avec la mise en place de nouvelles lois économiques et sociales par Möngke Khân, issues d'un savant mélange de la tradition mongole et des codes en vigueur au sein des différentes régions conquises. Cette période, qui se caractérise par sa plus grande stabilité, permit au gouvernement mongol de s'enraciner et de prendre la forme qui l'a caractérisé durant plusieurs décennies. Le règne de Kubilaï Khân marqua ainsi l'instauration progressive de la domination mongole sur près de la moitié de la planète.

Un tropisme chinois

Après la conquête de la Chine, l'empire mongol connut une sorte de tropisme pour la culture et la civilisation de cette vaste contrée riche et civilisée. En outre, en choisissant Pékin pour capitale, le pôle de l'empire fut transféré de la Mongolie en Chine. A cette époque, la nouvelle puissance imposa ainsi son empire à près de la moitié de la planète, des confins de la Sibérie à l'Inde. En utilisant des termes actuels, nous pourrions dire qu'à l'époque, cet empire était une sorte de " confédération " dont les différents Etats fédéraux conservaient une certaine indépendance interne : les ordres reçus du gouvernement central ne concernaient que des questions très générales. Ils versaient des impôts généraux, prenaient part aux grandes cérémonies, et fournissaient également des ressources humaines et matérielles à l'empire.

Durant le long règne de Kubilaï Khân (qui dura de 658 à 693), le fort attrait exercé par la culture et la civilisation chinoises sur l'empire mongol se manifesta par une progressive altération des us et coutumes mongoles qui se teintèrent progressivement

de fortes influences chinoises.

En envahissant la Chine, l'Iran, ainsi qu'une partie de l'Europe, la Mongolie s'était déjà rendue perméable aux influences des civilisations occidentales et orientales. Ce fut cependant en choisissant Pékin pour capitale et en donnant la priorité à la Chine que l'empire subit ses transformations politiques et culturelles les plus notables.

Bien que, sous l'effet des prédications des moines Chinois, l'empire mongol s'était depuis longtemps officiellement converti au bouddhisme, il n'en perpétuait pas moins sa politique ancestrale de tolérance religieuse concrétisée par l'octroi de la liberté de religion à tous les peuples et nations de l'empire. Le pouvoir avait aussi prouvé son esprit d'ouverture en ordonnant la traduction de textes bouddhistes, de la Bible, de la Torah, et du Coran en langue mongole. Cependant, la liberté de religion accordée par Kubilaï Khân au sein de la Chine nouvellement conquise n'était pas une nouveauté pour ce pays qui avait une longue expérience de liberté de culte. Néanmoins, durant son règne, les Chinois intégrèrent de façon croissante des éléments et valeurs de différentes religions dans leur mode de vie et leur art.

Le développement des influences iraniennes face à l'omniprésence chinoise

Le règne de Kubilaï Khân inaugura une période de luttes d'influences acerbes entre les Iraniens et les Chinois au sein de l'appareil d'Etat mongol. Ainsi, malgré l'omniprésence des fonctionnaires et militaires Chinois au sein de l'appareil d'Etat, la politique de liberté de culte permit aux Iraniens d'étendre considérablement leur influence au sein de l'empire et plus particulièrement en



Kubilaï Khân

Chine. Lors de la première conquête en Chine du Nord, l'administration des zones nouvellement conquises fut confiée à un iranien nommé Mahmûd Yalvâdj[2] , dont les enfants et petits enfants occuperont également de hautes fonctions politiques. Cette période marqua alors le début de l'influence iranienne au sein de l'appareil administratif chinois. Il faut également mentionner le rôle de la famille Bokhâri dans l'enracinement de cette influence : Sayyed Ajal Bokhârî, dont le grand-père avait fuit l'Iran pour cause de dissensions politiques avec le gouvernement seldjouqide et s'était réfugié en Chine, commença à exercer ses fonctions au temps de Mongo Khân. Après les invasions mongoles, ses petits-enfants se mirent progressivement au service des " envahisseurs " et comptèrent au nombre des plus importants administrateurs du pays. Avec l'expérience qu'il avait acquis en Chine, Sayyed Ajal fut nommé par Möngke Khân à la tête du gouvernement de Karachanak, qui en fit un Etat étendu

En envahissant la Chine, l'Iran, ainsi qu'une partie de l'Europe, la Mongolie s'était déjà rendue perméable aux influences des civilisations occidentales et orientales. Ce fut cependant en choisissant Pékin pour capitale et en donnant la priorité à la Chine que l'empire subit ses transformations politiques et culturelles les plus notables.

et prospère et convertit la majorité de ses peuplades à l'Islam. Egalement appelée " yâtchî ", cette région (qui est le Yon-Nan d'aujourd'hui) concentre depuis cette époque la majorité des musulmans de Chine. Après le départ de Kubilaï Khân pour la Chine, Sayyed Ajal Bokhârî fut nommé ministre du Khân et resta à son service durant près de vingt-cinq ans. Son petit fils Abû Bakr lui succéda et fut également très apprécié du Khân. Après sa mort, il fut remplacé par un autre iranien du nom d'Amir Ahmad Banakuti. Ce dernier était considéré comme la personne la plus importante et la plus riche après Khân Kubilaï lui-même, et son mandat marqua l'apogée de l'influence iranienne au sein de l'appareil administratif de l'empire mongol. Marco Polo, qui était à l'époque un fonctionnaire important à la cour du Khân, avait ainsi affirmé à son égard : *" C'est un homme audacieux, rusé, qui jouit d'une forte influence auprès du Khân, et il use largement de la totale liberté d'action qui lui a été octroyée par ce dernier. Celui qui devient son ennemi risque la mort. Il a environ vingt-cinq fils qui occupent chacun des postes très importants. On peut ainsi dire que la Chine est une sorte de fief de la dynastie Amir Ahmad Banakuti. "*

La présence des Iraniens fut mal ressentie par les administrateurs Chinois et Mongols qui considéraient que leur influence grandissante menaçait leur propre position ; ils utilisèrent dès lors le moindre prétexte pour affaiblir la position de Banakuti et des Iraniens en lançant des rumeurs et en fomentant des complots, sans parvenir cependant à éradiquer leur influence.

Vient alors une question à laquelle la pauvreté des sources dont nous disposons ne nous permet pas de répondre : quel lien les ministres d'origine iranienne maintenaient-ils avec leurs compatriotes? Portaient-ils une attention particulière à l'amélioration de la place de l'Iran au sein de l'empire ? Il est fort à parier qu'étant donné l'étendue de leur tâche au sein de l'administration centrale et de la distance géographique qui les séparait de leur pays, l'installation de ces hautes personnalités iraniennes en Chine se soit soldée par une certaine désaffection par



rapport à leur patrie d'origine. Cependant, il est également possible qu'ils aient contribué à limiter l'ingérence de l'empire au sein des affaires intérieures de l'Iran. Cela expliquerait également la faible immixtion du gouvernement central dans la politique intérieure iranienne : ainsi, près de cinquante ans après la mort de Gengis Khân, les liens unissant l'Iran à la capitale se résument à des formalités et des protocoles tels que des échanges d'ambassadeurs, de présents, et le versement d'impôts.

La présence des Iraniens fut mal ressentie par les administrateurs Chinois et Mongols qui considéraient que leur influence grandissante menaçait leur propre position ; ils utilisèrent dès lors le moindre prétexte pour affaiblir la position de Banakuti et des Iraniens en lançant des rumeurs et en fomentant des complots, sans parvenir cependant à éradiquer leur influence. Ils réussirent cependant à tuer Banakuti et à évincer sa lignée du pouvoir en accusant le ministre défunt de toute sorte de complots qu'il aurait fomenté contre le pouvoir. Les ministres qui lui succédèrent redoublèrent d'effort pour évincer les Iraniens de tous les hauts postes politiques.

Cette période marqua ainsi un certain déclin de l'influence islamique en Chine, les nouveaux ministres procédant à une importante épuration des personnalités religieuses musulmanes vivant en Chine à l'époque. A titre d'exemple, l'Imam Borhân al-din Bokhârî, qui résidait à Pékin et dont les prêches massivement suivis avaient entraîné la conversion de nombreux Chinois, fut exilé en Chine du Sud. On interdit également aux musulmans de pratiquer la cérémonie du sacrifice ou encore leurs obligations religieuses en général. De façon plus globale, la réduction de l'influence des Iraniens eut des conséquences économiques importantes : en effet, la majorité du commerce international était réalisé par les commerçants du bazar iranien; et étant donné que ces derniers avaient le plus souvent quitté la Chine et que leur départ n'avait pas été totalement compensé par la venue de nouveaux commerçants, le commerce connut une importante récession durant cette période. Les Iraniens profitèrent de cette situation pour faire comprendre à l'Empereur que cette récession était liée au départ de nombreux musulmans, départ lui-même dû à l'ensemble des interdictions touchant leur religion, et que s'ils étaient de nouveau libre de pratiquer leur culte, les commerçants reprendraient leurs activités dans ces régions. Le Khân décréta donc l'annulation de ces proscriptions et les conversions, ainsi que la communauté musulmane dans son ensemble, connurent un rapide essor. En outre, les proches du Khân et les Iraniens ayant des charges politiques purent réasseoir leur influence au sein de l'appareil administratif mongol, non sans devoir être de nouveau confronté à de nombreuses luttes d'influence. Cependant, ils y réussirent si bien qu'au cours des années suivantes, la grande majorité des postes-clés du pouvoir furent attribués à des Iraniens. Ils réussirent également à convertir à l'Islam de nombreux princes locaux, preuve de leur rayonnement au sein même des dynasties régnantes.

On peut ainsi affirmer qu'à son époque, l'appareil d'Etat était aux mains des Iraniens: l'un d'entre eux occupait le poste envié de ministre, Shahâb ol-din Qandûzî était le gouverneur de l'une des provinces, tandis que d'autres Iraniens tels que Amîr Abdollah et Amîr Khâjeh Qotboddin occupaient de hautes fonctions au sein de l'administration de l'empire.

Tamerlan et la prospérité de la communauté musulmane

Après la mort de Kubilaï, son petit fils surnommé Tamerlan[3] accéda au pouvoir. Bien que lui-même de confession bouddhiste, la courte durée de son règne marqua l'apogée du pouvoir des Iraniens en Chine. Tamerlan s'entoura d'un religieux savant nommé Molânâ Rezâ al


Tamerlan

À cette même époque, de nombreuses communautés d'Iraniens ont fleuri en Chine, créant dans chacune des villes où ils s'installaient des cercles culturels destinés à diffuser la culture et le mode de vie iraniens.

din Bokhârâî qui devint son conseiller et grâce à sa présence, les musulmans furent tenus en haute considération par le nouvel empereur. On peut ainsi affirmer qu'à son époque, l'appareil d'Etat était aux mains des Iraniens : l'un d'entre eux occupait le poste envié de ministre, Shahâb ol-din Qandûzî était le gouverneur de l'une des provinces, tandis que d'autres Iraniens tels que Amîr Abdollah et Amîr Khâjeh, Qotboddin occupaient de hautes fonctions au sein de l'administration de l'empire.

Du fait de l'extension rapide qu'il avait connu au cours des dernières décennies, l'Islam était considéré par beaucoup comme une véritable menace en Chine Ce sentiment avait été renforcé par la conversion à l'Islam d'un prince influent et petit-fils de Kubilaï nommé Ananda qui, durant son adolescence, avait reçu l'enseignement d'Iraniens et qui avait également incité sa famille ainsi que les soldats se trouvant sous son commandement à se convertir. Lorsque Tamerlan arriva au pouvoir, il nomma le prince Ananda à la tête de la région de Tanghout[4] . Cette région sensible du nord-ouest de la Chine, située au carrefour de l'Orient et de l'Occident, avait entretenu des relations étroites avec plusieurs Etats musulmans et s'était progressivement imprégnée de culture iranienne. Elle abritait également une population musulmane importante. La nomination d'un gouverneur musulman permit à l'Islam de se développer encore davantage au sein de cette zone et entraîna la conversion de nombreuses personnes. Cette situation attisa les jalousies des Chinois et des Mongols qui cherchèrent alors un prétexte pour évincer Ananda du pouvoir, et cela jusqu'à ce que Sartaq, l'un des commandants de Tamerlan, avertit l'empereur du danger potentiel que pourrait représenter l'émergence d'une puissante communauté musulmane. Après lui avoir envoyé quelques missives restées sans réponse, Tamerlan décida d'emprisonner Ananda. Sa période d'incarcération produira l'effet inverse recherché puisqu'elle déclenchera de nombreux affrontements entre les habitants du Tanghout et les musulmans, et principalement avec les nouveaux convertis de l'armée. Craignant le soulèvement de cette région, Tamerlan libéra finalement son gouverneur et lui réattribua sa position. Au final, cet épisode se traduisit par une extension encore plus marquée de l'Islam dans cette région, qui fut d'ailleurs fortement soutenue et renforcée par l'Iran. Cette expansion se traduisit notamment par la construction de nombreuses mosquées et couvents, ainsi que par l'ouverture d'écoles de sciences religieuses entraînant un développement de l'émigration de religieux Iraniens en Chine afin de répondre à une demande d'enseignement

croissante.

Après la mort de Tamerlan, Ananda, avec l'aide des musulmans et le soutien de l'Iran, tenta de se hisser à la tête de l'empire ; cependant, les traditionalistes Chinois et surtout bouddhistes et Mongols engagèrent des actions de résistance afin de l'empêcher de parvenir à ses fins. Les princes de religion bouddhiste engagèrent donc des combats décisifs pour le futur de l'empire mongol qui se soldèrent par la mort d'Ananda. En conséquence, le conflit entre l'Islam et le bouddhisme - et entre les influences iraniennes et chinoises - se solda à l'avantage des Chinois et des bouddhistes. On peut cependant supposer que si Ananda était sorti vainqueur de cette lutte d'influence, l'Islam aurait sans doute été une des religions dominantes de la Chine actuelle.

La minorité iranienne présente en Chine

L'influence iranienne en Chine atteint donc son apogée à l'époque de l'empire mongol, dont le système permit à la culture de ce pays d'avoir un rayonnement inégalé en Extrême-Orient dans les domaines politique, culturel, mais aussi économique; ainsi, à l'époque, le commerce de Chine était essentiellement aux mains des commerçants de Samarkand et de Bokhârâ qui réussirent au fur et à mesure à s'imposer au niveau mondial tout en diffusant leurs règles commerciales et bancaires au sein de l'ensemble de la Chine. Ce commerce fut également à l'origine d'échanges culturels ayant permis aux Chinois de connaître plus en profondeur des cultures orientales mais également celles des régions proches de la Méditerranée et de l'Europe.

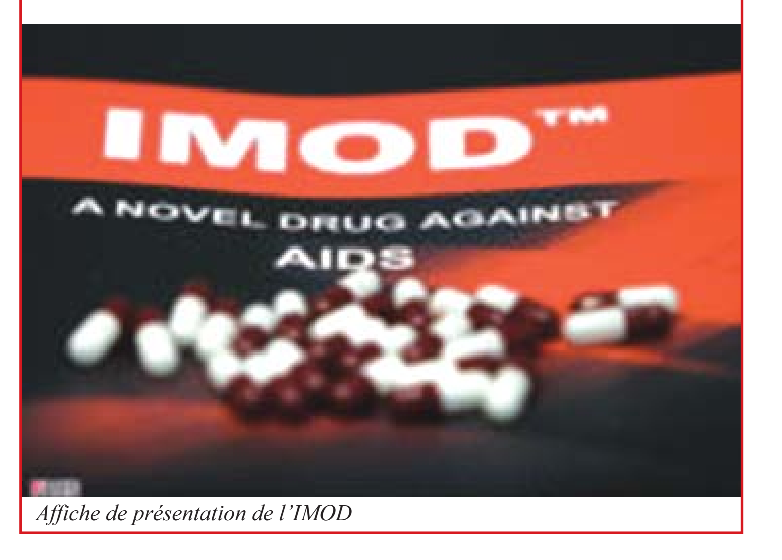
En outre, à cette même époque, de nombreuses communautés d'Iraniens ont fleuri en Chine, créant dans chacune des villes où ils s'installaient des cercles culturels destinés à diffuser la culture et le mode de vie iraniens. Ibn Batûta qui, au cours du VIIIe siècle de l'Hégire, a voyagé dans cette contrée, écrivit lors de son passage au sud de la Chine : " Dans chaque ville chinoise, les musulmans ont un quartier indépendant dans lequel ils vivent, et ils ont des mosquées afin de pratiquer leur culte. Dans chaque ville, ils ont un cheikh, un juge, un bazar séparé, une mosquée, un couvent, une école de sciences religieuses, etc. " Ainsi, les ports du sud de la Chine faisaient partie des principaux fiefs commerciaux des Iraniens et, de façon plus générale, comptaient parmi les premières places commerciales au niveau mondial.

Concernant la diffusion de la culture iranienne, il faut également mentionner que certains grands poètes Iraniens tels que Saadi, dont les poèmes étaient largement diffusés et lus au sein de la communauté iranienne installée en Chine, ont acquis une grande renommée dans ce pays. Jusqu'à nos jours, les habitants de la province de Kâshghar (Sin kiânag) tiennent encore Saadi en honneur car au cours de ses voyages vers les terres orientales, il serait passé dans cette région et aurait prié dans la mosquée de cette ville - " masjede Azine " -, dès lors devenue célèbre. Aujourd'hui, la communauté musulmane chinoise compterait environ 50 millions de personnes dont le plus important foyer serait à Pékin. ■

Traduction et adaptation par
Amélie NEUVE-EGLISE

---

1. Khân mongol puis empereur de Chine au XIIIe siècle. Petit fils de Gengis Khân, il acheva la conquête de la Chine durant son règne et établit la capitale de l'empire à Pékin. Se proclamant alors empereur de Chine, il renversa la dynastie Song et fut le fondateur de la dynastie Yuan. Il fut décrit a postériori comme un souverain éclairé et faisant preuve d'une tolérance assez grande à l'égard des différentes religions.
2. Cette nomination ainsi que celle de nombreux autres Iraniens à des fonctions administratives est liée au fait qu'à l'époque, les Mongols n'avaient pas encore dominé toute la Chine et considéraient donc peu sage de confier le gouvernement des régions occupées aux Chinois eux-mêmes. En outre, les Mongols ne comptaient pas dans leurs rangs de personnes suffisamment expérimentées et qualifiées pour une mission aussi difficile et hasardeuse.
3. En persan " Teymûr Khân" ou encore " Teymûr Lang " signifiant Teymur le boiteux.
4. Aujourd'hui la province de Tangh-Chou.



Affiche de présentation de l'IMOD

Perspective iranienne: Progrès médicaux et mise au point d'un nouveau médicament contre le sida

Farzâneh HEDJAZI

La révolution islamique de 1979 en Iran marqua la société iranienne dans tous les domaines. Cette révolution, aux objectifs d'abord politiques et religieux, visait également l'accélération du procès du développement économique et social, car le gouvernement du Shâh s'était révélé incapable d'y investir les ressources financières du pays, en particulier les importants revenus du pétrole. Sur ce, à côté du profond changement social, politique et surtout idéologique, de nombreux progrès économiques, techniques, industriels, hygiéniques, éducatifs et notamment scientifiques eurent lieu après la Révolution. C'est dans ce même contexte que les avancées médicales et pharmaceutiques du pays sont à remarquer. On peut citer par exemple l'éradication totale de la poliomyélite dans les années 90, la diminution sensible du taux de mortalité maternelle et infantile, ou l'augmentation de l'espérance de vie des Iraniens. On peut également citer la virtuosité des médecins iraniens dans le traitement des maladies cardiaques, les greffes et les traitements contre la stérilité (effectués en particulier dans l'excellent centre de traitement de la stérilité de Yazd). Pour certains experts, cette virtuosité est le résultat des huit années de guerre, les conditions particulières des opérations chirurgicales en temps de conflit et les blessures qui obligent souvent les médecins à prendre des décisions rapides, justes et sûres, leur donnant une maîtrise certaine de leur métier. Et, en effet, des progrès médicaux sont à constater dans tous les pays qui ont eu à subir une période de guerre.

C'est dans le sillage des évolutions et progrès médicaux dus à la guerre que les nouveaux succès de ce pays en ce domaine sont à remarquer: la découverte d'un nouveau traitement contre le sida et l'ouverture d'un Centre médical de neurotraumatologie, ayant pour but la découverte et le développement des méthodes de réparation des dommages causés à la moelle épinière, qui a expérimenté avec succès une nouvelle méthode de traitement mis au point par les chercheurs iraniens, et finalement, l'inauguration du plus grand centre de production de médicaments innovants de l'Ouest de l'Asie.

Le 4 février 2007, le ministre iranien de la Santé annonça l'homologation d'un nouveau médicament contre le sida, découvert par les chercheurs iraniens, baptisé "IMOD". Les médicaments antisida classiques aident les malades séropositifs, mais après un certain temps, ils ne sont plus capables de contrôler la prolifération du virus HIV. Le virus HIV attaque le système immuno-défensif, surtout les lymphocytes CD_4 où il pénètre, s'y multiplie et se déverse ensuite dans le sang après la mort de la CD_4. La destruction des CD_4 et leur diminution jusqu'à moins de 500



Centre de production des médicaments innovants, Institut Pasteur

entraîne le stade C ou stade SIDA déclaré de la maladie. Les recherches montrent que les médicaments anti-virus sont incapables de restreindre la multiplication des virus après un certain temps. Pourquoi? On ne le sait pas encore.

Quoiqu'il en soit, ce problème incita les chercheurs iraniens à trouver un moyen de fortifier le système immunitaire du corps au lieu de combattre le virus.

Après 5 ans et avec la collaboration de 15 centres médicaux, cette recherche porta enfin son fruit, l'IMOD. Ce remède, à base végétale, a moins d'effets secondaires que les médicaments anti-virus. En outre, il suffit pour un patient de se faire injecter l'IMOD 90 jours de suite pour pouvoir mener un an de vie normale, car le nombre des cellules CD_4 reste élevé. Ainsi, la consommation simultanée des remèdes anti-virus classiques et de l'IMOD peut donner un nouvel espoir de guérison aux malades du sida.

Le 5 février, au lendemain de l'annonce de la découverte de l'IMOD, le Centre médical de neurotraumatologie a été inauguré en présence du président de la République, Mahmoud Ahmadinejâd et du ministre de la Santé, le docteur Bâgheri Lankarâni.

Une nouvelle méthode de traitement des dommages nerveux, mise au point par les chercheurs iraniens, est appliquée dans ce centre. Dans cette méthode, les cellules de Shwann du patient sont injectées dans sa moelle épinière ce qui, avec la multiplication des cellules gliales, permettra aux patients de guérir. D'après le directeur du projet, cette méthode a été testée sur 30 personnes. 40% d'entre elles ont guéris, 35% n'ont eu aucun signe particulier, tandis que les premiers signes de guérison apparaissent chez les autres patients.

La dernière bonne nouvelle en ce domaine a été l'inauguration récente d'un nouveau centre iranien de production à échelle industrielle de médicaments innovants. Ce centre portera l'Iran au premier rang des producteurs de médicaments de l'Asie du Sud-Ouest. Affilié à l'Institut Pasteur iranien, ce centre produira du vaccin contre l'hépatite B, de l'érythropoïétine, de l'interféron alfa et d'autres médicaments jusqu'alors importés de l'étranger.

L'inauguration de ce centre est un grand pas vers le progrès, puisque l'Iran a jusqu'ici été obligé d'importer ces produits; mais désormais, il pourra même peut-être les exporter.■

Après 5 ans et avec la collaboration de 15 centres médicaux, cette recherche porta enfin son fruit, l'IMOD. Ce remède, à base végétale, a moins d'effets secondaires que les médicaments anti-virus.

Le Nouveau Roman et le cinéma: personnage et description

Le Goût de la cerise d'Abbâs Kiârostami et *Dans le Labyrinthe* d'Alain Robbe- Grillet

Zohreh MEHDIZADEH


KIAROSTAMI


ROBBE-GRILLET

Le Nouveau Roman a réduit le personnage au degré zéro: celui-ci n'a ni nom, ni famille, ni passé. Bien souvent, le personnage en question est ramené a un " *je* " anonyme, voire à une insignifiante initiale. L'absence d'une épaisseur sociale, physique, ou encore historique a marqué très certainement, dès les années 50, la crise d'identité dans le roman. Ainsi l'espace du Nouveau Roman devient-il le lieu de la perte d'identité et de l'obsession sexuelle. La société de loisirs, la libération des mœurs et le culte de l'entreprise ont plongé les individus de cette époque dans l'angoisse.

Robbe-Grillet, l'un des fondateurs du Nouveau Roman, est allé jusqu'au bout de cette dé-personnification. Ses personnages, en proie à des crises, n'ont ni psychologie, ni individualité. Robbe-Grillet a supprimé la caractérisation du personnage. Dans son roman intitulé *Dans le Labyrinthe*, le personnage principal est un soldat réduit à une ombre et à l'incarnation d'une certaine condition humaine. I1 n'a gardé de 1'humain que le comportement gestuel : un personnage - silhouette sans intériorité ni passé, sans identité ni caractère. Il se dévide de l'intérieur. C'est bien la crise du personnage qui est exprimée au travers de cette œuvre. *Dans le Labyrinthe* est l'histoire d'un soldat quelconque qui est placé sur une échelle de temps indéterminé. Nous savons seulement que c'est le jour d'une défaite. Il traîne dans les rues et meurt sans transmettre de message. Le soldat porte un numéro de matricule qui ne lui appartient même pas. On ne sait rien de sa vie. Toutes ces indications montrent

aux lecteurs, plutôt habitués à des lectures traditionnelles, que sont belles et bien finies, ces longues descriptions à la Balzac qui menaient à la compréhension d'un personnage et à la clarté d'une intrigue. Avec l'apparition du Nouveau Roman, le personnage qui occupait la place centrale dans le roman du XIXème siècle, est tombé dans une voie de dépérissement: il n'a désormais ni nom, ni famille, ni passé.

La comparaison de *Dans le Labyrinthe* avec *Le Goût de la cerise* de Kiârostami montre bien que ce film contient certains traits caractéristiques du Nouveau Roman. Acteur dépourvu d'intériorité, le soldat de *Dans le Labyrinthe*, tout comme les autres personnages de Robbe-Grillet, n'est plus régi par la psychologie traditionnelle. Il n'est donc plus le point central de l'histoire et devient une sorte d'image peinte, sans autres dimensions que celles des pages du livre. Le lecteur perdu dans les détours du labyrinthe ne cesse de se retrouver face au tableau noir et blanc d'où sortent tous les personnages du roman. C'est lui qui doit remplir les points ambigus du livre. Le film *Le Goût de la cerise* raconte l'histoire d'un homme pessimiste et désespéré qui veut se suicider pour fuir le monde. Au cours du film, nous voyons le close-up du protagoniste du film (*Badî*) mais rien de ses pensées ni de son intériorité. Pourquoi veut-il se suicider? Nous n'en saurons rien. C'est un film sans aventure passionnante qui exige le regard du spectateur pour se constituer. En laissant ambigu tout ce qui était considéré comme le fondement du cinéma anecdotique, Kiârostami nous donne l'opportunité d'affronter seul l'intrigue du film. Nous ne devons attendre de sa part aucune aide. Dans les films classiques, l'évolution dans les comportements des personnages face à des situations données permettait de les connaître, de les comprendre et d'évaluer leur personnalité. Maître de ses personnages, le réalisateur faisait d'eux le représentant de ses propres désirs et caprices. Il les rendait aimables ou détestables, aux yeux des spectateurs, selon son bon vouloir. Mais Kiârostami, comme Robbe-Grillet, ne pénètre pas l'âme de ses personnages. Il ne les décrit pas et tente même de les réduire à un élément commun. Ses personnages se réfèrent en effet à tous. Ces êtres inconnus sont le miroir de tout le monde.

Enfin, dans l'univers de Robbe-Grillet, la description acquiert un nouveau statut. Dans le Nouveau Roman, l'auteur supprime en effet conjointement la fonction ornementale et symbolique de la description. Celle-ci n'a plus la charge de refléter certains états d'âme et misères sociales. Robbe-Grillet prend l'objet et les façonne devant nous comme dans un miroir. Ces objets sont là pour orienter l'imagination du narrateur. Ainsi la description du tableau, au début de *Dans le Labyrinthe*, sert-elle à déclencher l'imagination. Ce tableau est le passage par où nous pouvons pénétrer l'univers fictionnel du livre. Ses objets ne sont plus des outils et, en les privant de leurs fonctions premières, Robbe-Grillet les éloigne de toute possibilité métaphorique. En revanche, la description des objets se fait différemment chez Kiârostami. Il profite de la mise en scène et du décor, dès qu'il perçoit la faiblesse des dialogues. Le Goût de la cerise est un film sur l'angoisse de la vie et sur la mort. Aucun mot ne pourrait nous placer dans une atmosphère empreinte de tant de pessimisme. Seul une couleur le peut ; dans le film en l'occurrence, il s'agit du gris. La moitié du film est dénuée de tout signe de vie, la nature n'apparaissant pas au début. L'espace cinématographique est donc occupé par le monde inanimé. La nature se fait entendre, dès lors que la voix du vieil homme turc, Baghéri, résonne. Ses propos relatent la beauté de la vie. Par conséquent, les objets de Kiârostami ne sont pas de simples surfaces colorées et lorsqu'ils apparaissent, c'est pour préciser les points ambigus du film. ■

A l'aube de la nouvelle année

Fruits de **Philippe Jaccottet** ou la manifestation émerveillante des beautés naturelles

Shâdi FAVAYEDI

Né en Suisse (1925) à Moudon, Philippe Jaccottet, poète contemporain discret, passe son adolescence à Lausanne. Il étudie le grec et l'allemand à la faculté des lettres et où il se découvre une passion pour la traduction, avant de devenir un grand traducteur de poètes allemands tels que Rilke et Hölderlin. Après avoir noué quelques solides amitiés avec des poètes comme Francis Ponge, André Du Bouchet, Yves Bonnefoy, Jacques Dupin et Thomas Mann, il débute son activité de traducteur en 1947 avec *La mort à Venise* de ce dernier.

Loin des tapages parisiens, ce poète poursuit un travail acharné et s'impose peu à peu par une écriture caractérisée par son dépouillement. Tout en évitant le recours à un style précieux ou pédant, il s'affirme comme poète lyrique en mettant constamment en évidence le rapport particulier que l'homme entretient avec le monde extérieur. Ses poèmes constituent en quelque sorte de véritables emblèmes de la nature. En fait, l'œuvre de Jaccottet peut être considérée comme un jeu cherchant à donner une métaphore expressive de la vie entière.

En 1944, parallèlement à ses travaux de traducteur, il publie ses premiers textes dans *le Cahier de Poésie 1*. Jaccottet écrit également pour la *Nouvelle Revue Française* de nombreuses études critiques telles que *L'Entretien des Muses* en 1968 et *Une transaction secrète* en 1987. Parmi ses recueils de poème, on peut notamment citer *L'Effraie et autres poésies* (1953), *L'Ignorant* (1958), *Airs* (1967), *Pensées sous les nuages* (1983).

Fruits

Dans les chambres des vergers
Ce sont des globes suspendus
Que la course du temps colore
Des lampes que le temps allume
Et dont la lumière est parfum
On respire sous chaque branche
Le fouet odorant de la hâte
Ce sont des perles parmi l'herbe
De nacre à mesure plus rose
Que les brumes sont moins lointaines
Des pendeloques plus pesantes
Que moins de linge elles ornent
Comme ils dorment longtemps
Sous les mille paupières vertes!
Et comme la chaleur
Par la hâte avivée
Leur fait le regard avide!

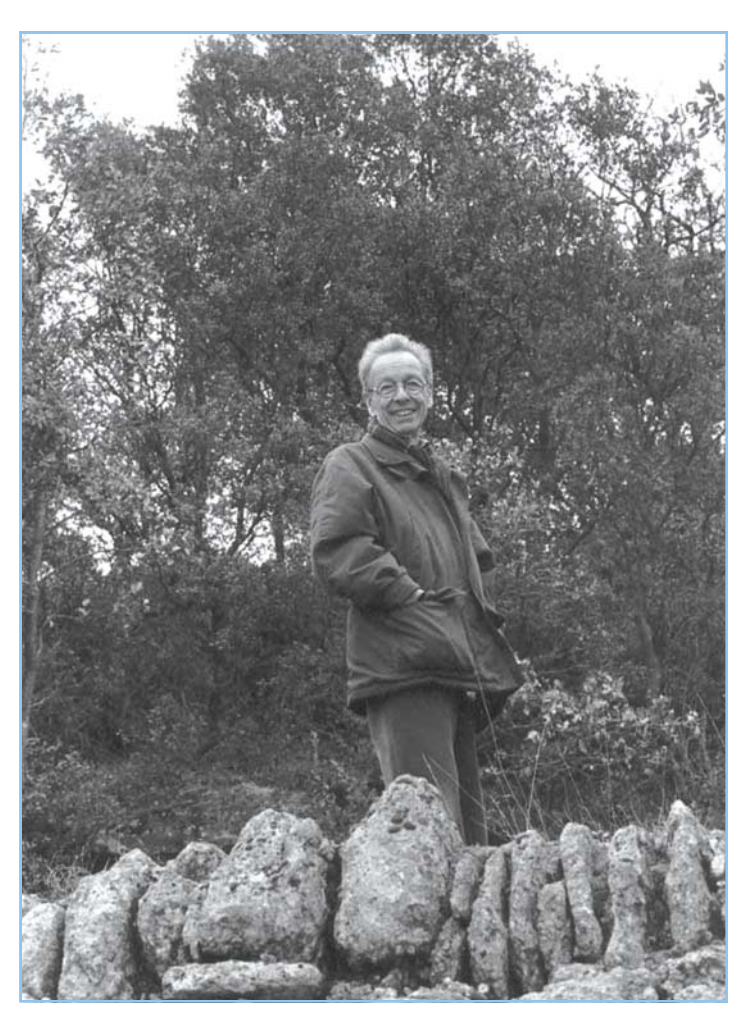
Extrait de "Oiseaux, fleurs et fruits",
In *Airs, poèmes* (1961- 1964) et repris dans *Poésie, 1946-1967*

Images poétiques

Le poème "Fruits" extrait d'"Oiseaux, fleur et fruits" fait partie du recueil *Airs*. En décrivant certaines manifestations de la nature, le poète met en évidence la fascination et le charme qu'inspire dans son esprit la vision de "Fruits" suspendus aux branches. Outre la variation des syllabes, l'absence de ponctuation et de rime révèle le penchant du poète pour les vers libres.

L'ordre respecté dans les deux premières strophes marque un état de maturité et de stabilité, alors que la dégradation graduelle du nombre des syllabes peut être perçu comme un signe du déclin qui succède à chaque état de plénitude dans la nature.

En évoquant "*les chambres des vergers*", le poète compare ces derniers à des maisons ayant des chambres. En outre, les "*globes suspendus*" font allusion de manière métaphorique aux fruits des arbres qui commencent leur vie au printemps. Le poète personnifie le temps en employant le verbe "colore". Les consonnes employées (k, d, t) produisant un bruit sec répété, battent la mesure du passage perpétuel du temps qui "*allume*" les fruits assimilés aux "*lampes*". Les fruits sont également associés à des soleils dont la lumière est parfum. L'émerveillement est également suggéré par la concision des images: la vision aérienne des "*chambres des vergers*" marie la lumière devenue parfum en un espace métaphorique que la rotondité



Bibliographie

1. D. Briolet, *Lire la poésie française du XXe siècle*, Dunot, Paris, 1997.
2. E. Jabès, *La poésie contemporaine française*, traduit par M.A.Sépanlou, Ed. Saless, Téhéran, 2005.
3. J.M. Maulpoix, *Itinéraires littéraires du XXe siècle*, tome II, Hatier, Paris, 1991.
4. J.P. Richard, *Onze Études sur la poésie moderne*, Seuil, Paris, 1981.

des fruits peuple de "*globes suspendus/ que la course du temps colore*", de "*lampes que le temps allume*".

La "*hâte*" se diffuse en l'air et l'"*on respire*" le parfum des fruits qui "*sous chaque branche*" jaillissent d'un "*fouet odorant*". Par une image métaphorique, les fraises deviennent des perles. La couleur pâle de nacre devient rosée à mesure que la brume approche, autrement dit, plus l'été les fait rosir, plus se fait proche la venue des brumes d'automne. Les mots "perle" et "nacre", qui appartiennent au même champ lexical, nous donnent une image métaphorique des merveilles de la nature. Les vers 13 et 14 expriment ensemble l'émerveillement du poète face à la beauté et à la splendeur des fruits. L'intervalle existant entre les vers 12 et 13 donne une impression de silence et d'immobilité proche du sens imaginaire du vers suivant. Il y a ainsi une antithèse entre le déroulement fiévreux d'une vie et la préfiguration d'une mort par l'approche de l'automne qui met fin à cette existence à peine commencée. Le poète met l'accent sur la chaleur estivale, accablée par le frimas de l'automne, qui jette un "*regard avide*" aux fruits pour rappeler à l'homme le caractère éphémère de chaque renouvellement.

Enfin, le titre du recueil *Airs* fait référence à des espaces aériens et à des apparences visibles, tout en impliquant les notions de légèreté et d'allégement. Dans ce recueil, les poèmes sont toujours brefs. Au travers de son évocation des fruits, le poète souligne la splendeur passagère et le caractère éphémère de l'instant qui passe. La composition du poème n'est pas loin ici de celle que l'on trouve chez des poètes tels que Eluard (*Pour vivre ici*) ou Claudel (*Cent phrases pour un éventail*). Jaccottet reprend à sa façon les thèmes du renouvellement, de la plénitude avant la finitude et de la mort dans tout son œuvre au travers du langage poétique qui lui est propre. Chez Jaccottet, comme chez beaucoup d'écrivains et poètes du XXe siècle, le mot ne signifie que le pouvoir inhérent à chaque blanc, à chaque silence qui nous rappelle les changements de la nature comme autant d'étapes de la maturation de l'homme. Ce principe naturel constitue un appel afin qu'il renouvelle son âme en s'inspirant de cette "renaissance" de la nature avant que la vie ne mette fin à ce processus de sublimation; réalité irréfutable qui domine les créatures du monde matériel.

Khosrow et Shirin

Maryam DEVOLDER



Nezami représenté sur un tapis conservé à Ganja, Azerbaïdjan.

Cette histoire est celle d'un roi Sassanide, Khosrow II, appelé aussi Khosrow Parwis, et d'une princesse chrétienne prénommée Shirin. Cette histoire, à laquelle il est fait allusion dans une partie du Shâhnâmeh, fut reprise par Nezâmi, au XIIe siècle, dans le cadre d'une épopée tragique. Ce dernier, qui écrivit ses poèmes romantiques cent ans après le Shâhnâmeh, reprend souvent Ferdowsi même s'il dénonce chez l'auteur du Shâhnâmeh une certaine sécheresse, notamment dans le récit des deux amoureux dont il décide d'améliorer l'histoire.

Le poème de Nezâmi est l'histoire de l'amour et du combat de Khosrow pour conquérir Shirin et la peur de Shirin de se voir abandonnée après avoir répondu aux attentes de Khosrow. La mère de Shirin lui rappelle sans cesse la destinée regrettable de Viss et lui conseille d'éviter la honte et le déshonneur.

Nezâmi raconte aussi les aventures de Khosrow avec une autre femme, son repentir et les longs dialogues entre Khosrow et Shirin où il est fait allusion à l'histoire de Viss et de Râmin. Cela montre que si les gens n'approuvaient pas cette histoire pour des raisons de morale, elle avait quand même marqué des générations successives.

Khosrow Parwiz, descendant de Hormozd IV (579-590) avait dès son jeune âge des qualités exceptionnelles. Courageux, beau, intelligent et puissant, il était particulièrement expert dans le tir à l'arc et la chasse au lion. A l'âge de quatorze ans, il fût confié à un maître nommé Bozorgmehr. C'est dans un rêve que son grand-père Anûshirvan, KhosrowI, lui apprit qu'il allait bientôt rencontrer la femme de sa vie, qu'il aurait un cheval nommé Shabdiz plus rapide que Tûfân, qu'il serait couronné et qu'il trouverait un maître de musique nommé Bârbad, infiniment doué.

Un jour, son ami Shâpûr, lui parla d'une femme qui régnait dans la région de la mer Caspienne appelée Mahin Bânû et qui avait une fille, Shirin, "belle comme un ange", dont Khosrow tomba aussitôt amoureux. Lors d'un voyage de Shirin en Arménie, Shâpur lui montra le portrait de Khosrow elle tomba à son tour aussitôt amoureuse de lui. Shâpur lui donna une bague de la part de Khosrow et lui conseilla de chevaucher vers Tisfûn pour le rejoindre le plus vite possible.

Prétendant vouloir aller à la chasse, Shirin demanda à sa mère l'autorisation de prendre son cheval Shabdiz, qui courrait à la vitesse du vent. Elle parvint à dépasser ses compagnons de chasse et poursuivit sa chevauchée vers Tisfûn pour retrouver Khosrow. Fatiguée par cette longue route, elle se reposa auprès d'un lac où elle se baigna. Khosrow, resté à la cour de Tisfûn, du faire face à un problème : un roi concurrent, Bahrâm, avait frappé des écus au nom de Khosrow et les distribuait dans tout le pays. Hormoz s'imagina alors que son fils voulait lui arracher le pouvoir à la suite de quoi, le maître de Khosrow lui conseilla de quitter Tisfûn pour quelques temps. Avant de partir, Khosrow donna l'ordre aux gens du harem de partir à la recherche de Shirin et de bien l'accueillir si elle arrivait éventuellement au palais. Il quitta alors Tisfûn pour fuir son père courroucé et chevaucha en direction



Shirin, qui pensait que seul Khosrow pouvait faire naître chez elle de tels sentiments, en vient à douter à la vue de ce cavalier qui n'avait rien d'un prince, ignorant que Khosrow avait été contraint de fuir sous un tel apparat. Elle s'enfuit donc avec sa monture et Khosrow ne parvint pas à la rattraper. Ses yeux se remplirent de larmes et il ne fut désormais qu'habité par un seul espoir: celui de la retrouver.

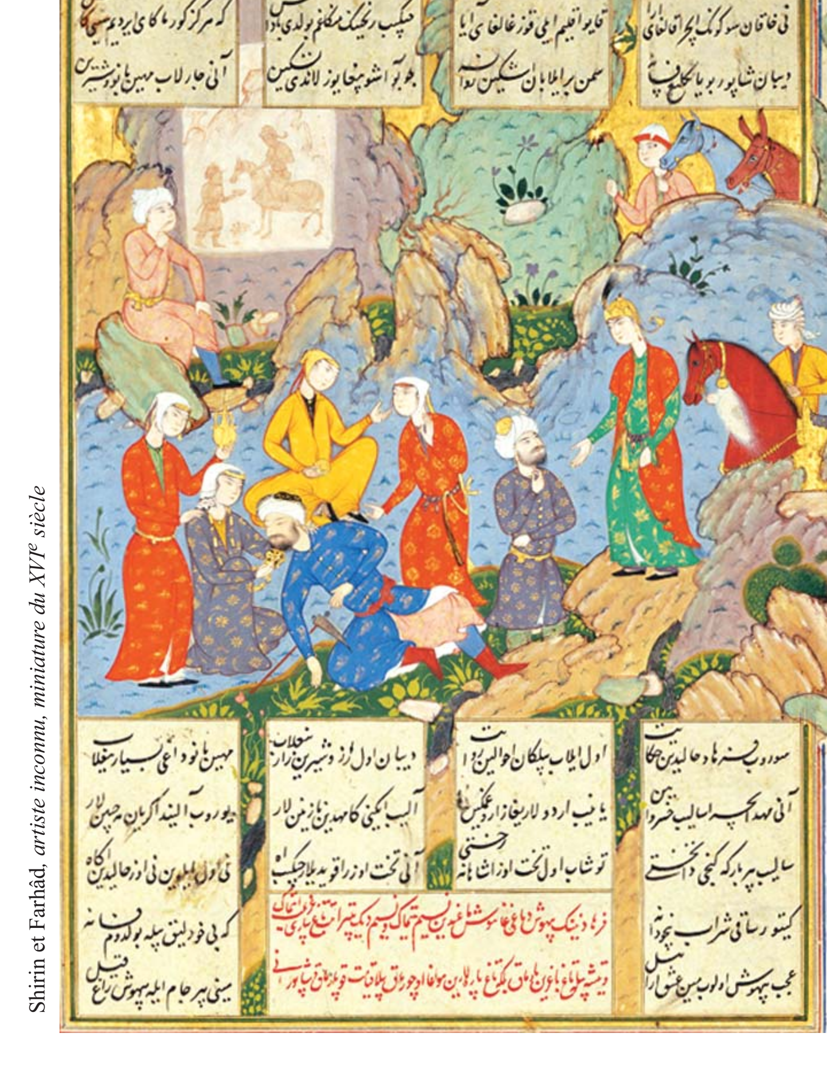
du lac où Shirin était en train de se baigner. C'est là que les chevaux s'arrêtèrent et que Khosrow aperçut Shirin et son cheval derrière un buisson. Shirin, qui pensait que seul Khosrow pouvait faire naître chez elle de tels sentiments, en vient à douter à la vue de ce cavalier qui n'avait rien d'un prince, ignorant que Khosrow avait été contraint de fuir sous un tel apparat. Elle s'enfuit donc avec sa monture et Khosrow ne parvint pas à la rattraper. Ses yeux se remplirent de larmes et il ne fut désormais qu'habité par un seul espoir: celui de la retrouver.

Khosrow poursuivit son voyage jusqu'en Arménie et Shirin jusqu'à Tisfûn où elle se présenta aux femmes du harem qui la reçuret selon les ordres, bien que préoccupées par la beauté et la grâce de la nouvelle venue.

Apprenant que Khosrow s'était enfui, Shirin devina que cet homme près du lac n'était autre que Khosrow. Ce dernier, à peine arrivé en Armenie, pleura dans le vin auprès de Mahin Bânû la disparition de Shirin.

C'est alors qu'un groupe de notables lui envoya un messager pour lui annoncer la mort de son père et lui demander de prendre la succession. Khosrow revint en toute hâte à Tisfûn où il apprit le départ de Shirin et de Shâpûr pour l'Arménie où, au lieu de retrouver Khosrow, elle retrouva sa mère qui l'accueillit à bras ouverts. Parmi les ennemis de Khosrow, Bahrâm mit la stabilité du trône en danger en accusant Khosrow de folie à cause de son amour pour Shirin. Bahrâm et ses alliés forcèrent alors Khosrow à s'enfuir de nouveau vers l'Arménie. C'est sur la route, dans un pavillon de chasse, que les deux amoureux se rencontrèrent de façon fortuite. La mère de Shirin lui conseilla de ne pas se laisser aller à ses sentiments et d'exiger de Khosrow qu'il l'épousa pour éviter le destin tragique de Viss. Shirin suivit les conseils de sa mère et repoussa avec adresse les élans amoureux de Khosrow qui déçu et fâché, prit la route d'Istambul avec le cheval de Shirin. Il y épousa Maryam, fille de l'empereur de Byzance et réussit avec l'aide de son armée à venir à bout de ses ennemis et à repousser Bahrâm qui s'enfuit en Chine. C'est alors que Khosrow commença de nouveau à penser à Shirin et rechercha l'oubli dans les festivités de la cour et la musique envoûtante de Bârbad. Mahin Bânû mourut après avoir encore conseillé à sa fille de rester ferme devant Khosrow et lui laissa le trône d'Arménie en héritage.

C'est ici qu'apparaît un nouveau personnage, Farhâd, tailleur de pierres réputé pour ses travaux extraordinaires. Khosrow fut vite mis au courant de l'amour de Farhâd pour Shirin et décida de se débarrasser de ce concurrent en lui offrant de l'or, des pierres précieuses et en lui confiant des travaux infinis qui l'éloignèrent de la cour de Shirin. Après un long dialogue entre les deux prétendants, Khosrow obligea Farhâd à creuser une route dans la montagne de Bisetûn pour permettre le passage des caravanes de commerce. Farhâd accepta à condition que Khosrow, une fois le travail terminé, renonce définitivement à cet amour. Pendant ce temps, Shirin apportait de temps en temps à Farhâd, un bol de lait pour lui redonner des forces. Un jour, son cheval, épuisé par la charge de pierres précieuses qu'il transportait, mourut dans la montagne. Farhâd porta alors le cheval et la cavalière sur son dos jusqu'au château. Khosrow qui apprit cette aventure et qui vit que les travaux de Farhâd étaient en train de parvenir à leur fin, comprit qu'il était sur le point de perdre Shirin. Il envoya donc un messager qui annonça à Farhâd la mort de Shirin. Ne pouvant supporter cette perte, Farhâd se jeta aussitôt du haut de la montagne et mourut sur le coup. Par la suite, la



Shirin et Farhâd, *artiste inconnu, miniature du XVIe siècle*

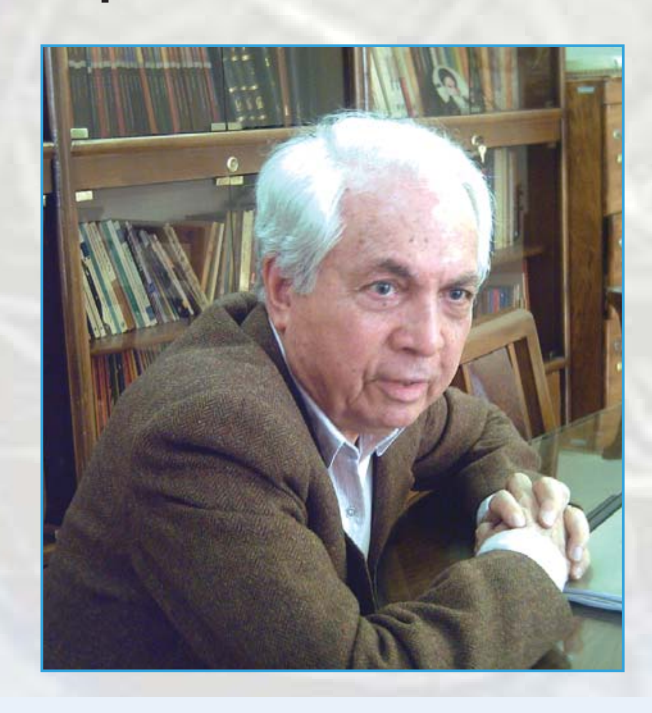
Khosrow ne parvenait pas à oublier Shirin qui représentait pour lui l'esprit, alors que sa femme était pour lui matière.

femme de Khosrow décéda également et Khosrow épousa une jeune fille d'Ispahân, Shokr, réputée pour sa beauté et sa pureté. Néanmoins, Khosrow ne parvenait pas à oublier Shirin qui représentait pour lui l'esprit, alors que sa femme était pour lui matière. Il décida donc d'épouser Shirin après une réconciliation à la suite de dialogues musicaux entre deux chanteurs qui représentaient les deux amoureux. Le mariage fut somptueux mais leur bonheur ne fut que de courte durée car le fils de Khosrow et de Maryam tomba amoureux de Shirin lors des cérémonies nuptiales et assassina son père pendant son sommeil. Désemparée, Shirin se suicida sur la tombe de Khosrow auprès de laquelle elle fut inhumée. ■

Entretien avec

Kâzem Motamed Nejâd

le père des sciences de la communication en Iran



Entretien réalisé par
Afsâneh POURMAZAHERI
Farzâneh POURMAZAHERI

"L'ère de la communication, ou la prédominance de l'abstrait sur le concret"

Monsieur le docteur Kâzem Motamed Nejâd est sans aucun doute l'un des précurseurs des sciences de la communication en Iran. Grâce à lui et à ses efforts inlassables nous avons pu, durant des années, jouir des dernières avancées dans le domaine des sciences et des techniques de la communication élaborées hors de l'Iran. Il est actuellement le président de l'Association Iranienne pour les Etudes sur la Société de l'Information et professeur des Sciences de la Communication à l'Université de Allâmeh Tabâtabâi.

Afsâneh POURMAZAHERI: Que signifient "les sciences de la communication"? A quels domaines se rattachent-elles?

Dr. Kâzem MOTAMED NEJAD : De nos jours, on reconnaît cette discipline comme celle des sciences de l'information et de la communication. Avant la Révolution islamique, nous avions fondé une faculté des sciences des communications sociales. En fait, c'est une science construite à partir de l'ensemble des autres sciences. Les Français la reconnaissent comme une "discipline" indépendante, tandis que d'autres en parlent davantage comme d'un "domaine". En France, dès les années 1970, les sciences de l'information et de la communication ont pris place parmi d'autres disciplines dont l'économie, le droit, la gestion, les sciences politiques (et de façon plus générale, les sciences sociales). Nous pouvons donc étudier cette science en admettant que les sciences de l'information et de la communication trouvent leurs origines dans des disciplines très variées. L'une est le journalisme. Sous l'influence des évolutions technologiques, qui ont abouti à l'apparition de la radio, du cinéma et de la télévision, un grand nombre de professeurs-journalistes ont étudié et classifié peu à peu les autres formes de presse. Cela veut dire qu'à part la presse elle-même, considérée comme média public, on a catégorisé d'autres sortes de presse comme la presse écrite, la presse radiophonique et la presse audio-visuelle. Ainsi, on a accolé des adjectifs au mot "presse" originel. Nous aussi, durant les premières années de notre activité dans cette faculté, nous nous sommes servis des mêmes mots; presse écrite, presse radiophonique, presse audio-visuelle et presse cinématographique. Mais ensuite, nous avons mis de côté leur usage et nous nous sommes contentés de dire tout simplement la radio, la télévision, le cinéma et plus tard l'Internet ou les communications électroniques et ainsi de suite. Nous avons commencé notre travail par le journalisme et la communication publique. En 1967, nous avons fondé une faculté baptisée Institut Supérieur de la Presse et des Communications Publiques. Quatre ans plus tard, en 1971, quand les premiers étudiants se sont spécialisés en la matière, elle est devenue la Faculté des Sciences de la Communication Sociale. Par la suite, nous avons supprimé le mot "social".

Aux Etats-Unis, les études de communication ont pris leur essor au travers des cours de communication orale, surtout après la Première Guerre Mondiale. Certains professeurs américains se sont spécialisés dans ce domaine en partant des connaissances sociologiques ou économiques, comme ce fut le cas pour Herbert Schiller ou pour l'iranien Majid Tehraniân. Les Français, eux, sont partis du droit. Ainsi, l'un des avantages de cette discipline est que les étudiants des autres domaines tels que la sociologie, l'économie, le droit, les sciences politiques et le journalisme peuvent facilement étudier cette discipline. Il est à signaler qu'en 1980 aux Etats-Unis, il y eut plus d'étudiants en sciences de la communication que dans les autres disciplines des sciences sociales.

Farzâneh POURMAZAHERI: Dans quel pays les sciences de la communication sont-elles nées? Quelles ont été les raisons de son apparition ?

Dr. M.N.: Les Etats-Unis en ont été les précurseurs. Au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle et après la guerre de Sécession, l'enseignement du journalisme fut établi dans les universités non gouvernementales. Ensuite, cette discipline fut développée dans les

En France, dès les années 1970, les sciences de l'information et de la communication ont pris place parmi d'autres disciplines dont l'économie, le droit, la gestion, les sciences politiques.

Certains professeurs américains se sont spécialisés dans ce domaine en partant des connaissances sociologiques ou économiques, comme ce fut le cas pour Herbert Schiller ou pour l'iranien Majid Tehraniân. Les Français, eux, sont partis du droit.



universités gouvernementales de New York et d'autres grandes villes. Puis, en 1906, l'Ecole Supérieure de Journalisme fut inaugurée à Columbia. A cela s'ajoutèrent progressivement d'autres universités dont celles de Missouri, Wisconsin, Illinois et Stamford. Il faut garder à l'esprit qu'aux Etats-Unis, les sciences de la communication étaient un mélange de journalisme et de communication orale. Après la Seconde Guerre Mondiale, la plupart des pays ont suivi les méthodes appliquées aux Etats-Unis tandis qu'en Iran, nous avons davantage adoptées celles élaborées en France. En septembre 1964, nous nous sommes occupés de la mise en place des premiers cycles supérieurs de journalisme dans le journal *Keyhân*. A la suite de cela, l'Institut Supérieur de la Presse et des Communications Publiques ouvrit ses portes en 1967. Nous avions alors demandé à Jacques Leaute, directeur du Centre International d'Enseignement Supérieur du Journalisme de l'Université de Strasbourg, d'inaugurer ces cours. Bref, nous avons adapté les programmes des universités françaises à l'Iran, surtout ceux du Centre de l'Institut de Presse et du Centre de Formation des Journalistes.

Après la Seconde Guerre Mondiale, la plupart des pays ont suivi les méthodes appliquées aux Etats-Unis tandis qu'en Iran, nous avons davantage adoptées celles élaborées en France.

A.P.: Nous remarquons ces jours-ci que plus la technologie et les moyens de communication se développent, moins les individus tendent à communiquer réellement entre eux. Qu'en pensez-vous ?

Dr. M.N.: Naturellement, la vie traditionnelle d'autrefois diffère de celle de notre époque moderne. Au sein des tribus, dans les villages et dans les petites villes, les relations humaines sont plus directes et plus intimes; ce qui constitue la meilleure forme de communication humaine. A la suite du processus d'industrialisation et d'urbanisation, des villageois ont émigré vers les villes à la recherche d'un travail. Il fallait donc qu'ils sachent lire des adresses, ce qui les a poussés à apprendre les chiffres. Le système éducatif s'est progressivement développé. A la suite de l'avènement de médias comme la radio, la télévision et le cinéma - disons les médias indirects, les exigences socioculturelles se sont à leur tour modifiées. A part la radio, la télévision et la presse que l'on appelle

aujourd'hui "médias traditionnels", de nouveaux médias tels que le portable, l'Internet, le satellite et la fibre optique ont été inventés. L'important est la manière de s'en servir et l'effet qu'ils produisent. Globalement, on peut dire que la majorité de la population s'attache plutôt aux médias traditionnels ou en d'autres termes aux médias audiovisuels, tandis que les gens lettrés se penchent davantage sur les sources écrites présentes dans les livres, les journaux, ou sur Internet. Ce dernier comprend en soi tous les avantages des médias audiovisuels et des sources écrites. Voilà pourquoi notre époque a été qualifiée d'"ère de l'information".

F.P.: Mais cela a également des effets négatifs…

Dr. M.N.: Bien sûr. Au moins, la télévision et la radio rassemblaient les membres de la famille qui écoutaient ou regardaient les nouvelles ensemble, pour parfois en discuter après. Depuis l'invention d'Internet, les individus se sont retirés de plus en plus dans leur solitude. Ils communiquent avec des inconnus du monde entier, tandis qu'ils s'éloignent des membres de leur propre famille. Voilà ce que nous éprouvons chacun dans la vie quotidienne.

A.P.: Quelles sont les relations existantes entre les sciences de la communication et les autres sciences?

Dr. M.N. : Comme je l'ai évoqué, les sciences de la communication trouvent leurs racines dans les principes des autres sciences. Prenons par exemple le rapport entre la littérature et la communication. En principe, le contenu de la communication est une sorte de littérature. Les relations ne sont établies que par l'intermédiaire de la conversation, de l'écriture et au travers de leur diffusion. Elle a donc un rapport direct avec la littérature et la culture. La communication a toujours été l'un des facteurs de l'évolution des sociétés. De même, elle a elle-même évolué avec l'histoire et la société humaine. C'est pourquoi on distingue les différentes étapes dans la civilisation humaine: d'abord celle de la communication orale, puis celle de la communication imprimée, puis de la communication électronique, notamment au travers de la radio et de la télévision. A ce propos, le docteur Mohseniân a ajouté dans son livre *L'Iran des Quatre Galaxies de la Communication* l'étape de la communication écrite, qui précède celle de la communication imprimée. Vous voyez combien le lien entre les sciences en question est étroit. De ce fait, quand nous enseignons les sciences de la communication, nous parlons également de l'économie de la communication, du droit de la communication, de l'histoire de la communication, de la gestion de la communication, de la sociologie de la communication, de la psychologie de la communication et finalement de la communication internationale. Dans cette perspective, les sciences de la communication sont l'un des domaines interdisciplinaires dont l'importance s'accroît de jour en jour.

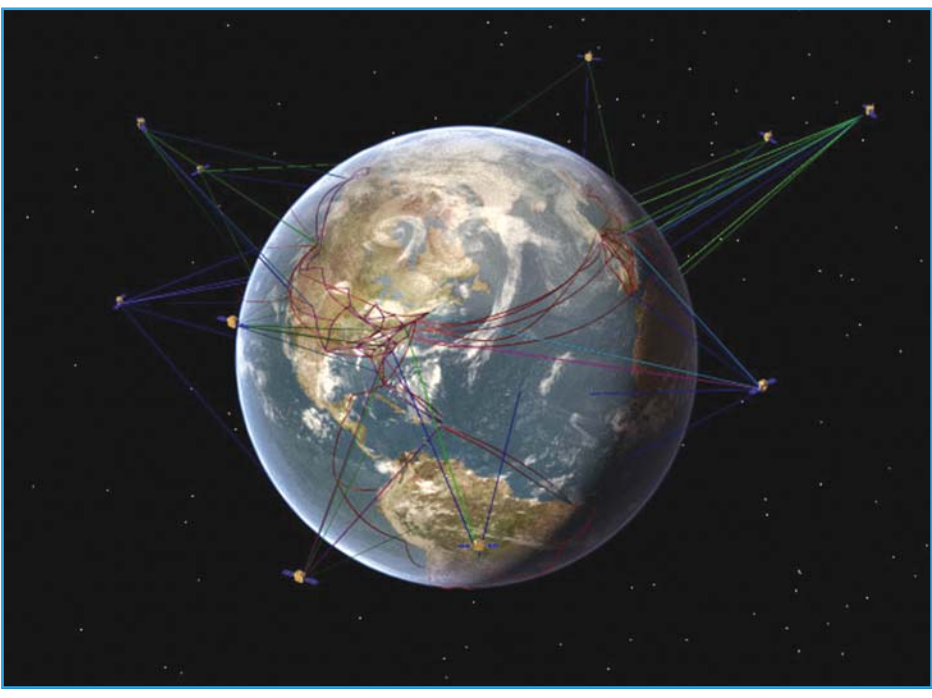
F.P.: Qu'est-ce que le "village global"? Qu'entendons-nous par la notion de "globalisation"?

Dr. M.N.: Cette expression fut utilisée pour la première fois par Marshall MacLuhan au début des années 1960 dans son livre *La Guerre et la Paix dans le Village Global*. Il y étudie l'évolution de la communication dans la vie familiale puis dans les villages et les bourgs, là où les gens se réunissaient en famille. Les relations étaient intimes et ces villages constituaient de véritables centres de communication. Marshall MacLuhan examine ensuite l'évolution de la

Depuis l'invention d'Internet, les individus se sont retirés de plus en plus dans leur solitude. Ils communiquent avec des inconnus du monde entier, tandis qu'ils s'éloignent des membres de leur propre famille.

La communication a toujours été l'un des facteurs de l'évolution des sociétés. De même, elle a elle-même évolué avec l'histoire et la société humaine. C'est pourquoi on distingue les différentes étapes dans la civilisation humaine: d'abord celle de la communication orale, puis celle de la communication imprimée, puis de la communication électronique, notamment au travers de la radio et de la télévision.

MacLuhan promet la renaissance des villages intimes grâce à l'apparition des nouveaux médias. Aujourd'hui sa promesse se réalise, même s'il n'avait guère prévu la généralisation de l'Internet, qui est très vite devenu le média le plus utilisé et le plus rapide.



communication orale, écrite et électronique. Avec l'invention de l'imprimerie, la sensation visuelle s'est emparée des autres sensations auparavant utilisées dans les communications écrite et orale. Ceci a abouti à une grande crise dans les universités, de telle sorte qu'au lieu d'écouter une seule personne lisant un livre, chacun possédait désormais son propre livre. La vie a donc dévié de son ordre précédent. Néanmoins, MacLuhan promet la renaissance des villages intimes grâce à l'apparition des nouveaux médias. Aujourd'hui sa promesse se réalise, même s'il n'avait guère prévu la généralisation de l'Internet, qui est très vite devenu le média le plus utilisé et le plus rapide. Cette nouveauté a beaucoup contribué à la grande révolution qualifiée de "globalisation". Le facteur principal de la globalisation est l'économie et les besoins économiques de la société. En outre, la culture et l'importance accrue de sa dimension économique ont joué un grand rôle dans cette évolution. Les technologies modernes de la communication, dont Internet, servent également de moyens de transaction, notamment dans le domaine financier. Donc, les pays en voie de développement comme le nôtre doivent tenir compte à la fois des aspects négatifs et positifs de la globalisation. Privilégier l'aspect positif nous conduit à s'avancer davantage vers la globalisation. A titre d'exemple, notre industrie cinématographique s'est très bien exportée dans le monde, au même titre que celle du Japon ou de l'Inde. Concernant l'aspect négatif, il faut admettre que si ce processus est trop brutal, il risque de porter atteinte à la culture nationale et conduire à une certaine uniformisation. Dans ce cas, les pays dominants exerceraient une influence décisive sur les autres. Il faut donc considérer tous les aspects de ce processus.

Le facteur principal de la globalisation est l'économie et les besoins économiques de la société. En outre, la culture et l'importance accrue de sa dimension économique ont joué un grand rôle dans cette évolution.

A.P.: Pouvez-vous nous dire quelques mots de votre parcours et de vos activités actuelles? Comment vous êtes-vous intéressé aux sciences de la communication?

Dr. M.N.: Je suis né à Birjand. J'y ai

étudié jusqu'à la cinquième année de l'école secondaire, puis je suis venu à Téhéran pour y effectuer ma sixième année. J'ai obtenu mon baccalauréat au lycée Marvi. En 1954, j'ai commencé des études de droit à l'Université de Téhéran. Après avoir obtenu ma licence, j'ai participé au concours de doctorat en droit. Mon professeur de droit pénal, le regretté M. Mesbâhzâdeh, était aussi le directeur du journal *Keyhân*. Un jour, il nous a proposé de collaborer avec eux. Je fus le seul à accepter. En 1957, j'ai donc commencé à travailler pour *Keyhân* en tant que traducteur de textes français. Quelques mois après, je suis devenu le responsable de la section des nouvelles et articles étrangers. Le docteur Mesbâzâdeh avait l'intention de créer une faculté de journalisme au sein de l'Université de Téhéran. Pour cela, il avait cherché à recruter, en vain, des professeurs étrangers, pour ensuite abandonner le projet. Il croyait qu'il serait préférable d'employer des professeurs iraniens puisque, selon lui, il n'était pas possible d'enseigner le journalisme "traduit". En 1960, il m'a demandé si j'étais prêt à partir en France pour y étudier le journalisme. J'ai accepté et cinq ans plus tard, je suis revenu en Iran. Dès mon retour, nous avons fondé le cycle d'enseignement supérieur du journal *Keyhân*. Et enfin, en 1967, nous avons fondé l'Institut Supérieur de la Presse et des Communications Publiques.

F.P.: De nos jours, parvenir à un équilibre et à un certain ordre global dans le domaine de la communication constitue un sujet de débat. Est-ce également un idéal accessible?

Dr.M.N.: La question d'un nouvel ordre global de l'information et de la communication a été lancée pour la première fois dans les années 1970. Concernant ce sujet, j'ai écrit des livres et des articles et j'ai participé à ce débat dès son émergence. Au début des années 1970, sous l'influence des idées critiques formulées par les pays non-alignés, dont l'influence au sein de l'ONU allait croissant, les pays du Tiers Monde ont discuté de la nécessité d'établir un certain équilibre de l'information dans le cadre de conférences à l'Unesco. Ils affirmaient que le modèle unique présenté par les Occidentaux ne pourrait pas être appliqué planétairement et qu'il nuirait au développement de la communication. Dans les années 1950, les sociétés traditionnelles des pays du Moyen Orient subissaient d'importants changements et leurs nouvelles élites souhaitaient faire entrer ces pays dans la modernité. L'Unesco devait les aider à atteindre ce but. Ces pays souhaitaient passer du statut de consommateur à celui de producteur d'information, tout en revendiquant leur indépendance et leur identité nationale. Dès 1974, les pays du Tiers Monde ont essayé de mettre peu à peu en place un nouvel ordre global de l'information et de la communication. Ce travail fut poursuivi jusqu'en 1978 où, à la suite des pressions des Etats-Unis, le président de cette organisation qui soutenait les intérêts des pays du tiers monde, démissionna. Après plusieurs années et avec la chute de l'U.R.S.S., l'idée d'un nouvel ordre global de l'information et de la communication a progressivement disparu. Mais aujourd'hui, de par l'apparition de la société de l'information et l'émergence de droits concernant les domaines de la communication et de l'information, cet ordre, auparavant revendiqué par les pays du Tiers Monde, est en voie de réapparaître sous une nouvelle forme.

F.A.P.: La Revue de Téhéran vous remercie et vous souhaite une bonne nouvelle année. ■

Au début des années 1970, sous l'influence des idées critiques formulées par les pays non-alignés, dont l'influence au sein de l'ONU allait croissant, les pays du Tiers Monde ont discuté de la nécessité d'établir un certain équilibre de l'information dans le cadre de conférences à l'Unesco.

Après plusieurs années et avec la chute de l'U.R.S.S., l'idée d'un nouvel ordre global de l'information et de la communication a progressivement disparu.

Sheikh Mahmoud Shabastari

Monireh BORHANI

Né en 687 de l'hégire à Shabastar près de Tabriz, Sheikh Saad od-din Mahmoud ben Amin od-din Abdolkarim ben Yahya Shabastari fait partie des grands mystiques du VIIIème siècle (XIVe siècle de l'ère chrétienne) et est considéré comme un important poète persanophone de l'époque.

Ses premiers pas dans le mysticisme furent guidés par Bahâoddin Yaghoub de Tabriz, auprès de qui il acquit de vastes connaissances en la matière qu'il échangea plus tard avec les grands mystiques de cette époque. Il choisit de s'établir un temps à Kermân, d'où l'existence d'une longue lignée reconnue sous le nom de Khâdjegân, formée par sa descendance dans cette région.

Le Sheikh décéda en 720 de l'hégire. Il fut enterré au cimetière de Shabastar, auprès de son maître Bahâoddin Yaghoub.

Il composa plusieurs œuvres en prose et en vers dont la plus connue de toutes est le *Golshân-e Râz*. Il s'agit d'un recueil de poèmes du genre narratif d'une certaine longueur, où le poète répond aux dix sept questions posées, elles aussi en vers, par un certain Amir Seyyed Hossein Hosseini Herâwi.

On raconte qu'une fois connues du Sheikh Bahâoddin Yaghoub Tabrizi, ces questions trouvèrent une réponse instantanée, vers par vers, auprès du Sheikh Shabastari. Ce qu'il nous reste aujourd'hui de cet ouvrage est en fait la totalité de ces questions-réponses versifiées, auxquelles se sont ajoutés au fil du temps d'autres vers complétant l'œuvre.

Il présente le moment où lui furent expédiées ces questions auprès de son maître, c'est-à-dire en l'an 717 de l'hégire, comme étant la date du commencement du *Golshân-e Râz*, pour ajouter que c'est à partir de cette date qu'il se lança dans la poésie car auparavant, il n'avait jamais composé aucun vers. Du fait de sa simplicité, cette œuvre fut très vite appréciée de tous.

On peut également faire allusion à *Sâ'adat Nâmeh*, autre grande œuvre qui nous reste de ce maître mystique. Dans ce recueil, trois mille vers publiés en huit volumes exposent au lecteur de multiples faits et histoires. Le Sheikh y cite également les propos de cinq grands mystiques du Vème siècle de l'hégire originaires d'Azerbaïdjan, à savoir Hassan Sorkhâbi, Bâbâ Faradj Tabrizi, Mohammad Kadjâni, Khâdje Abdolrahim Tabrizi et Khâdje Sayedoddin Tabrizi. Il évoque par ailleurs ses longs voyages ainsi que ceux d'oulémas et de sheikhs:



Une grande partie de ma vie
En quête de la science de l'unicité
A cheval, ô ami, j'ai cavalé
Nuit comme jour à travers l'Egypte, Damas, et l'Arabie.
Mois après mois,
Année après année,
De village en village,
Et de ville en ville
Je suis passé tout comme passe le temps.
Que de sheikhs et de connaisseurs en cette matière,
J'ai rencontré dans ces contrées
A l'écoute de leurs mystérieuses paroles
J'ai tiré des conclusions dans mes écrits,
Où mot pour mot, j'ai tout raconté.

Parmi ces œuvres en prose, on peut citer *Ressâlato Haghol-yaghin fi mâarefati rabbol -âlamin*, et *Meratol Mohaghegheen*, dans lequel le Sheikh a exposé l'essentiel de son message.

Ne te laisse pas emprisonner par l'espace qui t'entoure
Apprends à regarder le monde tel qu'il est
Réfléchis à la création des cieux
Pour te prosterner devant tant de signes divins
Et te rendre compte pourquoi on parle de Dieu et de sa miséricorde
Quel lien existe-t-il réellement entre l'homme et son créateur
Pourquoi les cieux et le cœur humain
Sont en perpétuel mouvement
Le cœur serait-il le centre du ciel
Pour que l'un se tourmente pour l'autre
Sans repos et sans relâche
Tournant sans cesse d'Est en Ouest
Et en l'espace d'un jour ce grand cercle fait le tour du monde
Les quatre éléments, l'eau, le vent, le feu et la terre
Se complètent tout en étant contradictoires
Comment Dieu les regroupe-t-il
Alors que nul ne croirait une chose pareille. ■

Traduit par
Helena ANGUIZI



Le nouvel an iranien

Zahrâ BOVEYRI

La tradition de la nappe aux sept *sin*

A l'occasion du nouvel an iranien ou Norouz, dans toutes les villes et dans tous les villages, les Iraniens installent une nappe où sont placés différents objets. C'est autour de cette nappe ornée d'objets d'utilité courante que sont accueillis les nombreux visiteurs reçus lors de la nouvelle année. A l'époque des Sassanides, on y disposait du pain et sept sortes de féculents et haricots, symboles de la nourriture et de la vie. La coutume du *Haft sin* (sept " sin ") consiste donc à orner une nappe de sept objets dont le nom commence par la lettre "Sin" (S) en iranien; tout en sachant que parfois on en dispose un nombre plus important et que leur nom ne commence pas toujours par la même lettre. En outre, certaines régions d'Iran comme le Kurdistan ou les régions centrales de l'Iran n'ont pas cette coutume, qui est remplacée par l'usage de sortes de feux d'artifices et de lampions.

Les régions qui ont adopté cette coutume étalent une nappe où sont disposées des pommes, du vinaigre, de l'ail, du sumac, des fruits du sorbier, des herbes odorantes, une crème faite à partir de germes de blé, de l'encens, des fleurs de printemps, des sucreries, du pain, des graines noires, des écus, et d'autres objets ou ingrédients dont le nom commence par la lettre "sin" en iranien, sans que cela ne renvoie à une quelconque philosophie ou tradition particulière.

Certains pensent que les sept "sin" correspondaient en fait, aux sept shin du vin (*sharab*), du sucre (*shekar*), du sirop (*sharbat*), de la bougie (*sham'*),

des haies (*shemshâd*) et d'un fruit particulier. D'autres pensent qu'il s'agissait au contraire d'une déformation du "tchin" des sept fruits cueillis de l'arbre. Quelquefois aussi, sept mim apparaissaient sur la nappe traditionnelle, avec les fruits (*miveh*), le yaourt (*mâst*), le poisson (*mâhi*), le poulet (*morgh*), la confiture (*morabbâ*), la crème d'amidon (*masghati*) et les crevettes (*meygou*).

La nappe qui est installée la veille du jour de l'an ou le jour même est souvent blanche, ornée d'un grand miroir -*symbole* du caractère infini du monde -, entouré de bougies qui scintillent durant toute la fête.

Des œufs peints, symboles de la fertilité et de la création de l'homme, sont placés en haut du miroir devant lequel on jette une poignée de grains de blé qui symbolisent la nourriture. Le pain symbolise quant à lui l'abondance. En outre, on met dans une carafe d'eau parfumée à l'eau de rose, des feuilles de grenadier et une orange pour représenter la terre dans l'espace, à coté d'un bol de terre cuite tout neuf.

Dans certaines régions, à côté du miroir et des bougies, on place des pots d'encens colorés, un bocal de poissons rouges, symboles des revenus licites, et un Coran accompagné d'une image pieuse qui représente l'Imam Ali. Un pot de sucre est également placé sur la nappe pour assurer le bonheur des membres de la famille. Les bouquets de fleurs, le lait, le yaourt, le fromage, les fruits et quelques pièces dorées décorent la nappe.

Les fruits, les pistaches et les gâteaux qui seront servis aux invités sont placés sur la nappe avec cette finesse et ce goût très particuliers aux Iraniens.

La porte de la pièce reste fermée jusqu'au moment précis où s'opère le changement d'année.

Le nouvel an iranien et l'ensemble des coutumes qui s'y rattachent est une tradition très ancienne qui remonte à l'antiquité. Ces fêtes exceptionnelles et parmi les plus anciennes dans le monde sont restées vivantes dans l'Histoire. L'historien Hérodote avait déjà décrit ces fêtes grandioses à l'époque des rois de Shush et de Persépolis, de la dynastie des Achéménides. Des scènes de la fête de Norouz sont également visibles sur les murs des deux escaliers à l'est et au nord de l'esplanade du palais d'Apadana.

A Persépolis, où Darius Ier recevait les représentants étrangers des Etats soumis à son pouvoir, des bas reliefs gravés sur la pierre datant de l'époque des Achéménides montrent les représentants des différentes régions et des pays alliés dans leurs vêtements traditionnels apportant des cadeaux et des produits agricoles ou de l'artisanat au roi. Ces bas reliefs montrent vingt trois groupes conduits par un chef qui devait être une des personnalités importantes de leur peuple et qui est invité par des serviteurs perses à se rendre au salon des invités.

L'écrivain et philosophe grec Xénophon raconte que les visites à l'occasion du nouvel an et les échanges de cadeaux devinrent une coutume à l'époque de Korush.

Ainsi, cette coutume qui existe encore de nos jours remonterait à plus de 2500 ans.

Abou Reyhân Birûni, grand savant iranien du XIe siècle, écrit dans son livre *Al-Tahfim*: "*Norouz est le premier jour du mois de Farvardin, c'est pour cette raison qu'on l'a appelé le nouveau jour, à cause de sa coïncidence avec le premier jour du printemps et de l'année. On dédie ce jour à Jamshid qui aurait ordonné que l'on fête cette journée en se parant de nouveaux vêtements et ce nom est resté vivant jusqu'à aujourd'hui.*"

De même, Ebn Balghi souligne dans

Le nouvel an iranien et l'ensemble des coutumes qui s'y rattachent est une tradition très ancienne qui remonte à l'antiquité. Ces fêtes exceptionnelles et parmi les plus anciennes dans le monde sont restées vivantes dans l'Histoire. L'historien Hérodote avait déjà décrit ces fêtes grandioses à l'époque des rois de Shush et de Persépolis, de la dynastie des Achéménides. Des scènes de la fête de Norouz sont également visibles sur les murs des deux escaliers à l'est et au nord de l'esplanade du palais d'Apadana.

Le terme "fête" qui, dans l'Avesta, apparaît sous la forme "isna" et en sanskrit sous la forme "ijna", a le sens d'adoration. Les cérémonies de Norouz, à l'origine, étaient donc des cérémonies religieuses, selon une croyance des Iraniens de l'Antiquité qui pensaient que les esprits des morts descendaient cinq fois du ciel après le mois d'Esfand pour rendre visite à leur famille et à leurs proches. La maison devait donc être propre, il fallait aider les pauvres, oublier les difficultés et être gai pour faire plaisir aux esprits pendant leur courte visite, avant qu'ils ne rejoignent leur demeure éternelle.

ses *Lettres persanes* que "*Jamshid ordonna que les rois et les invités du monde se rassemblent dans la ville d'Estakhr pour rendre hommage au roi, assis sur son trône et vêtu d'habits neufs, aux fêtes du nouvel an*".

Tous se rendirent à cette fête, attendant le moment où le soleil atteindrait l'équinoxe du printemps. C'est alors qu'il s'assit sur le trône pour prononcer un discours où il remercia Dieu de ses bienfaits envers lui et déclara qu'en remerciement de ces grâces, il se faisait un devoir d'être au service de l'humanité et d'étendre la justice et le bien au sein de tous ses territoires.

Après son discours, les invités lui présentèrent leurs vœux et fêtèrent ce jour qui était le premier jour du mois de Farvardin et qui devint une fête pour tous.

Il existe cependant des incertitudes quant à l'origine et l'attribution de cette fête à Jamshid, qui semble davantage être un personnage de légende cité par l'Avesta sous le nom de " Jam ".

Les Hindous de l'Antiquité avaient aussi un dieu du même nom avant que les Aryens ne se séparent en deux groupes, celui des Hindous et des Iraniens et avant leur émigration vers les terres de l'Inde et de l'Iran.

Si Jam vivait à cette époque, il ne s'était jamais rendu en Perse ni dans la ville d'Estakhr qui n'existait même pas à l'époque et qui n'était autre que la ville de Persépolis, fondée par Darius le Grand, nommée Pârs-shahr, dont le nom, traduit en grec, devint Persépolis.

Il semble qu'il y ait eu des confusions sur les origines de la ville de Persépolis et sur l'apparition de Jamshid sur le trône le jour de Norouz, avec l'époque de Darius le Grand et d'autres rois achéménides; confusions qui ont contribué à la création de cette légende.

Jamshid n'était pas le prince héritier du trône et l'Avesta ne fait aucunement mention de la création du Norouz par Jamshid.

Dans l'ancien texte religieux hindou, le Vedaha, le nom composé "Jam-shid" apparaît, mais aucune allusion n'est faite qui correspondrait aux idées que les historiens iraniens se sont faites sur ce personnage, à l'époque des Sassanides et par la suite.

Malgré ces nombreuses controverses, il semble cependant que cette fête ait existé chez les Iraniens avant que les Achéménides n'arrivent au pouvoir. Cette fête s'enracinerait dans les anciennes croyances religieuses aryennes, environ 2000 ans avant J.-C., et même avant l'apparition de Zoroastre.

Le terme "fête" qui, dans l'Avesta, apparaît sous la forme "isna" et en sanskrit sous la forme "ijna", a le sens d'adoration. Les cérémonies de Norouz, à l'origine, étaient donc des cérémonies religieuses, selon une croyance des Iraniens de l'Antiquité qui pensaient que les esprits des morts descendaient cinq fois du ciel après le mois d'Esfand pour rendre visite à leur famille et à leurs proches. La maison devait donc être propre, il fallait aider les pauvres, oublier les difficultés et être gai pour faire plaisir aux esprits pendant leur courte visite, avant qu'ils ne rejoignent leur demeure éternelle.

Une autre coutume du Norouz apparue à l'époque des Sassanides est de faire germer sept grains. Cela peut être du blé, de l'avoine, des fèves, du mil, du riz, du maïs, des haricots ou des pois chiche; et les graines qui poussaient le mieux annonçaient la meilleure des récoltes.

Hafez Basri, au Xe siècle, écrivait ainsi dans son livre *Al mahâsin wa-l-addâd*: "*Le matin du jour de Norouz, à l'instant que les astronomes avaient prévu et annoncé comme marquant le début de la nouvelle année, le messager du Norouz,*

Le Haft Sin

Le vert et la verdure sont des symboles importants de Norouz, et en cette occasion, une assiette où l'on a fait pousser de l'herbe est déposée sur la nappe des sept sin. On fait germer les graines dès le début du mois d'Esfand, un mois avant le Norouz, dans des assiettes ou des bols.

à cheval ou sur un âne, parcourait les rues et les ruelles en annonçant la grande nouvelle. Les habitants sortaient alors de leur demeure pour s'offrir des gâteaux et des sucreries en s'aspergeant d'eau".

La coutume des gâteaux remonte à des centaines d'années tout comme d'autres coutumes qui sont restées vivantes depuis les époques les plus reculées et qui font de cette fête une exception dans l'histoire des fêtes du monde.

Une des raisons de sa persistance est peut-être l'époque même où elle se déroule, au début du printemps, lorsque les jours et les nuits sont égaux et où la

L'achat de nouveaux vêtements fait également partie des coutumes de Norouz et de ce fait, les marchands de tissu des villes et villages sont mobilisés un mois à l'avance en vue de faire face à la demande.

Les chanteurs annoncent la croissance des troupeaux, le reverdissement des pâturages, le gonflement des rivières, la profusion des laitages et les transhumances. Un des chanteurs a l'honneur d'être le solo et est accompagné d'un chœur qui reprend les refrains. Parfois, c'est tout le groupe qui entonne ces chants printaniers.

nature se réveille de son long sommeil hivernal, avec son cortège de bourgeons et de fleurs. Norouz est en fait la célébration de la nature qui abandonne sa parure de neige pour se revêtir de sa belle robe de verdure.

Le vert et la verdure sont des symboles importants de Norouz, et en cette occasion, une assiette où l'on a fait pousser de l'herbe est déposée sur la nappe des sept *sin*. On fait germer les graines dès le début du mois d'Esfand, un mois avant le Norouz, dans des assiettes ou des bols.

La coutume à l'époque des rois de Perse était de construire douze colonnes de pierres sur lesquelles était plantées douze graines. Le sixième jour de Norouz, à la fin de la fête, les jeunes pousses étaient éparpillées au vent lors d'une cérémonie spéciale. Dans les villages du centre de l'Iran, des niches ou sept trous étaient creusés dans les maisons ou dans les murs de la cour pour y planter les graines, comme c'est la coutume dans la ville de Khur.

L'achat de nouveaux vêtements fait également partie des coutumes de Norouz et de ce fait, les marchands de tissu des villes et villages sont mobilisés un mois à l'avance en vue de faire face à la demande.

Les nettoyages de printemps sont aussi au programme et commencent au début du mois d'Esfand. A cette occasion, tous sont mobilisés: femmes, hommes et enfants. Les parpaings des maisons rurales sont remis à neuf, comme en Azerbaïdjan, et les demeures sont parfois repeintes dans d'autres régions. Les vieilles choses sont jetées pour faire place à des objets neufs. Les tapis, les Gilim et les rideaux, sont lavés et les marmites de cuivre sont reblanchies. Tout doit être terminé avant le dernier mercredi de l'année.

Que mange-t-on le jour de Norouz? Quelques jours avant la fête, les mères de famille et les pâtissiers se mettent au travail. Les œufs sont peints ou cuits dans des eaux colorées à l'oignon et seront offerts aux petits le jour des cérémonies. Une pâte de germes de blé est cuite spécialement ce jour-là. A Khukh, elle était auparavant si importante qu'elle symbolisait la force du maître de maison; l'absence de ce "Samanou" le jour de Norouz représentant un danger réel pour la vie du père.

Les habitants de la région de Sistan ont trois sortes de gâteaux et de repas, dont des gâteaux de raisins secs, de farine de pois chiche, de dattes, d'abricots séchés, de farine de riz et des sortes de meringues parfumées d'épices et remplies de pâte de lentilles et de radis.

Les chants populaires de Norouz évoquent les sentiments des Iraniens au retour du printemps et sont aussi une occasion d'enseignement religieux. En effet, la perspicacité et l'art des poètes ne se limitent pas aux jours de joie de Norouz mais aussi aux cérémonies de Moharam, avec lesquelles coïncident parfois les fêtes de Norouz du calendrier solaire. Au sein de nombreux villages et villes d'Iran, les chanteurs passent devant les maisons pour annoncer l'événement quelques jours avant la fête. Trois ou quatre chanteurs se regroupent pour célébrer cette grande fête en louant le propriétaire de la maison, pour être ensuite accompagnés et repris par un chœur de voisins.

Des cortèges de marionnettes accompagnés de chants annoncent le printemps et le réveil de la nature aux habitants d'Ardabil, de Meskin Shahr et d'autres villes d'Azerbaïdjan.

"*Le printemps arrive, qu'il soit le bienvenu,*

Bonne fête et bonne année!



Félicitations pour ce jour, ce mois et cette année!

L'hiver nous quitte et fait place au printemps,

Félicitations pour ce jour, ce mois et cette année!

Si l'hiver vous était pénible, les neiges ont fondu et la terre s'est revêtue de sa nouvelle parure.

Les oiseaux chantent et font leur nid sur les branches,

Félicitations pour ce jour, ce mois et cette année!

Les chanteurs annoncent la croissance des troupeaux, le reverdissement des pâturages, le gonflement des rivières, la profusion des laitages et les transhumances. Un des chanteurs a l'honneur d'être le solo et est accompagné d'un chœur qui reprend les refrains. Parfois, c'est tout le groupe qui entonne ces chants printaniers.

Il y a longtemps, à l'époque des *Maktab Khâneh*, sorte d'école religieuse où étudiaient les enfants et les jeunes, l'instituteur du Maktab, chaque année avant les fêtes, lisait des poèmes sur Norouz accompagné par les enfants qui les chantaient pour leurs parents et les membres de leur famille, et récoltaient des présents pour leur maître.

Les chants traditionnels étaient humoristiques et pleins de sens. A l'époque des Qâdjârs, Mazâlem composa les fameuses chansons turques et les habitants de Gilan, qui ont un goût prononcé pour l'humour, avaient fait des brigades saoudiennes qui avaient été engagées pour faire régner l'ordre à l'époque d'Ahmad Shâh, le sujet de leur chanson du nouvel an et un prétexte pour exprimer leurs revendications politiques et sociales.

Après la révolte de Mirzâ Kuchak Khân, dans les forêts de Gilan, les chansons du nouvel an sont devenues porteuses de messages de liberté et de victoire pour les habitants d'Azerbaïdjan.

"Hâji Firouz" ou "l'Oncle Norouz" est

A l'époque des Qâdjârs, Mazâlem composa les fameuses chansons turques et les habitants de Gilan, qui ont un goût prononcé pour l'humour, avaient fait des brigades saoudiennes qui avaient été engagées pour faire régner l'ordre à l'époque d'Ahmad Shâh, le sujet de leur chanson du nouvel an et un prétexte pour exprimer leurs revendications politiques et sociales.

A Tuyserkan, les membres de la famille et les petits-enfants se rassemblent autour de la nappe pour réciter des prières. Personne ne part en voyage car cela serait une façon de fuir les visites du nouvel an. Pour cette raison, ceux qui sont en voyage reviennent le plus vite possible aux côtés de leur famille à l'instant de l'équinoxe.

un personnage qui apparaît au nouvel an. Vêtu de rouge, sa figure est noircie à la suie et il chante au son d'un tambourin dans un style clownesque pour recevoir quelques pièces en guise d'étrennes.

Dans les autres villes d'Iran, comme à Semnân, le païen Hâji Firouz a disparu des villes de cette région et le Norouz est l'occasion pour les membres de la famille de se rassembler autour de la nappe pour réciter des prières spéciales, puis les anciens de la famille sortent pour amener de l'eau et les herbes.

A Shâhroud, la coutume des chanteurs n'existe pas, mais les chanteurs des villages voisins se rassemblent dans les villes pour célébrer en chœur l'instant du nouvel an et sont accueillis par les habitants qui leur offrent des boissons et des sucreries.

Dans la région de Fârs, la fête de Norouz a une grande importance, car elle est non seulement une des plus anciennes traditions remontant à l'antiquité et une fête nationale, mais elle est aussi le symbole du renouveau et de l'éclosion de la nature.

Une quinzaine de jours avant la fête, les habitants de la région se lancent à la recherche de tenues nouvelles pour eux et leurs enfants et s'activent au grand nettoyage de printemps et à la cuisson des pâtisseries de la fête.

A Tuyserkan, les membres de la famille et les petits-enfants se rassemblent autour de la nappe pour réciter des prières. Personne ne part en voyage car cela serait une façon de fuir les visites du nouvel an. Pour cette raison, ceux qui sont en voyage reviennent le plus vite possible aux côtés de leur famille à l'instant de l'équinoxe.

Les gens qui n'avaient pas les moyens de s'offrir des nouveaux habits lavaient leurs vieux vêtements pour la fête, tout en accompagnant les anciens dans leurs prières pour une année meilleure et plus prospère. La façon de passer cet instant crucial préságeait l'année à venir, il valait mieux sourire à la nouvelle année en agitant des écus dont le cliquetis repousserait la pauvreté durant la nouvelle année!

Suivaient les embrassades, les félicitations, les vœux et surtout les cadeaux pour les petits. Puis c'était le tour des visites aux parents et aux grands-parents, aux autres membres de la famille, aux voisins et aux amis. Les visites des femmes de Tuyserkan, près de Hamadan, duraient parfois des mois. Une des autres coutumes de Tuyserkan est le spectacle du couple de bergers qui parcourait les villages avec leur bâton, au son de la flûte et du tambourin et accompagnés par une foule d'enfants. Le vêtement du berger était de feutre, orné de clochettes, avec seulement trois trous pour les yeux et le nez. La bergère portait sur ses vêtements une jupe courte fortement plissée et colorée de coton qu'elle faisait tourner.

Ils entraient dans chaque maison dont la porte était ouverte, généralement celle des personnes fortunées, et présentaient leur spectacle de danse et de rires dans la cour intérieure, avant de recevoir du propriétaire des cadeaux ou des étrennes. Cette coutume existe encore dans certaines régions pour annoncer l'arrivée du printemps.

Tous les Iraniens en général tiennent à cette fête qui leur rappelle leurs meilleurs souvenirs d'enfance et qui accompagne l'arrivée du printemps. ■

Traduit par
Maryam DEVOLDER



Natanz les jardins oubliés

Jacqueline MIRSÂDEGHI

La route de Qom et Kâshan m'est devenue très familière. Passé Kâshân, nous nous retrouvons seuls sur la route, car la grande majorité des camions, bus et voitures, prend la nouvelle route en direction d'Ardestân, de Naïn, de Yazd ou de Kermân pour descendre vers le Golfe persique, à Bandar Abbâs. La chaleur du désert se fait sentir, même en avril. Passé la bifurcation vers Abyâneh, la route se met à onduler pour s'enfoncer dans les montagnes en bordure du grand désert. Nous prenons de l'altitude et passé un petit col, la route atterrit sur un haut plateau. Entre feu et glace, entre désert et montagnes : Natanz, une petite ville cachée derrière de luxuriants jardins, comme une oasis posée au hasard sur un haut plateau, entourée de montagnes ; à quelques kilomètres vers l'est, passé une petite chaîne de montagnes dont les formes préfigurent la présence du désert, on retrouve la configuration plate du grand " kavir ", qui occupe une bonne partie de la géographie de l'Iran central.

Dans les maisons en terre (torchis), il n'y a pas d'angles droits; tout suit la courbe naturelle que lui a donné la main de l'homme, mettant à profit les matériaux trouvés sous ses pieds: on ne peut rester indifférent à cet ensemble harmonieux et à l'atmosphère très spéciale qui s'en dégage.

Depuis la route nationale, nous repérons vite la Mosquée Jâmeh, dont le minaret et le dôme en forme de cône, se distinguent d'un quartier de maisons en terre par leurs mosaïques turquoise. Sur une petite place aux arbres centenaires, nous découvrons la façade de cette ancienne mosquée, un chef d'œuvre de mosaïques turquoise et de pierres gravées. Entre les deux étages ouverts qui bordent la cour intérieure, on retrouve des inscriptions coraniques très stylisées, gravées dans la pierre. Dans une salle, en retrait, une lumière douce est diffusée dessous la haute voûte par des encadrements de fenêtres travaillées ; là aussi, les superbes inscriptions qui longent la pièce sont une synthèse entre espace et lumière.

Autour de la mosquée, le vieux quartier de maisons en torchis est encore plus ou moins intact. Mais, ailleurs dans la petite ville, on remarque surtout l'état de ruine plus ou moins avancé de ces maisons en terre traditionnelles. Cet autre Iran, le voici : des vestiges qui suggèrent qu'à une époque (pas si lointaine!), l'homme était encore l'artisan de sa propre maison; en témoignent les rondeurs des murs, la forme des escaliers, les angles arrondis des portes et fenêtres. Dans les maisons en terre (torchis), il n'y a pas d'angles droits ; tout suit la courbe naturelle que lui a donné la main de l'homme, mettant à profit les matériaux trouvés sous ses pieds: on ne peut rester indifférent à cet ensemble harmonieux et à l'atmosphère très spéciale qui s'en dégage. Sous le charme de cette architecture " naturelle", on commence alors à détester farouchement la laideur des " nouvelles" maisons à supports en acier, rembourrées de briques et dont la finition extérieure n'aura peut-être jamais lieu. Carrées, alourdies d'encadrements de fenêtres en



La Grande Mosquée (Jâmeh) de Natanz


Une vue des vieilles maisons de Natanz et de leurs jardins

Une grande majorité de ces maisons en torchis sont à l'abandon et il y a seulement une infime minorité de gens qui continuent à construire des maisons de terre!

métal, surmontées de gros climatiseurs rouillés aux gros tuyaux d'échappement, leur laideur choque au milieu de la douceur et de la chaleur du torchis. Mais ce qui fait le plus mal au cœur, c'est de voir qu'une grande majorité de ces maisons en torchis sont à l'abandon et qu'il y a seulement une infime minorité de gens qui continuent à construire des maisons de terre!

Nous nous arrachons avec peine aux charmes de Natanz, en jurant d'y retourner pour explorer les petites allées perdues entre les vieilles maisons et leurs jardins aux hauts arbres. La route quitte le plateau de Natanz pour descendre vers une petite plaine sèche, parsemée de villages en torchis. Et ainsi, de plateaux en plaines, où les arbres et la végétation indiquent la présence des villages, nous nous éloignons des hautes montagnes de Karkas pour entamer une dernière ligne droite d'une vingtaine de kilomètres, sans voir âme qui vive. Nous rejoignons la route que tout le monde emprunte pour aller de Téhéran à Ispahan et, sans grande joie, nous nous mêlons à la nationale surpeuplée, déjà nostalgiques de cet enivrant sentiment d'espace et de solitude. ■


Un arbre à coing

Histoire de l'Iran

La période proto-élamite

Mortéza JOHARI

Le pays, connu sous le nom de l'Iran, qui commença à se développer six siècles avant J.C., constituait une civilisation sur laquelle nous n'avons que très peu de renseignements. Cependant, les quelques documents qui nous sont parvenus ont permis aux chercheurs de se faire une idée sur certaines caractéristiques distinguant ce peuple de ceux établis dans la région du Tigre et de l'Euphrate.

Ainsi, les peuples des plateaux du Sud-Ouest, les "Khozi", différaient des Aryens de la région montagneuse de l'Iran, alors que d'autres peuplades comme les "Huri", "Lulubi", "Guti", "Manda" ou encore "Kachi" avaient, elles, des racines identiques à celles du peuple Aryen.

Les peuples qui constituèrent la civilisation perse et qui lui donnèrent le nom d'Iran semblent remonter de 1000 ans à 2000 ans avant l'ère chrétienne. Il s'agissait de peuplades qui avaient émigré des régions montagneuses situées à l'Est et au Nord-Est vers les plaines intérieures, pour s'installer auprès d'autres populations de même lignage qui s'étaient auparavant établies sur ces terres. Avant d'émigrer vers les terres intérieures, ces peuplades s'installèrent d'abord dans des régions qui correspondent aujourd'hui au Tadjikistan, à l'Ouzbékistan, au Turkménistan et à l'Afghanistan. Ce furent ces peuples - essentiellement composées de cultivateurs et d'éleveurs de troupeaux - qui constituèrent les grandes tribus d'Aryens de cette région et qui, en comparaison avec les autres peuplades comme les Koldani, les Khuzi ou les Ashuri, avaient une culture très peu développée.

Les premiers habitants de la région des plateaux iraniens

Après l'assèchement de la grande mer qui recouvrait l'Iran, 20 000 ans avant l'ère chrétienne, et la longue période de sécheresse qui lui succéda, les terres asséchées et fertilisées par la sédimentation permirent l'installation de peuplades dans des grottes forestières aux

abords des montagnes. Des traces de ces groupes existent dans les régions montagneuses de Bakhtiâr, à Tang Badiân, qui révèlent également qu'elles savaient manier la lance et façonnaient de la poterie noire. Les hommes étaient responsables de la chasse alors que les femmes surveillaient le foyer et fabriquaient des poteries. Elles s'occupaient également de la cueillette des fruits qu'elles séchaient pour les conserver et cultivaient de petits espaces, donnant naissance à une agriculture qui n'en était encore qu'à ses prémisses. Considérées comme le principal soutien de famille, les femmes connaissaient une supériorité au sein d'une cellule familiale de type matriarcal.

Au fur et à mesure de l'assèchement de la grande mer centrale, les rivières se jetaient dans les lacs qui eux-mêmes étendaient leurs alluvions, permettant ainsi de fertiliser ces terres. Peu à peu, des animaux et des plantes s'y développèrent et les êtres humains sortirent de leur grotte pour peupler ces nouvelles étendues. Environ 5000 ans avant J.C., les régions d'Iran étaient habitées par des peuples dont certains vestiges ont été retrouvés dans la région de Kâshân.

Les habitations étaient faites de paille et de bois, et les feuilles qui couvraient les toits furent peu à peu mélangées à de la boue. Les ustensiles de cuisine étaient constitués de paniers tressés recouverts d'argile, la poterie fit progressivement son apparition et les femmes dessinaient ces motifs de paniers sur les poteries, jusqu'à l'apparition du cuivre et son utilisation pour la fabrication d'ustensiles de cuisine.

A cette époque, les morts étaient enterrés dans les maisons après avoir été enduits d'oxyde de fer. Ils étaient enterrés avec des ustensiles utiles et des aliments. Peu à peu, les animaux furent apprivoisés et utilisés pour le transport, et leur peau servait à la confection de vêtements. L'agriculture, l'élevage et le commerce se développèrent. Environ 4000 ans avant J.-C., l'architecture des habitations se complexifia, avec l'apparition de parpaings et l'abandon de construction en couches. Cependant ces parpaings n'étaient pas réguliers mais pressés à la main, en forme de boules dures séchées au soleil, et placés au milieu de la boue qui constituait le mur. Les murs et l'intérieur des maisons étaient peints en rouge, et les morts étaient enterrés en leur sein, près de l'endroit où brûlait le feu et étaient préparés les repas, et ce afin de pouvoir continuer à "participer" à la vie familiale et au repas. Il semble que dès cette époque, les femmes avaient appris l'utilisation du tour à poterie.

Le chien de garde fit son apparition dans la vie de ces paysans et apporta une plus grande sécurité aux demeures et aux champs. Le cheval devint aussi d'utilisation courante pour le transport et les travaux agricoles.

Peu à peu, les briques devinrent plus régulières et remplacèrent les anciennes "boules de parpaing séché" dans la fabrication des murs, peints désormais en blanc, et comptant désormais des fenêtres et des portes. En parallèle, des villages se constituaient en quartiers différents. Les oiseaux et les animaux en général étaient les motifs les plus couramment représentés à cette époque sur des poteries de plus en plus élaborées. Enfin, la fonte du cuivre et la formation de moules sont les premières découvertes de ces anciens peuples d'Iran.

La transhumance des peuplades iraniennes

Au début du deuxième millénaire avant J.C., la situation instable régnant dans ses régions d'Asie mineure obligea les peuplades et les tribus iraniennes qui s'étaient installées dans les régions des plaines centrales à émigrer. De façon générale, les pressions des peuples d'origine asiatique au Nord, le refroidissement du climat, le développement des tribus et l'assèchement des pâturages,



furent à l'origine de cet exode.

Environ 1700 ans avant J.-C., les Mèdes et les Parthes, qui vivaient au Nord de la mer Caspienne et entre la mer Caspienne et la mer Noire et dont les dialectes étaient similaires, furent les premiers à partir pour les régions du Sud, pour finalement s'établir à l'Ouest de la mer Caspienne, donnant à cette région des noms dont l'origine fut le mot "Erân". Certains historiens estiment que ces peuplades étaient celles des "Shekaï" et des "Sarmati". Après avoir traversé les chaînes montagneuses du Caucase, ils s'établirent aux environ du lac d'Urumieh - très vaste à l'époque -, sur des terres verdoyantes favorables à l'agriculture et à l'élevage, spécialement celui des chevaux. Les Mèdes s'installèrent au Sud-Est du lac, entre Hamedân et Tabriz et jusqu'à Ispahân, alors que les Parthes choisirent les régions Ouest et Sud-Ouest du lac, celles de l'actuel "Ardalan" qui à l'origine, signifiait "art-alan" ou Iran sacré. Ces deux peuples vivaient en paix et se consacraient à l'agriculture et à l'élevage des chevaux qui leur conférait une supériorité stratégique dans les combats. Au début, ils se mirent au service des dirigeants de la région pour devenir ensuite eux-mêmes les chefs des villages.

Les relations entre les Iraniens et les habitants de ces régions

Les peuplades iraniennes qui donnèrent leur nom à cette région s'installèrent progressivement dans des campements dispersés aux alentours des villages. Leurs relations avec les habitants étaient pacifiques, et ils ne furent pas contraints, (à l'inverse de leurs cousins indiens), à constamment guerroyer pour s'installer sur ces nouveaux territoires.

Cependant, les habitants de la région avaient un vieil ennemi, les Assyriens, qui les attaquaient régulièrement pour les piller. L'arrivée de ces nouveaux guerriers fut l'occasion de trouver un protecteur pour le village. Ils leur permirent donc de s'installer aux alentours et de s'adonner à l'agriculture, à l'élevage des chevaux, tout en protégeant le village.

Témoins du courage et de l'habileté de ces cavaliers, les chefs des villages les engagèrent pour leur propre protection et la surveillance interne du village. Ils devinrent alors, grâce à leurs chevaux et à leurs chiens de garde, les gardiens et l'armée du village. Peu à peu, leur influence et leur pouvoir leur ouvrirent les centres économiques et les centres du pouvoir, et le mariage de certains avec les filles de personnes influentes du village favorisa leur essor économique et politique. Suite à ces alliances, une grande partie des terres devint la propriété des Iraniens nouvellement installés qui, après avoir été les gardiens et les défenseurs du village, en devinrent bientôt les nouveaux chefs.

Les habitants de la région acceptèrent les

coutumes et les rites de ces puissants arrivants qui intégrèrent également certaines coutumes et mœurs des anciens habitants de la région. Les Iraniens construisirent progressivement, comme ils en avaient la coutume, des forteresses de deux ou trois murailles, avec des tours et des fossés. Par la suite, la culture des anciens habitants de la région disparut peu à peu au profit de celle du peuple iranien, pour constituer une nouvelle société fondée sur l'élevage et l'agriculture, qui ouvra la vie à un essor économique remarquable et rapide.

Les vestiges de cette époque, retrouvés sur la colline de Sialk aux alentours de Kâshân révèlent l'existence de deux groupes et de deux cultures différents. On y trouve les vestiges d'une solide forteresse près d'un village ainsi que les restes d'un palais, d'une habitation et d'un cimetière. Les dépouilles des nouveaux arrivants n'ont pas été inhumées dans les maisons, comme c'était la coutume dans cette région, mais dans la "ville des morts", avec leur couvre-chef, leur vaisselle en terre cuite et leur équipement de cavalier. Le motif du cheval était très présent sur les poteries de cette époque et souligne l'importance de cet animal dans la vie des habitants. C'est ainsi que les peuplades iraniennes réussirent à s'installer dans la région et à prendre en main son contrôle politique et économique.■

Sources :
1. Pirnian, Hasan, L'Iran antique, Volume1.
2. Sahidiân, Sahid, Les peuples d'Iran.



Yazd
la nature apprivoisée

Marie-Christine HUGUENIN



Abarkuh, la tour de vent (Bâdgir) de la maison d'Aghâzadeh.

Petit matin frileux de février. Voici presque une heure que notre avion nous transporte au sud-ouest du désert de Lût. Notre imagination, encore engourdie par un lever très matinal, vagabonde au gré des plis du désert iranien peut-être à la recherche d'un Petit Prince ou d'un Renard. Tout à coup, notre regard est attiré par d'énigmatiques lignes pointillées parcourant le sable et la pierre. Les commentaires vont bon train.

Signes religieux de quelque civilisation disparue?... trop ésotérique!

Pas de quelconque caravane sur l'ancienne Route de la Soie?...plutôt anachronique!

Tracé de quelque gazoduc?...bassement économique!

Bases militaires souterraines?... par trop…politique!

La réponse viendra bien plus tard lorsque Yazd, Perle du Désert selon Marco Polo, nous aura livré quelques-uns de ses secrets.

Yazd : un nom aux sonorités envoûtantes aussi sensuelles que les lignes et les couleurs de l'architecture de la cité qu'il désigne.

Yazd : une cité de rondeurs, de douceur et de langueur. Des dômes des maisons aux courbes des arcades, tout participe à la paix du regard et de l'âme.

" Apprivoise-moi " : voilà certainement ce que la nature a dit aux premiers habitants de Yazd, trois siècles avant Jésus-Christ.

Déployant des trésors d'ingéniosité, ces hommes ont su " apprivoiser " les éléments naturels de cet environnement aride voire hostile peu propice au développement d'une communauté. Et s'il est une ville au monde où l'homme a su, sans violence, amener à lui la terre, l'eau, l'air et le feu, c'est bien Yazd!

La terre, indispensable, argile crue ou pisé des maisons conçues pour survivre aux rigueurs de l'hiver ou à la chaleur de l'été, des " yakhshâl ", énormes glacières à l'usages des caravaniers faisant halte dans la cité.

L'eau, vitale, canalisée dans les " qanats ", conduites souterraines captant l'eau des nappes et des montagnes,

conservée et refroidie dans les " âb-anbar ", réserves de forme conique creusées dans le sol.

L'air, rare, qu'il convient de recueillir et de faire circuler à l'intérieur des maisons grâce aux " bâdgirs", petites tours des vents dominant les toits et permettant de capturer le moindre souffle d'air et de rafraîchir les bassins d'eau placés opportunément à leur base.

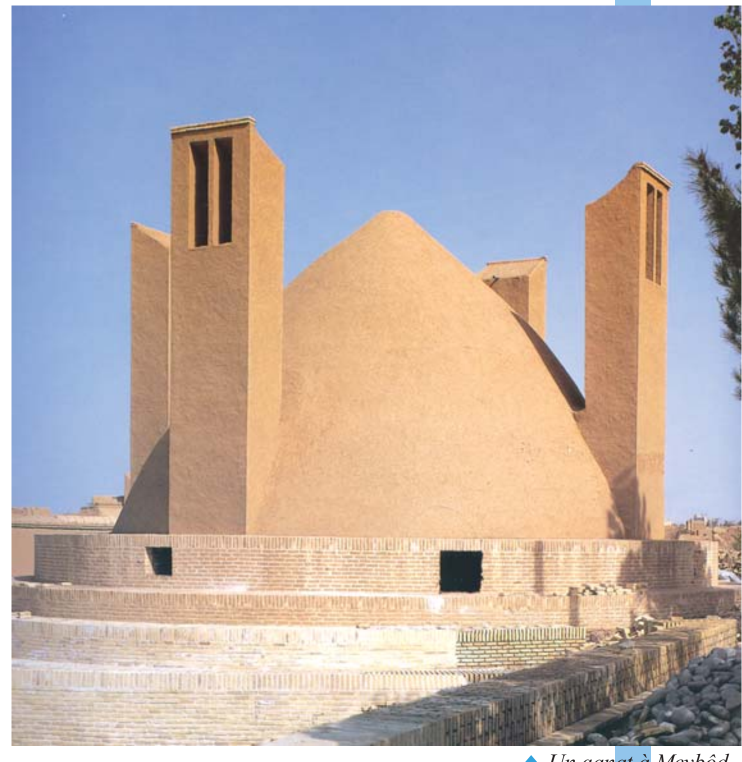
Le feu, celui de la flamme sacrée qui brûle depuis plus de 1500 ans dans l' " âtâshkadeh", temple zoroastrien, lieu de culte d'une communauté encore très vivante, riche des préceptes de Zarathoustra, de ses pratiques, parfois surprenantes à nos yeux mais toujours dans le respect absolu de la nature, de l'égalité des sexes du bonheur individuel et collectif.

La sérénité de Yazd réside à la fois dans cette harmonie avec la nature et dans la capacité de ses habitants à perpétuer ces gestes millénaires que sont ceux du tisserand attaché à son métier, au cœur d'un ancien caravansérail, ceux des ouvriers chargés de moudre le henné ou l'écorce de cannelle embaumant et colorant de vert et de roux les ruelles proches du bazar.

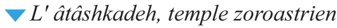
Ce sont surtout ceux, précis, cadencés, de ces groupes d'hommes rassemblés en cercle dans la fosse de la "zourkhâneh", maniant des massues de toutes tailles, dans une démonstration de force à mi-chemin entre le sport, la représentation théâtrale et le rite religieux au rythme du tambour et des chants.

Et les pointillés dans le désert, me direz-vous? C'est après une visite au musée de l'eau que nous comprendrons leur signification. Ils sont autant de puits d'aération aménagés à intervalles réguliers afin de permettre aux ouvriers d'entretenir le réseau de " qanats " dans les entrailles de la terre à plusieurs centaines de mètres de profondeur sur plusieurs dizaines de kilomètres.

Et c'est en quittant Yazd que je me dis une fois de plus que la nature offre ses richesses cachées mais que l'homme se doit de les préserver. C'est dans ce dialogue parfois difficile que l'homme, effectuant un travail de fourmi en sort grandi.



Un qanat à Meybôd



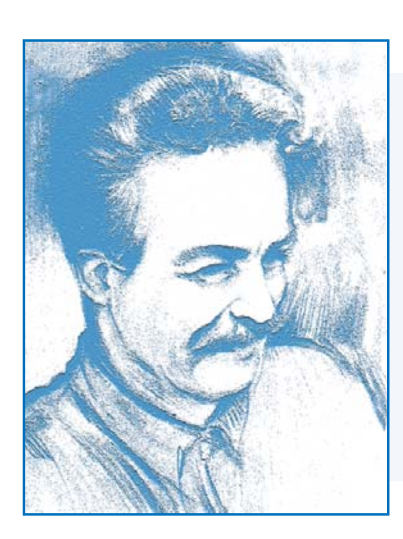
L' âtâshkadeh, temple zoroastrien



Seyyed Ali Sâlehi

La poésie en toutes circonstances

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran



Ils ont raison
Je n'ai pas été bon
Il y a longtemps
Au soir d'une journée loin du chagrin du Dey*
Une colombe malhabile
Devinant l'éternuement du ciel
Chercha refuge sur la terrasse de notre maison
La fenêtre était close
Je n'étais pas chez moi
Et toute la nuit
Il avait plu.

"L'avenir est à *la poésie de parole*", estime Seyyed Ali Sâlehi, digne représentant du mouvement poétique du même nom apparu vers la fin des années quatre-vingt. Officiellement fondé en 1988 avec la publication du recueil *La trigonométrie et les Ishrâghs*, la naissance dudit mouvement est très tôt considérée comme une réforme au sein de la poésie moderne persane. *La poésie de parole* mit un terme à l'archaïsme ainsi qu'à l'élitisme dans le domaine de la création verbale. Notre poésie contemporaine fut en effet exclusivement et pendant de longues années, réservée au cercle restreint des grands érudits et des universitaires. Bref, elle était restée longtemps étrangère à la langue de la rue et des cafés. Ce fut contre ce monopole poétique que s'insurgea le poète *de parole*. Une poésie était née, de "quiétude et de paix ", aussi simple en fait que "les salutations de bon voisinage". Elle s'écarta et continue de se tenir à l'écart des contraintes despotiques langagières. Il s'agit là d'une poésie *démocratique* au sens fort, qui garde ses distances vis-à-vis du langage argotique, mais qui relève néanmoins du parler standard. Le poète met en effet l'accent sur le potentiel onirique et souvent surprenant de la langue de tous les jours, injustement négligée, comme pour en effacer la poussière et les scories du quotidien.

Seyyed Ali Sâlehi, initiateur de *la poésie de parole* est natif du sud de l'Iran. Prolifique, il a donné le jour à nombre de recueils, parmi lesquels, *J'étais naïf, tu n'étais pas là, il pleuvait et Bon voyage ô voyageur endolori de l'automne 58.*

Il y a des années
On m'emmena à la mer
On me dit de m'asseoir là-bas
Face à la Qibla des hautes larmes du vent
De mourir peu à peu et sans "pourquoi"!
Et moi j'étais mort
Il était mort
Et ne revint plus
Vers ce berceau brisé.

* Mois de décembre

Noms, personnes, noms de personnes

Maintenant
Cela fait mille années pleines
Que de temps en temps
Je retourne plus bas qu'une vallée lointaine
En face d'un rang de sapins brûlés
Je me poste et j'observe

Là
Toujours avant le soir
Les confidents des chants les plus secrets
Ont vu ta silhouette sur le mur
Donnant sur les haies en ruine:
Tu viens tenir
Une chemise bleu foncé, humide de pluie
Dans le vent
Devant le songe du soleil accablé
Tu pries
Suppliant la lumière
Et tu comptes les portes, les fenêtres et les barreaux
Tu comptes les barreaux et les noms des morts
Et la nuit
Tu réalises enfin
Que de l'envie de tant de rendez-vous
De tant d'amour
De tant d'humains
Il ne te parviendra
Plus aucun écrit
Ni aucune nouvelle

Sinon quelques mots dans les airs
Nus, sans songes, errants
S'enfonçant dans les arbrisseaux
Sourds de pleurs
Attendant que des années plus tard
Vienne peut-être à tomber
Une pluie de rosée
Ou d'étoiles
Sur le repos des souvenirs assoiffés
Ou peut-être le baiser accompagnant la pluie, peut-être…

Maintenant
Cela fait mille années pleines
Que de temps en temps
Tu retournes
Hésiter un instant
Face au seuil clos
Et là
Comme si tu entendais depuis la mer
La voix d'un être cher
Doucement
Tu demandes aux tombes des disparus
"Quelqu'un parmi vous n'a-t-il pas vu
dans le voisinage
Le songe de la lumière?"

Maintenant
Cela fait mille années pleines
Que de temps en temps
Nous retournons nous asseoir
Derrière les arbrisseaux sourds de
pleurs
Pour voir en cachette
Les mots dénudés
Et encore sur le mur
La silhouette des autres…

Il se peut qu'on rentre tard

Doucement, un mot
Côte à côte, un chant
Un chemin, une rivière, un songe…
As-tu sur toi des allumettes?
Il se peut qu'on rentre tard!

Le silence des objets
Le clair-obscur des mots
Le lourd sac à dos
Les hautes falaises et le vent de là-haut
Et la nuit de la probabilité d'un accident…!

Sens!
Cela sent le loup, la rivière et les pleurs
Une pluie menaçait…!

Viens doucement
Nous irons côte à côte
Et puis nous rentrerons
Avant la pleine nuit du probable
La nuit tombante
Risquant à 2% de manquer la mer

Tard nous rentrerions
Prends garde!

Nous rentrâmes tard
Tu n'étais pas là
Le chemin fut long
Tu n'étais pas là
Impatiente fut la rivière
Tu n'étais pas là
Et le songe inaccompli d'un chant qui toujours…

Je suis encore assis à l'ombre brumeuse des sapins assoiffés
Surveillant le chemin
S'en va et revient la rivière

Notre retard
La longueur du chemin
Et le songe inaccompli d'un chant qui toujours…

Continuellement

Comme il me manque
De passer à travers le sommeil
De tous ces murs!
De ma vie jamais
Je n'ai aimé ces murs sans fenêtre
De ma vie jamais
Je n'ai été si triste
Franchement
Le jour de ma naissance n'a jamais
eu de nuit
Ni de mur ni de pleurs

Au début même de chaque joli soir
Nous allions vers le ciel connu
Et le matin
De bonne heure
Plus familiers avec le soleil
Nous rentrions

La couverture de la nuit fut
alourdie
Par le scintillement de l'étoile

Le sommeil nous gagnait
Nous dormions
Au milieu du dialogue et de la
grâce de Dieu
Nous ignorions la valeur claire du
songe
Personne ne comptait les goûtes
plaisantes de la pluie
Nous appelions l'odeur de l'herbe:
le vert
Le goût céleste de l'eau fut même
bleu
Et la lune, cristal indifférent au
nuage,
Chantait pour n'importe quel
passager
En route vers la lumière

Nous aussi nous étions habitués
A la visite de la pluie et du miroir
Nous venions l'un après l'autre
Cueillir les mots
De la pointe des branches fragiles du temps
Et puis nous parlions
Nous apercevions
Nous comprenions et l'astuce et le mystère des
instants
Jusqu'à la nuit où soudain
Se brisa le miroir
Et le silence
Traversa la ruelle muette des mots
Jusqu'à l'asile caché des pleurs

Et maintenant ma part
Du repos de tant de souvenirs
Est de quarante ans et quelques astuces
Et mille autres mystères encore muets

Vas-t-en maintenant
Je veux dire: il vaut mieux s'en aller
Le matin est silencieux
Sans fenêtres sont les murs
Tu te trouves au coin de la maison
Et moi en face d'un lointain chemin… ■

Mon prince charmant

Zoyâ PIRZÂD

Quand je me levais le matin, j'avais parfois envie de m'étaler, les cheveux en broussaille, devant la télé pour regarder des dessins animés, vêtue de mon vieux pyjama et de mes chaussettes trouées. J'aimais bien les dessins animés de Walt Disney. Ce qui me faisait plaisir par-dessus tout, c'était de manger des raisins sans pépins et de me laisser emporter par l'imagination vers le monde féerique de Cendrillon, la Belle au bois dormant et Blanche-Neige et les sept nains. J'aurais tant aimé entrer dans leur peau ne serait-ce que pour vivre le moment magique où mon prince charmant viendrait transformer ma citrouille en un magnifique carrosse doré. Il saurait, bien sûr, éveiller en moi un amour tendre et passionné. Il m'emporterait avec lui à mille lieues de toutes terres habitées, où il bâtirait un palais somptueux, comme celui qui habitait mes rêves les plus secrets; une vraie maison de rêves, où je n'aurais plus jamais à faire le ménage ni la lessive. Dans ce grand palace luxueux, je n'aurais plus à préparer trois repas par jour et je pourrais enfin rêver toute la nuit, sans que les cris stridents de mon nouveau-né ne me tire du sommeil. Hélas! La vie réelle était si différente. Mon mari rentrait toujours dans sa vieille Paykan délabrée et poussiéreuse dîner.

Mais moi, j'aimais bien me laisser aller à la rêverie. Dans mon royaume imaginaire, dès que mon prince charmant mettrait sa clé dans la serrure de notre petit appartement, je me lèverais en sursaut, fermant les yeux, pour les rouvrir tout de suite après et me livrer au monde de merveilles qui s'offrirait à mes yeux.

Trois coups de baguette et voilà, tout serait transformé comme par pure magie, la table serait dressée, couverte de plats succulents: ghormeh-sabzi[1], riz au safran, radis roses et pain frais. Tout ce que le cœur pourrait désirer se trouverait à portée de main. Parfumée et maquillée, je viendrais accueillir mon prince charmant sur le seuil de la porte et je lui sourirais en disant: "Chéri, quoi de neuf ? " Et il m'offrirait un bouquet de narcisses en s'écriant avec passion: "Oh! Comme je t'aime, ma belle!" Après quoi, il se dirigerait vers notre petit bébé bien dodu et calme, qui serait vêtu de beaux vêtements d'un bleu ciel impeccable exactement comme les enfants modèles que l'on voyait dans les pubs à la télé. Il accueillerait son père le sourire aux lèvres. Le soleil baignerait de ses rayons lumineux les narcisses que j'aurais arrangés moi-même dans un vase. Une musique harmonieuse flotterait dans la pièce. Je regarderais tendrement tous les coins de ma belle demeure où tout brillerait d'une propreté sans pareil et je serais au comble de la joie, parfaitement heureuse.

Je me souviens encore clairement de l'affreuse journée où j'ai découvert, plusieurs années auparavant, mes premiers cheveux blancs! Leur nombre n'a fait que croître au

fil des mois qui ont suivi de sorte que ma chevelure est devenue poivre et sel peu après. Ma mère ne cessait de me conseiller d'aller teindre mes cheveux chez le coiffeur. Elle prétendait que mon mari était un vrai bourreau des cœurs et que notre société était bourrée de femmes célibataires qui passaient leur temps à lui faire les yeux doux.

Quelle absurdité! Aucune femme ne tomberait amoureuse d'un mari toujours fatigué et grincheux, dont le visage était sillonné de rides. A vrai dire, je ne me souviens même plus du jour où j'ai vu la joie pétiller dans ses yeux pour la dernière fois. C'était bien moi, la vilaine sorcière de la ville de Zomorrod, qui avait volé les étoiles de son sourire; un sortilège dont il ne pourrait jamais se délivrer! Qui pouvait éprouver de l'amour pour un "prince charmant" dont le caractère maussade gênait tout le monde?

Un jour sur deux, je sortais du lit en pyjama avec les cheveux emmêlés et je ramassais les vêtements sales qui traînaient un peu partout dans la maison: sur le plancher et les chaises, sous le lit et même dans la salle de bains! Après les avoir jetés dans le lave-linge, je n'avais plus qu'à appuyer sur le bouton vert, rouge ou jaune et la machine à laver s'occupait du reste.

Je serais éternellement reconnaissante à mon mari qui m'avait fait cadeau de ce lave-linge fantastique. Grâce à la machine à laver, il ne fallait plus que je lave les couvertures, les chemises, les serviettes et les couches du bébé à la main, ce qui me laissait amplement le temps de fumer quelques cigarettes par jour. Je tuais souvent le temps en regardant le pêle-mêle sans nom de vêtements multicolores tourner dans le lave-linge: jaunes, verts, blancs bleus, robes, sous-vêtements, pantalons, essuie-mains et nappes;



rien ne manquait.

Ma mère était d'avis qu'il fallait laver le linge blanc et le linge de couleur séparément. Elle affirmait que ce n'était pas hygiénique de laver les couvertures, les sous-vêtements et le linge du bébé ensemble. Moi, pour ma part, je me moquais bien de tout ça. Ma mère me disait souvent: "*Dieu merci, les femmes d'aujourd'hui n'ont plus à s'user les mains à frotter le linge sale. Dans ma jeunesse, tout était si différent…*"

Je suis reconnaissante à la nouvelle technologie et ses milliers d'inventions adorables qui ne cessent de faciliter les travaux ménagers, mais il me semble toutefois que les femmes d'autrefois étaient plus heureuses que celles d'aujourd'hui, car la rude besogne les empêchait de s'ennuyer à mourir. Ce qui nous donne le goût de vivre, à nous les femmes, ce sont les biens matériels et les petits événements de la vie

quotidienne: un petit boulot avec possibilités de promotion, une hausse de salaire, un livret d'épargne, un sac à main de marque Christian Dior, une montre-bracelet, des enfants bien dodus avec des bulletins remplis de bonnes notes, des amies avec qui on peut aller chez le coiffeur, échanger des bonnes recettes et médire de ses voisins. Le désir de nous acheter une voiture de sport et une maison avec des meubles de style, l'envie de porter une bague sertie de diamants au doigt et le vœu de célébrer un mariage dans un hôtel cinq étoiles nous rend si heureuses. Voilà justement la clé du problème; ces délices étant évanouis, je n'avais plus goût à rien.

Depuis quelque temps, j'éprouvais des vertiges non seulement lorsque je me tenais debout, mais encore quand je m'allongeais sur le canapé. J'avais l'impression de pouvoir perdre l'équilibre à tout instant. Le plancher et les objets environnants semblaient danser devant mes yeux. Lorsque j'avais la tête qui tournait, je cherchais sans relâche un objet auquel je pouvais m'agripper, mais en vain. Ma mère croyait que j'étais tombée malade. Alors, elle infusait toutes sortes de tisanes d'herbes amères qu'elle me forçait à boire. Pour mon anniversaire, mon mari me fit cadeau d'un merveilleux lave-vaisselle et d'une centrifugeuse. Hélas! Rien de tout cela ne me procura le moindre plaisir.

Un jour, j'ai fini par leur révéler que ce qui me manquait dans la vie, c'était un titre ou un bien auquel je pouvais aspirer. Et si j'arrivais à me fixer un but dans la vie, je me remettrais bien vite de ma maladie. Mon mari et ma mère se regardèrent longuement sans mot dire. Quelques jours plus tard, ma mère vint chez nous pour garder le bébé et mon mari me dit: "*Allons sans plus tarder.*"

La salle d'attente du psychiatre était laide et maussade, ce qui me serrait davantage le cœur. Un soleil de plomb dardait ses rayons en cette fin d'été, mais aucun rayon ne pouvait percer les épais rideaux de cette pièce mal éclairée. La moquette brune, qui tapissait la pièce, était trouée. Il s'en est fallu de peu que je trébuche sur la belle jeune femme qui était assise sur un meuble en cuir et fixait ses grands yeux rêveurs sur un vase d'œillets artificiels. Mon mari me prit gentiment par le bras et je me suis excusée auprès de la jeune dame.

-Cette pièce ressemble à un vrai cimetière! me suis-je exclamée.

-Tâche de rester calme, ma belle. Tout ira mieux bientôt. Je te le promets, dit-il en retour.

Mon mari m'adressa un beau sourire et s'empressa de répéter: "*Tâche de rester calme, ma chère.*"

C'était bien la énième fois qu'il me répétait cette phrase et je savais bien ce qu'il entendait dire par là. C'était un euphémisme pour "Tais-toi!"

Nous nous assîmes juste en face de la femme aux grands yeux rêveurs. Après quelques instants, je me mis à suer abondamment. Des gouttes de sueur perlaient sur mon dos et partout sur mon corps et mes bas en nylon collaient à mes jambes. Je me trémoussais sur ma chaise en donnant des signes d'impatience. Etonné, mon mari me regarda. Je lui dis fermement: "*Je déteste les bas de nylon*."

-Allons, un peu de calme chérie, dit-il d'une petite voix.

Je n'avais même plus envie de lui parler, mais je me demandais pourquoi donc je portais des bas de nylon que je détestais.

Nous entrâmes dans le cabinet du médecin après une éternité. Mon mari me tenait par le bras, ce qui me faisait drôlement mal. Assis sur une chaise, un psychiatre à la taille élancée nous reçut. Les os lui perçaient la

peau. Il portait une petite barbe hirsute et des lunettes à monture d'or.

Il me demanda:

-Comment allez-vous?

-Bien, mais j'ai juste un peu mal aux bras, ai-je répondu bêtement.

-Vous avez mal aux bras?! répéta-t-il comme un écho.

-Je crains bien que oui, ai-je dit banalement.

-Depuis quand souffrez-vous?

-Juste 30 secondes!

Il toussa un peu, remonta ses lunettes sur son nez et dit, perplexe:

-Et pourquoi donc?

-Parce que mon mari a la fâcheuse habitude de me prendre violemment par le bras.

Mon mari me regarda stupéfait et recula de quelques pas.

-Oh! Ça va beaucoup mieux maintenant, ai-je dit, soulagée.

Le médecin écrivit quelques mots sur un morceau de papier. J'avais l'impression qu'il riait sous cape. Je le regardai de plus près; ses lèvres étaient fermement collées l'une à l'autre, mais il me semblait tout de même qu'il riait. Je voulais lui dire: "*Je sais bien que vous êtes en train de rire.*" Mais une voix intérieure me conseilla de rester tranquille. Je jetai un coup d'œil sur la feuille où le médecin écrivait. Il retourna rapidement la feuille, rougissant. Mais c'était trop tard car, j'avais tout vu. Il s'amusait à dessiner des bonshommes souriants. J'avais envie de lui dire: "*Allez, ça va. Vous n'avez fait rien de bien mal après tout. Moi aussi je passe mon temps à dessiner des bonshommes riants.*"

Le psychiatre demanda:

-Dites-moi ce que vous aimez.

-J'aime bien les dessins animés de Walt Disney, les raisins sans pépins et… dessiner des bonshommes souriants!

Il me regarda, hébété et écrivit quelques mots sur son petit morceau de papier. Il toussa encore un peu et me demanda cette fois-ci:

-Qu'est-ce que vous détestez?

-Je déteste les bas en nylon et ça m'énerve quand quelqu'un me prend violemment par le bras. Il glissa sa feuille vers moi pour que je puisse voir qu'il ne dessinait plus de bonshommes avec le sourire aux lèvres.

-Vous en prenez trois par jour, dit-il désignant des petites pilules roses du doigt. Matin, midi et soir, je me fais bien comprendre? demanda-t-il.

- Et si je commence à prendre ses pilules, les dessins animés de Walt Disney ne me plairont plus? ai-je demandé sur un ton inquiet.

Il me regarda longuement, très longuement et il me dit enfin: "*Non, pas du tout. Vous n'aurez juste plus le goût de dessiner des bonshommes aux visages souriants.*"

On éclata de rire tous les deux, tandis que mon mari nous regardait, le pauvre, sans rien comprendre.

Je sors avec mon psychiatre depuis quelque temps. On s'amuse à regarder les dessins animés de Walt Disney dans un beau palais somptueux arrangé avec goût. On ne mange que des raisins sans pépins et je ne me donne jamais un coup de peigne. J'ai jeté tous mes bas nylon à la poubelle et mon cher médecin ne m'ordonne jamais de repriser ses chaussettes. Il aime bien porter des chaussettes trouées et il adore dessiner des bonshommes riants. Il me parle souvent de la jeune femme à la beauté mystérieuse qui regardait le vase d'œillets dans le salon d'attente du psychiatre. ■

Traduit par
Shekufeh OWLIA

1. Ghormehsabzi: ragoût fait d'un mélange de viande rouge et d'herbes aromatiques.


LE JOURNAL DE TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
5 Mars 1937
14 Esfand 1315

L'humanité subit-elle l'influence des taches solaires?

Deuxième partie

Un autre exemple, non moins frappant, est fourni par les observations des épidémies de choléra et de peste qui correspondent aux périodes d'une activité hypernormale des vibrions de choléra et des microbes de la peste. Voici quelques données: les historiens iraniens ont noté une formidable explosion de choléra partout en Asie en 1364-1372. A cette époque, il n'y avait pas de télescopes, mais les taches solaires étaient si énormes qu'elles ont pu être observées à l'œil nu en Russie (en 1365) et en Chine (en 1370). La courbe des taches solaires (Douglass) donne pour la période 1365-1370 un maximum très fort et très prolongé. Le maximum observé en 1768-1770 avec le sommet en août 1769 correspond exactement à la formidable épidémie de choléra de 1768-1771 aux Indes. Passons à la peste: quarante-six épidémies de cette maladie terrible et trente maxima ont eu lieu depuis l'an 1600. A chaque maximum correspond son épidémie de peste et huit épidémies seulement coïncidèrent avec les minima, huit autres tombant entre un minimum et un maximum.

Ainsi, l'excitation de l'activité microbienne coïncide avec l'état agité du Soleil. Observons encore que l'épidémie de grippe très forte de 1917-18 a fait son apparition simultanée dans tous les pays de sorte que le monde entier en a été victime sans qu'il y ait la propagation de la grippe d'un pays à l'autre. Cette explosion soudaine sur toute la Terre de l'activité du microbe de grippe avec une virulence accrue a coïncidé avec le grand maximum de taches solaires de 1917. Les manifestations vitales des organismes simples suivent donc le rythme solaire. La cellule vivante est calme et moins active quand le Soleil reste tranquille et n'a ni fièvre ni taches. Au contraire, quand le Soleil passe par son accès périodique de grande agitation, les cellules vivantes présentes sur Terre réagissent en devenant surexcitées et très actives.

Si je vous dis maintenant que les variations de la récolte moyenne de blé par hectare dans le monde, ainsi que celle de la quantité du vin récolté en France par hectare de vigne suivent la même courbe et que c'est la courbe d'activité solaire,

cela ne vous surprendra point: le blé et le raisin sont, comme les arbres, constitués de cellules végétales. Chose curieuse: en France, les vins de meilleurs crus sont régulièrement ceux des années des maxima des taches. Conseil aux amateurs: achetez les vins de l'année 1938 car le maximum des taches s'approche et il aura lieu probablement l'année suivante.

Mais l'homme aussi est un organisme multicellulaire, un ensemble de sociétés cellulaires. Son cerveau et ses centres nerveux par exemple, formés des cellules les plus nobles et les plus délicates, en contiennent douze milliards environ, c'est-à-dire six fois plus que l'ensemble des humains de toutes races sur la Terre. Chaque cellule réagit aux excitations venues du Soleil et en s'additionnant, leurs réactions produisent la réaction intégrale de l'être humain: l'homme vibre avec le Soleil et passe avec lui alternativement par des périodes d'excitation et d'accalmie. Les psychiatres observent même l'influence directe d'une tache solaire isolée qui passe par le méridien. Laissons la parole au spécialiste. En 1931, au Congrès International de Psychiatrie de Paris, Maurice Fabry, après avoir exposé les résultats de nombreuses observations, a conclu: "Lorsque la tache s'approche du méridien, l'homme réagit le premier et c'est alors le réveil des symptômes assoupis. Le changement se produit dans le délai des deux jours en moyenne sous l'influence de la tache qui passe par le méridien à un moment de ces deux jours. Les morts subites, les suicides, les crimes sans motifs apparent coïncident avec ce passage et marquent à la fois le paroxysme de la souffrance humaine et le déséquilibre grave du système nerveux pouvant aller jusqu'à la mort par suicide ou l'acte démentiel. Puis la réaction humaine s'apaise car la tache est passée. Surviennent alors les cyclones, les tornades, les orages magnétiques.

Ainsi, l'homme subit l'influence des taches solaires car il réagit à chacune d'elles. Mais chez l'homme sain et normal, cette influence interfère avec d'autres facteurs qui déterminent sa conduite. Souvent, l'excitation causée par elle est freinée par sa volonté et sublimée en travail et création. Au contraire, l'influence des taches solaires sur les fous, qui libèrent et extériorisent immédiatement chaque réaction, est particulièrement nette et frappante. Dans certains ménages où l'un des époux est très nerveux et trop sensible à l'influence des taches du Soleil, leurs passages peuvent alimenter les discordes. Si j'en parle, c'est parce qu'il suffit souvent de connaître les causes du mal pour le supprimer. Je suis persuadé que nous verrons avant la fin de nos jours apparaître dans les journaux quotidiens à côté des renseignements météorologiques, si nécessaires à l'aviation, d'autres résumant les observations des taches et l'on y lira par exemple: "Une tache énorme s'approche du méridien. L'excitation générale provoquée par son passage durera du mardi soir au jeudi matin et cette fois-ci elle sera particulièrement aigue" On verra alors des hommes et des femmes, prévenus par les astronomes et craignant avec raison un accès nouveau de nervosité ou de jalousie de leurs conjoints causé par la tache, devenir pour ces trente-six heures attentifs et tendres pour éviter cet accès pénible.

Il faut cependant souligner que l'influence des taches solaires ne fait que déclencher les mouvements historiques qui se préparent. Les taches ne peuvent rien créer par leur influence: excitant les masses, elles ne font que libérer l'énergie sociale latente, accumulée déjà et prête à déferler. Ainsi, Djevons en 1878 dans son traité *Commercial Crises and Sun Spots* cherchait à prouver la périodicité des crises économiques et leur coïncidence avec les maxima sans les attribuer aux taches solaires. Il paraît qu'au contraire, les débuts des grandes crises économiques tombent, comme celles de 1848 et de 1929, juste après les maxima et s'il est vrai qu'elles sont dues à la surproduction, on est tenté de les considérer comme conséquence de l'activité débordante et désordonnée que l'humanité développe pendant les maxima.

Le fait que toutes les grandes guerres et révolutions se sont déroulées aux époques des maxima a été souligné pour la première fois par le célèbre astronome français Flammarion. Citons

quelques exemples: la lutte de Cromwell contre le Roi d'Angleterre Charles I se termine en Janvier 1649 par le meurtre du Roi et c'est en 1648 qu'a eu lieu le maximum des taches. La révolution française de 1789, celles de 1830 et 1848, la guerre franco-allemande de 1870-71 et la Commune à Paris marquent quatre maxima des taches. La révolte de Pougatcheff en Russie (1771), le meurtre de l'Empereur Alexandre Il (1881,) la première révolution (1905) et la révolution de 1917, coïncident avec les maxima. Au contraire, la tentative des décabristes en 1823 a avortée lamentablement et pour cause: 1825 était l'année de minimum, lorsque les masses humaines restent inertes et passives.

La Grande Guerre commence en 1914 avec le réveil de l'activité solaire, bat son plein en 1917 - année de maximum - et se termine in 1918 quand la fièvre du Soleil commence à tomber.

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini et je termine en évoquant deux d'entre eux qui sont particulièrement intéressants. Considérons les Croisades. Leurs dates sont les suivantes: la première se déroula en 1097; la deuxième, en 1147; la troisième, en 1189, après la prise de Jérusalem par Saladine en 1187; la quatrième, en 1202 et enfin la tragique et horrible Croisade d'Enfants de 1212. Les maxima des taches correspondants tombent aux années: 1096, 1144, 1188, 1200 et 1212. La coïncidence est parfaitement claire. Ajoutons que la première Croisade organisée de 1097 a été précédée par plusieurs vagues de Croisades spontanées de la population. Le mouvement a commencé en 1095 et il a coïncidé avec le cortège habituel caractéristique d'un fort maximum: en 1095 et 1096, il y a eu en Europe des troubles sociaux, une épidémie formidable de peste et des pogroms: tous les juifs de Rhénanie ont été massacrés, et les pogroms se sont étendus à toute l'Europe. De façon générale, on peut dire que les Croisades n'ont été rendues possibles que par l'état de surexcitation causé par les taches. Prenons comme dernier exemple les massacres systématiques des Juifs en Europe. Chose curieuse: on ne les persécutait et tuait que partout en même temps et uniquement pendant les maxima des taches. Voici quelques dates des derniers pogroms historiques qui sont en même temps celles des maxima: 1705, 1770, 1829, 1848, 1883, 1905.

On comprend mieux maintenant certaines croyances populaires bien enracinées et que l'on considérait à tort jusqu'à ce jour comme des préjugés indignes d'un homme cultivé. Ainsi, tous les peuples du monde savent que les comètes à queue longue et brillante annoncent les épidémies, les guerres etc. Ces queues ne sont longues et brillante qu'aux époques des maxima et ces derniers entraînent en effet leur cortège habituel des guerres et des maladies. Au Nord de l'Europe et du Canada, on considère les aurores boréales fréquentes et intenses comme étant des mauvais présages et c'est bien vrai, car les aurores ne deviennent fortes et fréquentes qu'à l'approche du maximum des taches.

A la lumière de ces faits, toute l'histoire de l'humanité prend un aspect nouveau. Il paraît que les guerres et les révolutions sont inévitables. Or, il semble au contraire qu'on peut prévoir et prédire les époques agitées et troublées quand les conflits sociaux et internationaux aboutissent à l'effusion du sang et à la destruction. Il est curieux de noter que dans le cycle arabe de douze ans, l'année du Lion est une année de guerres et de troubles.

La conduite sauvage de l'humanité qui, lors des périodes d'agitation, détruit périodiquement tout ce qu'elle a créé pendant les périodes calmes, s'explique d'une manière inattendue: les humains ne sont peut-être pas aussi libres qu'ils ne se l'imaginent volontiers. Ne seraient-ils pas plutôt des marionnettes qui exécutent des mouvements commandés par les forces cosmiques et qui s'agitent parce qu'ils sont forcés de se battre et de se détruire étant donné qu'ils ne peuvent qu'obéir au rythme solaire?

Si c'est exact, les perspectives seraient bien tragiques: le progrès de la science et de la technique que rien ne peut plus arrêter amènerait fatalement à la destruction complète de la civilisation ainsi qu'à sa perte définitive. En effet, aux époques des maxima, toutes les découvertes scientifiques ne servent qu'à perfectionner les

moyens de destruction dont dispose l'humanité. Pourtant, à mon avis, il ne faut pas désespérer et perdre la confiance dans l'avenir de notre espèce: le danger est déjà à moitié conjuré si on a compris d'où il vient. Les faits exposés ici ne font que souligner l'importance de la culture générale. C'est en l'étendant à tous que l'humanité pourra se défendre contre l'excitation émanant du Soleil, car chaque membre de la collectivité humaine, s'il a la culture suffisante, pourra opposer à l'influence des taches sa volonté et rester digne et calme.

Mais c'est un avenir bien lointain hélas! et pour prévenir les malheurs causés par l'agitation des masses de l'humanité inconsciente, on ne peut compter actuellement que sur la prévoyance et la vigilance de ceux auxquels sont confiées les destinées et les vies des millions d'êtres humains. Souhaitons donc qu'ils tiennent compte de l'influence excitatrice des taches solaires, ne permettant pas aux peuples qu'ils gouvernent de se laisser gagner par la folie de destruction pendant les maxima des taches.

Permettez-moi pour terminer de poser ici la question du libre arbitre: l'homme, dans le petit cercle de ses intérêts et émotions personnelles, est-il aussi libre de choisir son chemin qu'il le croit? L'éloquence des faits est la meilleure preuve et je vais vous citer des faits précis. Milieu du mois de juin 1915, les aurores boréales éblouissantes flambent au Nord et les orages magnétiques sont si forts qu'ils empêchent la transmission des messages le long des fils télégraphiques. Que se passe-t-il? Un groupe formidable de taches est au méridien. Et en même temps, les batailles acharnées et sauvages se déroulent sur tous les fronts, dans l'air et sur la mer. Or, les batailles ne commencent que d'après l'ordre du haut commandement et cela prouve que les décisions suprêmes étaient prises par les chefs des armées formidables juste au moment où leurs cerveaux subissaient l'excitation venant de ce groupe de taches. Un autre exemple prouvant la même chose: Lénine a donné la 26 octobre 1917 l'ordre de commencer la bataille civile décisive, et ce jour ainsi que les jours précédents le Soleil était exceptionnellement agité: des nouvelles taches apparaissaient continuellement et plusieurs d'entre elles passaient par le méridien.

D'autre part, on a déjà observé et noté la coïncidence des discordes entre les époux ou entre deux ennemis, des suicides et des meurtres avec les orages magnétiques, mais ces dernières suivent généralement les passages des taches. Cependant, les taches ne peuvent pas faire naître une discorde là où il n'y en avait point, mais elles jouent le rôle de révélateur et poussent les hommes, en les excitant, à des décisions ou des actes irréparables. Les écrivains ont toujours souligné la facilité relative avec laquelle des décisions importantes engageant tout l'avenir sont prises au moment d'orages ou de tornades. Or, ces derniers constituent, ici-bas sur la Terre, le cortège habituel accompagnant le passage d'une tache solaire par le méridien. Ainsi, il apparaît que chacun de nous devient à l'époque de maximum beaucoup plus aventureux, entreprenant et courageux et parfois aussi beaucoup plus sauvage et brutal que d'ordinaire.

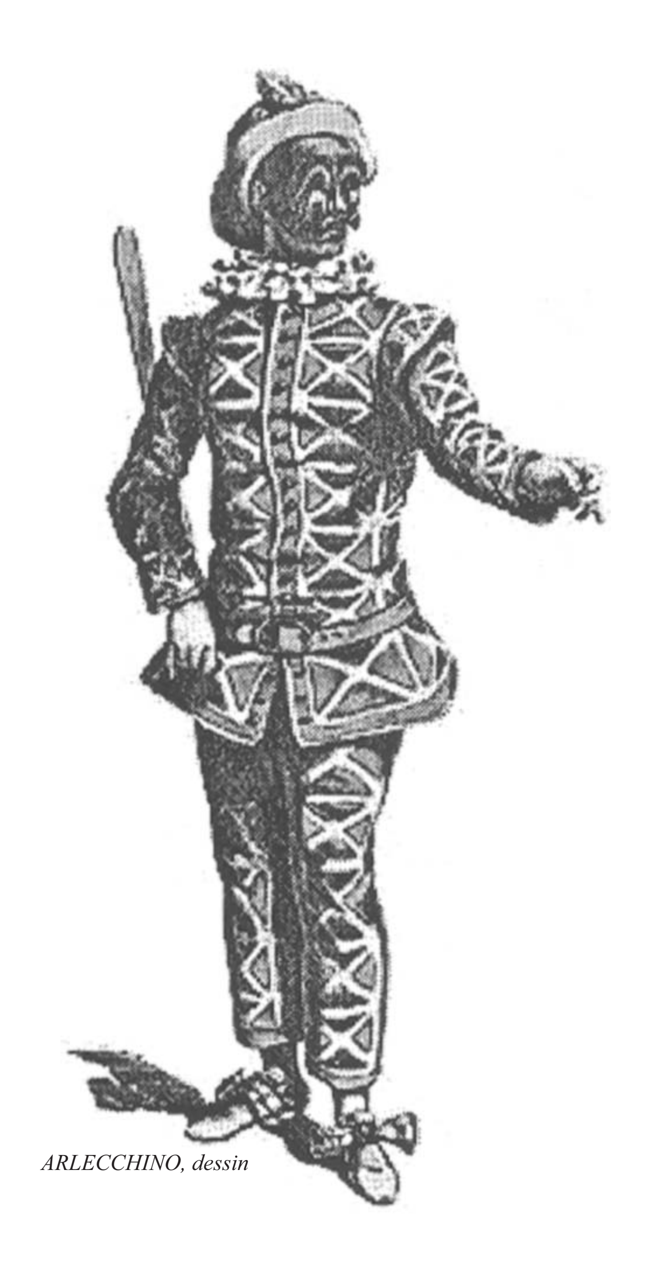
On prend souvent à l'époque d'un maximum des décisions que l'on regrette amèrement quelques années plus tard, à l'époque du minimum suivant, quand le calme et le bon sens vous reviennent.

Pour conclure, disons que Buckle a vu juste et les philosophes, les psychologues et les historiens ont eu tort de n'avoir pas suivi ses sages conseils: ils n'ont pas suffisamment tenu compte de l'influence du milieu naturel, où vit et s'agite en vain cet être infiniment petit orgueilleux et sauvage - orgueilleux parce que sauvage - appelé l'homme et qui s'agite sur ce grain de poussière perdu dans l'immensité de l'Univers qu'est la Terre. Ayant négligé le milieu naturel, ils ne l'ont pas étudié et ce sont les naturalistes qui ont acquis les quelques résultats que j'ai eu l'honneur de vous exposer se soir. Que les philosophes, les psychologues et les historiens n'en soient pas fâchés. ■

Docteur ès Sciences (Paris)
Ervand KOGBETLIANTZ

La Commedia dell'arte

Zahra EBRÂHIMZÂDEH
de Tabriz


ARLECCHINO, dessin

Le terme italien "commedia dell'arte" est connu en France sous le nom de la comédie italienne ou bien la comédie de masques. L' " *arte* " fait allusion à la fois à un savoir-faire, à une technique et au professionnalisme des comédiens[1].

Cette comédie est née à Padoue, en Italie, en 1545. Dès lors, les comédiens amateurs[2] décidèrent de travailler professionnellement afin de devenir des comédiens "dell'arte". Chaque troupe de théâtre rassemblait de 9 à 20 personnes. Les lieux de représentation n'étaient pas fixes et ces troupes itinérantes se déplaçaient constamment d'une région à l'autre.

Un des traits distinctifs de ce type de théâtre est l'utilisation de masque. Il ne couvrait pas le visage complètement et prenait souvent la forme d'un demi masque. On doit ajouter que grâce à la commedia dell'arte, les femmes trouvèrent l'occasion d'apparaître sur scène. Un autre élément essentiel était que les acteurs improvisaient leurs paroles; il existait un canevas[3] autour duquel les comédiens élaboraient leurs dialogues durant le spectacle. Parfois, on improvisait selon les réactions des spectateurs pour les faire rire.

Quelques personnages importants de ce genre de la comédie sont:

- Les deux zannis très connus, qui jouent le rôle des valets:
Arlequin le valet gourmand, agile, moqueur, toujours avec un masque noir, et Brighella le valet sérieux et artificieux.

- Pantalon, un vieux marchand tantôt riche tantôt au bord de la faillite, et le Docteur un homme orgueilleux, sont des exemples de la catégorie des vieillards.

- Le Capitan, Matamore, Spavento, qui incarnent les soldats
- Les amoureux qui ont un caractère naïf mais savent comment tromper les vieillards. Isabella et Colombine sont les personnages connus appartenant à cette catégorie.

En se diffusant dans toute l'Europe, la comédie italienne inspira surtout les grands auteurs français. L'un d'eux, Molière, fréquenta les troupes italiennes qui l'incitèrent à écrire des pièces comme *Tartuffe*, en ayant recours à la technique de la nouvelle comédie qu'elle avait apportée. Une des caractéristiques principales de ces pièces étaient qu'elles avaient toujours une fin heureuse.

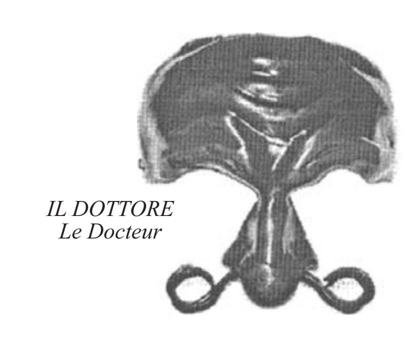
C'est au XVIIIe siècle que Carlo Goldoni, que l'on surnomma le "Molière italien", changea le court de la commedia dell'arte, notamment en éliminant la présence du masque.

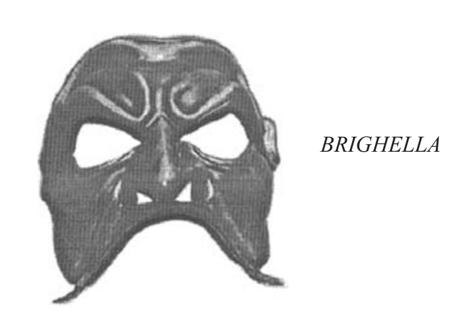
Hormis quelques pièces qui furent jouées au XIXe et au XXe siècle, la commedia dell'arte fut peu à peu oubliée au XIXe siècle. ■

1. Ghavimi, Mahvash, Shâhin, Shâhnâz. *Le Théâtre en France*. Téhéran, Presse Universitaire d'Iran, 1996. p.17
2. En italien : *dilletanti*
3. Scénario réglé d'avance

Quelques masques de la Commedia dell'arte :

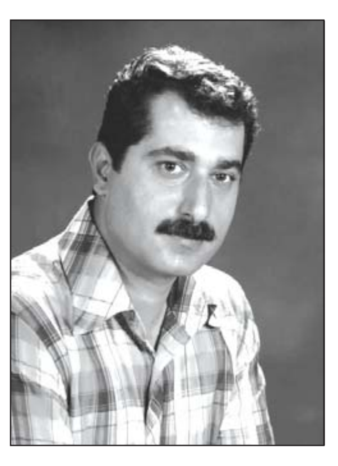

ARLECCHINO
Arlequin


IL DOTTORE
Le Docteur


BRIGHELLA


ZANNIS

Entretien avec Ebrâhim Javân
Joueur de *tar* et de *ney*



Comment définiriez-vous la musique, et quelle est la spécificité de la musique iranienne dans le monde?

Pour moi, la musique est l'art d'énoncer des sentiments au travers de sons agencés d'une manière particulière, ce qui fait d'elle un des moyens les plus directs pour créer une relation affective et partager des sentiments avec notre prochain sans forcément parler la même langue. Dans l'histoire de la musique, l'Iran occupe une place spéciale de par son ancienneté et de par ses sept Dastgâhs (*système modal dans la musique iranienne traditionnelle*) particuliers.

Pourriez-vous nous dire quelques mots sur la diversité de la musique iranienne?

La musique iranienne de l'époque de Fârâbi, Avicenne, Abolfaraj Isfahâni et Abdolghâder Marâghi se divisait essentiellement en 10 *maghâms* ou modes.

Aujourd'hui, on établit davantage une distinction entre les *gusheh* (figures modales), *âvâz* (chant) ou *dastgâh*. Au cours de l'histoire, les divisions de la musique iranienne ont donc subies de profondes modifications.

De façon générale, la musique iranienne est un ensemble de *gusheh* variables contenant chacun plus de 200 *naghmeh* (chansons). On peut distinguer deux types principaux de



musiques : traditionnel et local.

Des musiques traditionnelles iraniennes telles que le folklore bakhtiâri, et les nombreuses musiques venant du Gilân, Mazandâran et Khorasân, s'enracinent dans un contexte très précis. La géographie de la région qui l'a vue naître - des chemins escarpés et des hautes montagnes - a permis de rendre la musique bakhtiâri moins vulnérable aux changements ; en outre, le peuple d'origine bakhtiâri entonnait des *naghmeh* spéciaux à chaque occasion, et notamment lors des mariages ou des enterrements.

Parmi les chanteurs de musique bakhtiâri, on peut citer le regretté Bahman Ala ed- Din (Masoud Bakhtiâri), Malekmasudi, Ali Tajmiri, Kourosh Asadpour, Didâr Mahmudi, Mirzâ Ali Chehrâzi et Gholâmshâh Ghanbâri et concernant ses musiciens, nous pouvons nommer Nourollah Momen Nejâd, Hamidrezâ Khojandi, Ataollah Janguk, Abbâs Monjezi et Ali Hâfezi.

A quels problèmes sont aujourd'hui confrontés les musiciens?

D'une part, le grand nombre de personnes qui souhaiteraient enregistrer leurs œuvres et l'absence d'investissements de la part des maisons de disques pour produire et diffuser les œuvres, ainsi que la part grandissante occupée par la musique *pop*, comptent parmi les problèmes principaux rencontrés par les musiciens. Les coûts excessifs liés à l'enregistrement de leurs œuvres constituent un autre problème important.

Merci de nous avoir accordé cet interview. ■

Entretien réalisé par
Amir BORJKHÂNZÂDEH
Pour la revue de Téhéran

Mortéza JOHARI

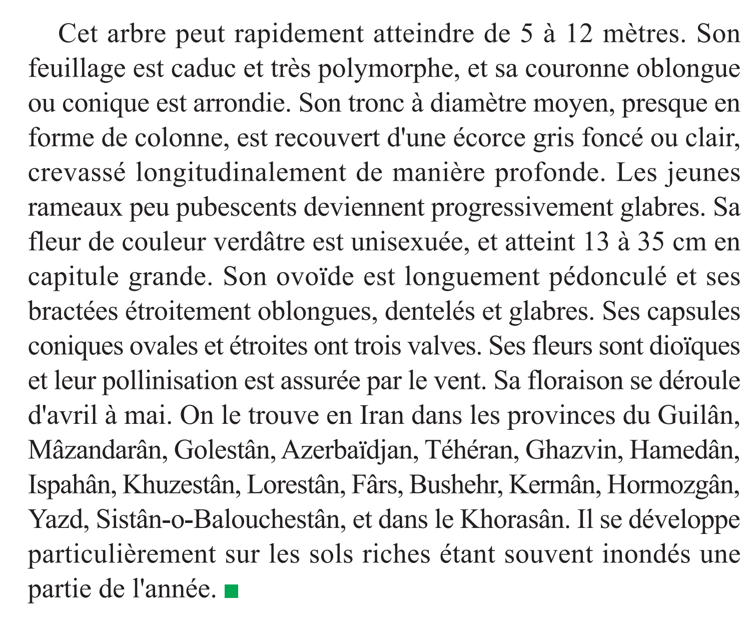
Le peuplier de l'Euphrate





Nom Scientifique: *Populus euphratica*

Cet arbre peut rapidement atteindre de 5 à 12 mètres. Son feuillage est caduc et très polymorphe, et sa couronne oblongue ou conique est arrondie. Son tronc à diamètre moyen, presque en forme de colonne, est recouvert d'une écorce gris foncé ou clair, crevassé longitudinalement de manière profonde. Les jeunes rameaux peu pubescents deviennent progressivement glabres. Sa fleur de couleur verdâtre est unisexuée, et atteint 13 à 35 cm en capitule grande. Son ovoïde est longuement pédonculé et ses bractées étroitement oblongues, dentelés et glabres. Ses capsules coniques ovales et étroites ont trois valves. Ses fleurs sont dioïques et leur pollinisation est assurée par le vent. Sa floraison se déroule d'avril à mai. On le trouve en Iran dans les provinces du Guilân, Mâzandarân, Golestân, Azerbaïdjan, Téhéran, Ghazvin, Hamedân, Ispahân, Khuzestân, Lorestân, Fârs, Bushehr, Kermân, Hormozgân, Yazd, Sistân-o-Balouchestân, et dans le Khorasân. Il se développe particulièrement sur les sols riches étant souvent inondés une partie de l'année. ■



Le poisson cocher

Nom scientifique: *Heniochus acuminatus*

Atteignant jusqu'à 25 centimètres, ce poisson, la plupart du temps noir et blanc, possède le filament typique de dérive dorsale des poissons de bannière. Il a deux bandes noires, les débuts de la seconde apparaissant derrière le filament dorsal. Ses ailerons pectoraux, dorsaux et caudaux sont d'un jaune généralement lumineux. Son museau allongé et sa nuque sont striés d'un trait noir plus fin. Les jeunes poissons sont souvent solitaires tandis que les adultes vivent par paire. On le trouve dans les eaux profondes, les lagunes et les canaux protégés, ainsi que dans les parties plus profondes des pentes externes des récifs. Ce poisson est un omnivore et mange une grande variété d'aliments (dont différents types de viandes et des légumes). Il se nourrit généralement de plancton, et plus rarement d'invertébrés benthiques. Les jeunes peuvent jouer un rôle de "décapant", en s'alimentant des parasites vivant sur la peau des autres poissons. En Iran, on trouve le poisson cocher dans le Golfe persique et la mer d'Oman. ■





- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 951 199

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S’abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه ____________________

نام ____________ نام خانوادگی ____________

آدرس ____________________

کدپستی ____________ صندوق پستی ____________

تلفن ____________ پست الکترونیکی ____________

برای داخل کشور

☐ یک ساله: ۷۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه: ۴۰/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ یک ساله: ۲۰۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه: ۱۲۰/۰۰۰ ریال

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
اسفندیار اسفندی
املی نُوواِگلیز
عارفه حجازی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
مرتضی جوهری

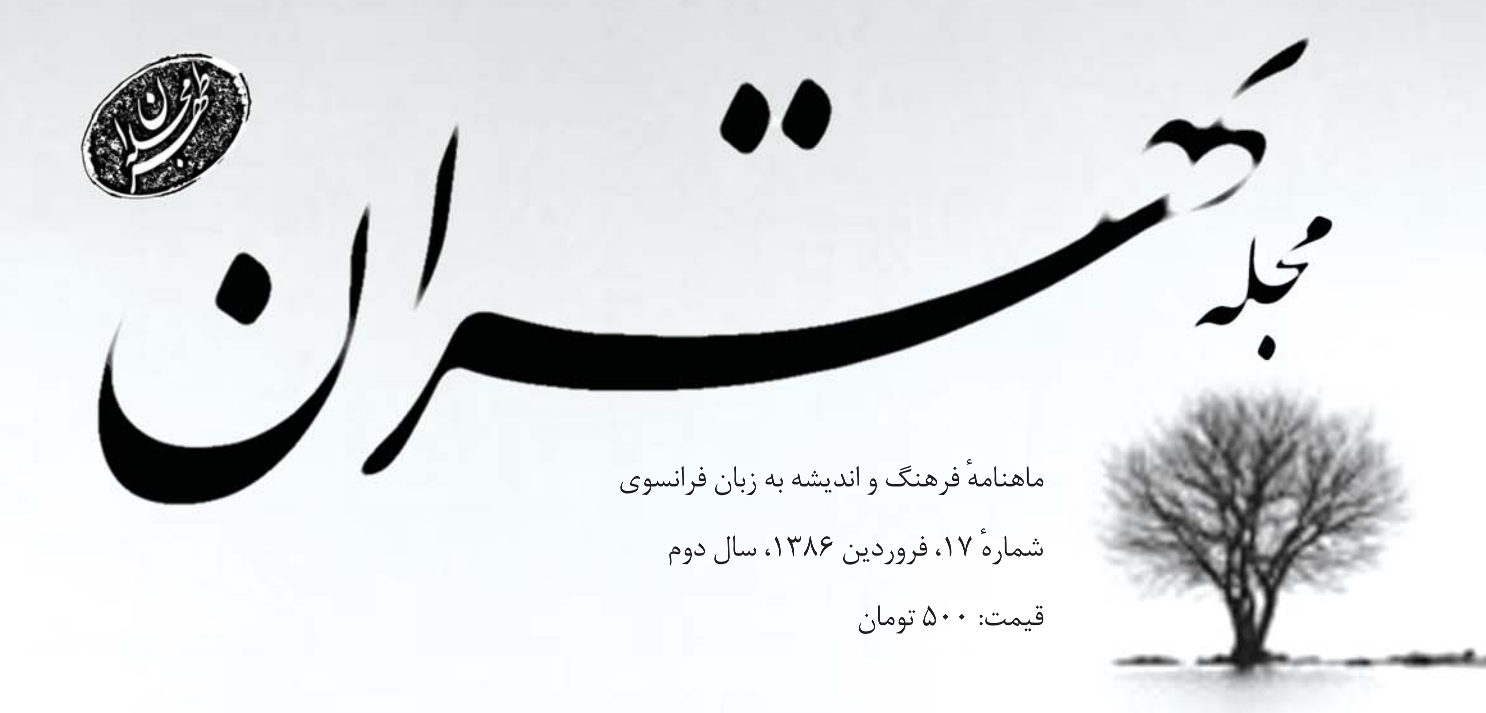
تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی
محمدامین یوسفی

امور پستی
محمدرضا پورموسی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ



ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۷، فروردین ۱۳۸۶، سال دوم

قیمت: ۵۰۰ تومان

www.revuedeteheran.com